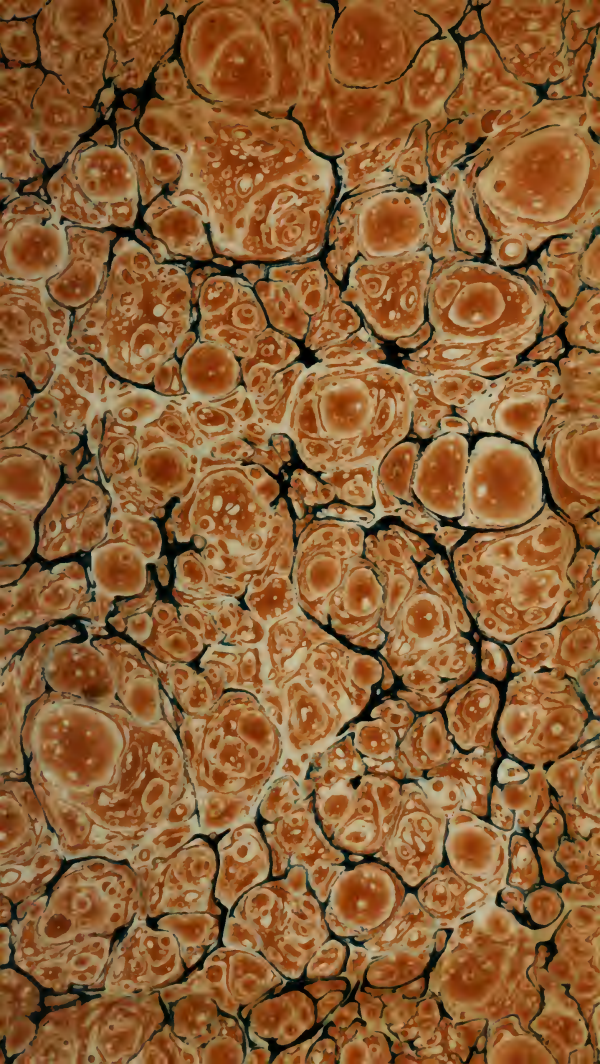


N 23 19

1629/60

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/lettresdemmesdev01vill

LETTRES

DE

Mmes. DE VILLARS,

DE LA FAYETTE,

DE TENCIN,

DE COULANGES,

DE NINON DE L'ENCLOS,

ET DE

MADEMOISELLE AÏSSÉ.

DE L'IMPRIMERIE DE J. GRATIOT.

LETTRES

DE

Mmes. DE VILLARS,

DE LA FAYETTE,

DE TENCIN,

DE COULANGES,

DE NINON DE L'ENCLOS,

ET DE

MADEMOISELLE AÏSSÉ;

Accompagnées de Notices biographiques, de Notes explicatives, et de LA COQUETTE VENGÉE, par NINON DE L'ENCLOS.

TROISIÈME ÉDITION.

TOME PREMIER.

A PARIS,
Chez LEOPOLD COLLIN, Libraire,
rue Gît-le-Cœur, nº. 4.

1806.

PQ
1285
.V5
1806
v.1
Coll. Frei

NOTICE

SUR

MADAME DE VILLARS.

MARIE DE BELLEFONDS, fille de Bernardin *Gigault de Bellefonds*, aïeul du maréchal de ce nom, fut mariée au marquis *de Villars*. Le vainqueur de Denain, le célèbre maréchal *de Villars*, fut le fruit de ce mariage.

M. le marquis *de Villars* fut envoyé ambassadeur auprès de *Charles II*, roi d'Espagne, au moment où ce prince épousa Marie-Louise *d'Orléans*, fille de *Monsieur*, frère de *Louis XIV* et de Henriette-Anne *d'Angleterre*, sa première femme.

Madame *de Villars* suivit son mari dans cette ambassade, qui ne dura guère plus de dix-huit mois. Pendant son séjour à Madrid, elle écrivit à madame *de Coulanges*. Il ne nous est parvenu que trente-sept Lettres de cette correspondance; elles commencent au 2 novembre 1679, et finissent au 15 mai 1681. Elles contiennent des détails très-curieux sur

le caractère du roi et de la reine, sur leur manière de vivre, sur les intrigues et l'étiquette de leur cour, enfin sur les mœurs et les usages de l'Espagne. Une preuve de la confiance qu'elles méritent, c'est que le président *Hénault*, écrivain sévère dans le choix de ses autorités, les cite, en parlant du pouvoir absolu que les ministres de l'Empereur exerçoient à la cour de *Charles II* (1). Du reste, elles sont écrites d'un style simple, facile et agréable;

(1) *Abrégé Chronologique de l'Histoire de France*, tom. 3, p. 846.

c'est celui d'une femme, qui à beaucoup de sens et d'esprit naturel joignoit ce ton délicat et fin qui distingue la bonne compagnie. Ces Lettres étoient lues avec beaucoup de plaisir par les personnes les plus spirituelles de la plus aimable société qui ait peut-être jamais existé. Qui pourroit se piquer d'être plus difficile qu'elles ? Voici ce que madame *de Sévigné* écrivoit à sa fille, au sujet des Lettres de madame *de Villars*. « Madame *de Villars* mande » mille choses agréables à madame » *de Coulanges*, chez qui on vient » apprendre les nouvelles. Ce sont » des relations qui font la joie de

» beaucoup de personnes ; M. *de la*
» *Rochefoucault* en est curieux ;
» madame *de Vins* et moi, nous en
» attrapons ce que nous pouvons.
» Nous comprenons les raisons qui
» font que tout est réduit à ce bu-
» reau d'adresse ; mais cela est mêlé
» de tant d'amitié et de tendresse,
» qu'il semble que son tempérament
» soit changé en Espagne. Cette
» reine d'Espagne est belle et grasse ;
» le roi amoureux, et jaloux sans
» sans savoir de quoi, ni de qui ;
» les combats de taureaux affreux ;
» deux grands pensèrent y périr ;
» leurs chevaux tués sous eux ; très-
» souvent la scène est ensanglan-

» tée. Voilà les divertissemens d'un » royaume chrétien; les nôtres sont » bien opposés à cette destruction » et bien plus aisés à compren- » dre (1). » Madame *de Sévigné*, dans une autre lettre à madame *de Grignan*, avoit déjà parlé ainsi de celles de madame *de Villars*. « Ma- » dame *de Villars* n'a écrit unique- » ment, en arrivant à Madrid, qu'à » madame *de Coulanges;* et, dans » cette lettre, elle nous fait des com- » plimens à toutes nous autres vieil- » les amies. Madame *de Schomberg*,

(1) Lettre de madame *de Sévigné* à madame *de Grignan*, du 8 octobre 1679.

» mademoiselle *de Lestrange*, ma-
» dame *de la Fayette*, tout est en
» un paquet. Madame *de Villars*
» dit qu'*il n'y a qu'à être en Es-*
» *pagne pour n'avoir plus d'envie*
» *d'y bâtir des châteaux* (1). Vous
» voyez bien qu'elle ne pouvoit
» mieux adresser sa lettre, puis-
» qu'elle vouloit mander cette gen-
» tillesse (2).

---

(1) Cette phrase est une preuve que toutes les Lettres de madame *de Villars* à madame *de Coulanges* n'ont pas été conservées ; elle ne se trouve dans aucune de celles qui nous restent.

(2) Lettre de madame *de Sévigné* à madame *de Grignan*, du 23 février 1680.

Madame *de Villars* mourut le 24 juin 1706, âgée de 82 ans.

Ses Lettres étoient entre les mains de M. le chevalier *de Perrin*, éditeur de celles de madame *de Sévigné*, qui se disposoit à les faire imprimer, lorsqu'il mourut en 1754. Elles l'ont été depuis sur le manuscrit que l'on a trouvé dans ses papiers.

LETTRES

DE

MADAME DE VILLARS,

A MADAME DE COULANGES.

LETTRE PREMIÈRE.

Madrid, 2 *novembre* 1679.

Me voici enfin à Madrid, où je suis résolue d'attendre tranquillement le retour du roi, et l'arrivée de la reine, sa femme. Je n'ai pas eu le courage d'aller à Burgos. M. *de Villars*, qui m'attendoit ici, est parti pour rejoindre le roi,

qui va chercher la reine d'une telle impétuosité, qu'on ne peut le suivre ; et si elle n'est pas encore arrivée à Burgos, il est résolu d'emmener avec lui l'archevêque de cette ville-là, et d'aller jusqu'à Vittoria, ou sur la frontière, pour épouser cette princesse. Il n'a voulu écouter aucun conseil contraire à cette diligence. Il est transporté d'amour et d'impatience. Ainsi, avec de telles dispositions, il ne faut pas douter que cette jeune reine ne soit heureuse. La reine douairière, qui est très-bonne et très-raisonnable, souhaite passionnément qu'elle soit contente. Je trouvai, en venant, toutes les dames et tous les officiers de sa maison, qui est très-nombreuse, auprès de Burgos. La duchesse *de Terranova*, sa *camarera mayor*, fit arrêter sa litière auprès de la mienne. Elle me parut spirituelle et très-honnête, point aussi vieille que je me l'étois

figurée. Toutes les dames et filles d'honneur me montroient de loin leurs mouchoirs que l'on met en l'air en signe d'amitié. Je pensai oublier d'en faire autant; et, si ma fille ne m'en eût fait aviser, j'allois débuter par une grande sottise. Vous ne sauriez vous imaginer quelles honnêtetés je reçois ici. La reine mère m'a envoyé son majordome pour savoir comment je me trouvois des fatigues de mon voyage, et me donner beaucoup de marques de bonté. On dit qu'elle n'a pas accoutumé d'en user de la sorte avec les autres ambassadrices; ce n'est pas à mon médiocre mérite que j'attribue cet honneur.

Je n'ai pas encore voulu recevoir de visites. J'attends le retour de M. *de Villars*. Il y a tant de manières et tant de cérémonies à observer, qu'il faut qu'il m'instruise de tout, depuis les moindres choses jusques aux plus im-

portantes. Rien ne ressemble ici à ce qui se pratique en France.

Don *Juan* est mort de chagrin ; le roi commençoit à lui en donner, en rappelant, sans lui en parler, plusieurs grands qu'il avoit exilés.

Je ne sais si la princesse *d'Harcourt* entrera dans le carrosse de la reine.

La connétable *Colonne* m'a envoyé visiter. Elle est toujours dans son couvent, dont elle s'ennuie fort ; elle espère en sortir quand la reine sera ici, et loger chez sa belle-sœur, la marquise *de los Balbasès*. L'abbé *de Villars*, qui l'alla voir l'autre jour, l'a trouvée très-bien faite, et j'entends dire qu'elle n'est pas reconnoissable de ce qu'elle étoit en France : c'est une taille charmante, un teint clair et net, de beaux yeux, des dents blanches, de beaux cheveux. Elle a fait un livre de sa vie, qui est

déjà traduit en trois langues, afin que personne n'ignore ses aventures : il est fort divertissant. Elle est habillée à l'espagnole d'un fort bon air, mais ayant retranché et augmenté, ce qui en effet est mieux.

LETTRE II.

Madrid, 30 *novembre* 1679.

On ne peut mener une plus plaisante vie, que celle que je mène ici depuis mon arrivée, ne faisant aucune visite, et n'en voulant recevoir qu'après le retour de M. *de Villars*. Je sors quelquefois, quand il fait beau, pour aller, ce qu'on appelle *tomar el sol* (1), hors des portes. Le soleil est très-agréable en cette saison. Il faut soigneusement tirer tous les rideaux du carrosse dans la ville; autrement on passeroit pour n'être pas honnête femme, et par tout pays il se-

(1) Littéralement, *prendre le soleil.*

roit fâcheux de se décrier pour un si petit sujet.

Les ducs *d'Ossone* et *d'Astorga* se sont fort querellés devant la reine. L'on a jugé que le premier avoit tort, et on l'a envoyé ici attendre les ordres du roi. Je ne sais plus quelle charge il a (1); mais les bruits de Madrid sont que le marquis *de los Balbasès* la pourroit bien avoir. Je n'ai point encore vu de beautés espagnoles.

M. *de Villars* vient d'arriver de Burgos. Il m'a conté beaucoup de détails de tout ce qu'il vient de voir. Il se flatte que le prince et la princesse *d'Harcourt* auront été contens de lui. Il m'a parlé de la plus belle robe du monde qu'a-

(1) Gouverneur du Milanais, conseiller d'état, président du conseil des ordres, et grand écuyer de la reine.

voit la princesse. Madame *de Grancey* a très-bien fait, et s'est fort bien servie de son temps de faveur auprès de la reine pour ne lui donner que de très-bons conseils. On croit qu'elle aura du roi catholique une pension de deux mille écus. On ne sait point encore si elle viendra jusques ici. Elle paroissoit fort tentée de s'en retourner avec la princesse *d'Harcourt*. Le roi et la reine viennent seuls dans un grand carrosse sans glaces, à la mode du pays. Il sera fort heureux pour eux qu'ils soient comme leur carrosse. On dit que la reine fait très-bien : pour le roi, comme il étoit fort amoureux avant que de l'avoir vue, sa présence ne peut qu'avoir augmenté sa passion. Elle reçut le roi avec un très-bel habit à la françoise, et une quantité surprenante de pierreries; mais elle le quitta le lendemain pour s'habiller à l'espagnole; et le roi la trouva beaucoup mieux.

mieux. Madame *de Grancey* en mit un aussi, que la reine lui donna, et se coiffa à l'espagnole ; ce qui lui sied fort bien. Elle étoit avec les dames d'honneur, qui sont proprement les filles de la reine. Elles passent toutes deux à deux, après la comédie, devant le roi et la reine, faisant leurs révérences : madame *de Grancey* figuroit avec une qui étoit de fort bonne grâce. Je n'ai point entendu dire que la maréchale *de Clerembault* figurât avec personne, mais qu'elle parloit fort bien espagnol. Le roi et la reine seront ici dans trois jours, et viendront demeurer à Buen-Retiro, maison royale, aux portes de Madrid, jusqu'à ce que tout soit prêt pour l'entrée de la reine. Que j'appréhende de m'habiller, et de commencer à sortir ! Je ne suis point du tout née pour représenter.

Je viens d'apprendre que madame *de Grancey* est partie de Burgos pour Paris avec le prince et la princesse *d'Harcourt*. Elle a eu mille louis, deux mille écus de pension, et un présent de diamans de dix-huit cents ou deux mille pistoles, tout pareil à celui qu'on a donné à la maréchale *de Clerembault*. Il y en a eu deux autres de trois mille pistoles pour le prince et la princesse *d'Harcourt*. Toutes les femmes, hors les deux nourrices de la reine, et deux autres filles, ont été renvoyées. Une vieille sous-gouvernante, nommée mademoiselle *Fauvelet*, est morte en chemin, mais si bien en chemin, que son âme est partie de ce monde pour l'autre de dedans sa litière, ayant toujours voulu suivre, quelque malade qu'elle fût. Elle mourut peu d'heures avant que d'arriver au lieu où le roi vint trouver la reine, et où ils se sont mariés.

La reine avoit perdu en chemin mille pistoles contre le prince et la princesse *d'Harcourt*, et autres personnes qui l'accompagnoient. Quand leurs majestés furent parties, les joueurs eurent grand'peur de n'être pas payés; mais ils furent agréablement surpris par l'arrivée d'une bourse où étoit cette somme.

Ne trouvez-vous pas que madame *de Grancey* a fait un agréable voyage? Tout le monde dans cette cour est fort content d'elle. Le prince et la princesse *d'Harcourt* avoient un très-beau train, une grande table, et se sont fort bien acquittés de leur emploi. Leur entrée à Burgos fut trouvée fort belle. Le prince *d'Harcourt* s'est très-bien gouverné, et l'on est ici très-satisfait de l'un et de l'autre. Vous pouvez en assurer M. *de Brancas* (1).

(1) Père de la princesse *d'Harcourt*.

LETTRE III.

Madrid, 14 *décembre* 1679.

Peu après que la reine a été ici, elle a témoigné beaucoup d'envie de me voir, et me l'envoya dire. Je répondis que j'étois fort sensible à l'honneur qu'elle me faisoit. Elle me fit dire pour la seconde fois qu'elle avoit prié le roi que j'y allasse *incognito*, parce que, jusqu'à ce qu'elle ait fait son entrée, et qu'elle soit logée dans le palais, personne, homme ni femme, ne la verra. On envoya à la *camarera mayor*, pour lui dire ce que la reine avoit mandé, et la permission que le roi lui avoit donnée de me voir *incognito*. La *camarera* répondit qu'elle ne savoit point

cela. Le gentilhomme espagnol, que nous lui avions envoyé, la supplia de vouloir s'en informer ; elle répondit qu'elle n'en feroit rien, et que la reine ne verroit personne, tant qu'elle seroit au Retiro. Nous fîmes savoir à la reine la diligence que nous avions faite : on ne pouvoit pas moins après l'envie qu'elle avoit témoignée que j'eusse l'honneur de la voir. Après cela, nous nous sommes tenus en repos. Je n'ai pas même voulu aller à l'église, où l'on peut la voir d'une tribune, de peur qu'on ne m'accusât de trop d'empressement. Le roi en a un très-grand pour elle. Il ne voudroit jamais la perdre de vue. Cela est très-obligeant. Mais, pour en revenir à cette envie de me voir, je fus dimanche, pour la première fois, rendre mes devoirs à la reine mère, qui est bonne, obligeante, disant tout ce qu'elle peut

et tout ce qu'il faut pour plaire. Elle me demanda si je n'avois pas encore vu la reine, sa belle-fille. Je lui dis que non. Elle me répondit : Elle a fort envie de vous voir ; vous la verrez dès que vous le voudrez, et dès demain. Ce demain est aujourd'hui. Je vous écris tout ceci par avance. Ce sera sur les quatre heures que je me rendrai à cette audience de la reine. Je vous rendrai compte comme tout cela m'aura paru. On dit qu'elle se conduit fort bien : j'en suis persuadée. Aucun Français ne l'a vue. Il y a deux jours que la marquise *de los Balbasès* la voulut la voir : elle alla dans l'appartement de la *camarera*, qui touche à celui de la reine. Dès que la jeune princesse le sut, elle y vint tout aussitôt ; mais comme elle voulut parler à la marquise, la *camarera* prit la reine

par le bras, et la fit entrer dans sa chambre. Ce sont des usages qui ne sont pas si extraordinaires ici qu'ils le seroient ailleurs.

LETTRE IV.

Madrid, 15 décembre 1679.

Je fus hier au Retiro, cette maison où le roi et la reine sont présentement. J'entrai par l'appartement de la *camarera mayor*, qui me vint recevoir avec toutes sortes d'honnêtetés ; elle me conduisit par de petits passages dans une galerie où je croyois ne trouver que la reine ; mais je fus bien étonnée quand je me vis avec toute la famille royale ; le roi étoit assis dans un grand fauteuil, et les reines sur des carreaux. La *camarera* me tenoit toujours par la main, m'avertissant du nombre de révérences que j'avois à faire, et qu'il falloit commencer

cer par le roi. Elle me fit approcher si près du fauteuil de sa majesté catholique, que je ne comprenois point ce qu'elle vouloit que je fisse. Pour moi, je crus n'avoir rien à faire qu'une profonde révérence ; sans vanité, il ne me la rendit pas, quoiqu'il ne me parût pas chagrin de me voir. Quand je contai cela à M. *de Villars*, il me dit que sans doute la *camarera* vouloit que je baisasse la main à sa majesté. Je m'en doutai bien ; mais je ne m'y sentis pas portée. Il m'ajouta qu'elle avoit proposé à la princesse *d'Harcourt* de baiser cette main, et que, sur l'avis que cette princesse lui en avoit demandé, il lui avoit répondu de n'en rien faire.

Me voilà donc au milieu de ces trois majestés ; la reine mère me disant, comme la veille, beaucoup de choses obligeantes, et la jeune reine me paroissant fort aise de me voir. Je fis ce que

je pus pour qu'elle ne le témoignât que de bonne sorte. Le roi a un petit nain flamand qui entend et qui parle très-bien françois. Il n'aidoit pas peu à la conversation. On fit venir une des filles d'honneur en *guarda-infante* (1), pour me faire voir cette machine. Le roi me fit demander comment je la trouvois, et je répondis au nain que je ne croyois pas qu'elle eût jamais été inventée pour un corps humain. Il me parut assez de mon avis. On m'avoit fait donner une *almohada* (2). Je m'assis seulement un instant pour obéir, et je pris aussitôt une légère occasion de me tenir debout, parce que je vis beaucoup de *segnoras de honor* qui n'étoient point assises, et que je crus leur faire plaisir de faire

(1) C'est une espèce de panier.

(2) Coussin.

comme elles : je me tins donc toujours debout, quoique les reines me dissent souvent de m'asseoir. La jeune fit une légère collation servie à genoux par ses dames, qui ont des noms admirables, et qui ne prétendent pas moins être que des maisons d'Arragon, de Portugal, de Castille, et autres des plus grandes. La reine mère prit du chocolat : le roi ne prit rien.

La jeune reine, comme vous pouvez penser, étoit habillée à l'espagnole, de ces belles étoffes qu'elle a apportées de France ; très-bien coiffée, ses cheveux de travers sur le front, et le reste épars sur les épaules. Elle a le teint admirable, de beaux yeux, la bouche très-agréable quand elle rit. Que c'est une belle chose de rire en Espagne! Mais il est plaisant que je vous fasse le portrait de la reine.

Cette galerie est assez longue, tapis-

sée de damas ou de velours cramoisi, chamarré fort près à près de larges passemens d'or. Depuis un bout jusqu'à l'autre, est le plus beau tapis de pied que j'aie jamais vu ; des tables, cabinets et brâsiers, des flambeaux sur les tables ; et de temps en temps, on voit des menines très-parées, qui entrent avec deux flambeaux d'argent pour changer, quand il faut moucher les bougies. Elles font de grandes et longues révérences de bonne grâce. Assez loin des reines, il y avoit quelques filles d'honneur assises à bas, et plusieurs dames d'un âge avancé, avec leurs habits de veuves, debout, appuyées contre la muraille. Le roi et la reine s'en allèrent après trois quarts d'heure, le roi marchant le premier. La jeune reine prit sa belle-mère par la main, passant devant à la porte de la galerie, après quoi elle revint plus vite que le pas me

retrouver. La *camarera mayor* ne revint point, et il parut assez qu'on lui donnoit toutes sortes de libertés de m'entretenir. Il ne demeura qu'une vieille dame fort loin. Elle me dit que, si la dame n'y étoit pas, elle m'embrasseroit bien. Il n'étoit que quatre heures quand j'arrivai là; il en étoit sept et demie avant que j'en sortisse; et ce fut moi qui voulus sortir.

Je vous assure, madame, que je voudrois que le roi, la reine mère et la *camarera mayor* eussent pu entendre tout ce que je dis à la princesse. Je voudrois que vous le sussiez aussi, et que vous nous eussiez pu voir nous promener dans cette galerie que les flambeaux rendoient très agréable. Cette jeune reine, dans la nouveauté et la beauté de ses habits avec une infinité de diamans, étoit ravissante.

Imaginez-vous une fois pour toutes,

que le noir et le blanc ne sont pas plus différens que la vie d'Espagne et celle de France. Il me semble que cette jeune princesse fait très-bien. Elle voudroit que j'eusse l'honneur de la voir tous les jours ; je l'assurai que j'en serais charmée ; mais je la suppliai de m'en dispenser, à moins qu'on ne me fît voir clair comme le jour que le roi et la reine mère le souhaitoient presqu'autant qu'elle. La *camarera mayor* me vint prendre à la porte de la galerie pour me reconduire. Je trouvai là des femmes françoises de la reine, auxquelles je dis qu'il falloit apprendre l'espagnol, et s'empêcher, autant qu'il leur seroit possible, de dire un mot de françois à la reine. Je savois qu'on les grondoit un peu, quand elles lui parloient trop souvent. Je dis en espagnol à la *camarera mayor*, ce que je disois à ces Françoises : elle m'en sut un très-

bon gré. Voilà, à peu près, madame, tout ce que je puis vous mander de cette première visite.

Si vous aviez été aujourd'hui ici, vous auriez eu le plaisir de voir au travers d'une porte le plus beau nonce du monde et le mieux disant. Il parle un espagnol tout à fait aisé. Je l'ai reçu en cérémonie tout à mon aise sur des carreaux, et lui dans un fauteuil. Il m'a fort parlé de *Charles-Quint*. J'étois un peu honteuse d'en être si peu instruite; je n'en ai pas fait semblant; je disois quelques mots par-ci, par-là, rappelant dans ma mémoire beaucoup de beaux endroits, dont mon fils aîné m'a entretenue quelquefois. Mon fils l'abbé, qui m'assistoit en cette occasion, a beaucoup brillé dans cette conversation, et n'y a pas moins paru que sur les bancs de Sorbonne.

M. *de Villars*, qui revient de la

ville, se met à vos pieds, pour parler en termes espagnols. Il me vient d'avouer qu'il a passé son après-dînée chez cette femme dont vous lui avez vu le portrait. Il dit qu'elle n'a plus de beauté, mais bien de l'esprit. J'en jugerai incessamment; car il veut que ce soit une des premières dont je reçoive visite.

Adieu, madame: si ma lettre ne vous prouve le plaisir que je prends à penser à vous, et à vous entretenir, je ne sais pas ce qu'il faut faire pour vous le persuader. Peut-être aimeriez-vous mieux en douter, car cette lettre est bien longue pour une personne comme vous, au milieu de la bonne compagnie et des plaisirs. Telle cependant que vous voyez cette lettre, il y a mille choses que je ne vous mande point, et que je vous

dirois bien. Je ne pense point, quand tout le monde verroit ceci, que je pusse en recevoir ni reproche ni blâme. Cependant usez-en avec prudence.

LETTRE V.

Madrid, 27 décembre 1679.

J'ai reçu depuis peu mes visites. La manière dont se passe cette cérémonie, est une chose assez singulière. Premièrement, dès que j'ai été arrivée, toutes les dames, princesses, duchesses, Grandes, ont envoyé plusieurs fois me complimenter, et s'informer avec soin quand elles pourroient me voir, chacune voulant être avertie des premières. Enfin ce temps est venu; il y a quelques jours qu'on leur fit savoir que je recevrois le monde trois jours de suite. On envoie un page chez toutes celles qui ont envoyé, avec des billets qu'on

nomme *nudillos*, parce qu'en effet ce sont des billets noués. Ce fut la marquise *d'Assera*, veuve du duc *de Lerme*, que j'ai vue en France, et qui croit que je lui ai rendu quelque petit service, qui fit les trois jours les honneurs de ma maison. La dame de ce portrait qu'a M. *de Villars*, les a faits aussi. Je crois qu'elle a été belle, et même qu'elle le seroit encore passablement, sans cette épouvantable coiffure de veuve qu'elle porte. Il n'est pas possible, à quelque belle personne que ce soit, de le paroître avec cet accoutrement; et je ne sais pas comment une veuve qui seroit un peu galante, et qui compte sur sa beauté, ne se remarie pas tout au plus tard au bout de l'an. Cette dame a bien de l'esprit, et est honnête et polie. Je ne vous dirai point les pas comptés que l'on fait pour aller recevoir les dames, les unes à la première estrade, les autres à

la seconde ou à la troisième; car, par parenthèse, j'ai un très-grand appartement. Tirez de là, en soupirant pour moi, la conséquence de ce qu'il m'en coûte à le meubler. Il faut, en entrant et en sortant, passer devant toutes ces dames. Celle qui me conduisoit a voit assez d'affaire à me redresser, car j'oubliois souvent le cérémonial. Ces visites durent tout le jour. On les conduit dans une chambre couverte de tapis de pied, un grand brâsier d'argent au milieu. Je n'oublierai pas de vous dire que, dans ce brâsier, il n'y a point de charbon, mais de petits noyaux d'olives qui s'allument, et qui font le plus joli feu du monde, une petite vapeur douce. Ce feu dure plus que la journée. La manière de s'entretenir et de se faire des amitiés, seroit trop longue à vous dire. Toutes ces femmes causent comme des pies dénichées; très-parées en beaux habits et

pierreries, hors celles qui ont leurs maris en voyage ou en ambassade. Une des plus jolies, sans comparaison (1), étoit vêtue de gris par cette raison. Pendant l'absence de leurs maris, elles se vouent à quelque saint, et portent, avec leur habit gris ou blanc, de petites ceintures de corde ou de cuir. Je ne puis vous dépeindre aucune beauté, car je n'en ai point vue : la connétable de Castille est des mieux faites. Mais revenons à notre brâsier ; toutes assises sur nos jambes, sur ces tapis; car, quoiqu'il y ait quantité d'*almohadas*, ou carreaux, elles n'en veulent point. Dès qu'il y a cinq ou six dames, on apporte la collation, qui recommence une infinité de fois. On présente d'abord de grands bassins

(1) La marquise *del Carpio*, femme du marquis *de Liche*, alors ambassadeur à Rome.

de confitures sèches : ce sont des filles qui servent ; après cela quantité de toutes sortes d'eaux glacées, et puis du chocolat ; ce qu'elles ont mangé ou emporté de marrons glacés, qu'elles nomment *castagnas*, ne se peut comprendre, tant elles les trouvent bons. Il règne une grande honnêteté parmi elles ; touchées de plaire et de faire plaisir : avec tout cela, madame, que je fus aise de me trouver à la fin de mes trois jours ! La plupart me sont venu voir deux fois ; trois ou quatre entendent et parlent un peu le françois, et moi très-peu l'espagnol. Si ce récit vous paroît trop long, gardez-le pour le mettre en la place de la lecture que vous faites quelquefois les soirs. Il n'a tenu qu'à moi de vous faire encore un détail des comédies et de leurs machines. La reine, avec qui je me suis trouvée deux fois comme elle y alloit, m'y a voulu mener ; mais jus-

qu'ici je m'en suis exemptée par m'y figurer un ennui mortel, et je lui ai dit que j'irois quand elle seroit au palais. Cette jeune reine est assurément plus belle et plus aimable que toutes les dames de sa cour. Elle n'a point encore fait son entrée; on dit que le deux du mois prochain on saura le jour destiné à cette cérémonie : il y a des soupçons sur une grossesse. A l'égard de ne la pas voir aussi souvent qu'elle me témoigne le souhaiter, ce que je fais jusqu'à la dureté, ce n'est pas que je méprise cet honneur, et que je n'en sache faire tout le cas que je dois ; mais je crains plus que je ne puis vous le dire, qu'on ne me puisse accuser de trop d'empressement. Ce que la princesse fera de bien ou moins bien, ne me doit point être attribué; elle se conduit fort prudemment ; il n'auroit pas été plus mal qu'on lui eût donné en France quelque bonne tête en

qui elle eût confiance ; cette cour est remplie de plusieurs personnes qui peuvent indirectement se mêler de lui donner des conseils : il y a bien peu qu'elle y est, pour savoir choisir les bons et rejeter les mauvais ; ce ne sont nullement mes affaires ; et, si la reine mère n'avoit souhaité que je visse plus souvent la reine que je ne me l'étois proposé, je n'y aurois été qu'une seule fois. Je vous assure, madame, que, quand il faut m'habiller, quoiqu'il me soit permis d'aller avec toutes sortes de manteaux, et qu'il me faut sortir de ma chambre, je suis triste et peinée par avance, d'aller représenter en public. On prépare, pour l'entrée de la reine, cinq ou six beaux arcs de triomphe. J'en ai vu un qui m'a paru tel. Si le deux du mois prochain on la croit encore grosse, elle fera son entrée dans une espèce de chaise découverte, que des hommes porteront

teront sur leurs épaules; sinon elle la fera à cheval. J'étois, il y a peu de jours, avec elle : le roi vient faire de petites *comparanzas* (1) et puis s'en reva. Elle me montroit un fort beau présent d'une parure de pierreries, que le roi lui avoit fait le matin. Ils se couchent tous les jours à huit heures et demie, c'est-à-dire, le moment d'après qu'ils sont sortis de table, ayant encore le morceau au bec.

Le prince de *Ligne* mourut, il y a trois jours; il étoit assez vieux; sa femme s'en retourne en Flandre. Il y en a huit qu'un fameux théatin, nommé le P. *Vintimille*, fut chassé; il étoit intrigant, à ce qu'on dit, des amis de feu don *Juan*, et ennemi déclaré de la reine

(1) Apparitions.

mère ; il eût fort souhaité d'être confesseur de la jeune reine ; il ne lui auroit pas fait des scrupules de rien ; il est ami de la connétable *Colonne*, que je n'ai point encore vue, parce que je n'ai fait aucune visite ; je les commencerai bientôt, et la verrai des premières. Elle ne sort point de son couvent : on croyoit qu'elle demeureroit chez la marquise *de los Balbasès*, sa belle-sœur ; mais cela ne sera pas.

Le duc *d'Ossone* continue de ne pas aller à la cour.

Il y a très-souvent ce qu'on appelle des cérémonies de chapelle, dans l'église qui touche la maison où leurs majestés sont à présent ; on voit la reine à travers les barreaux d'une tribune ; elle est très-magnifiquement parée, aussi bien que toutes les dames : ce lieu d'oraison n'est pas moins chéri d'elles. La fête de Noël est solennisée dans le palais

par des parures extraordinaires, et la comédie sur les quatre heures. Sans beaucoup me divertir ici, je vous dirai, madame, qu'il n'y a lieu au monde où je voulusse être qu'en Espagne, tant que M. *de Villars* y sera, cela s'entend; voilà la pure vérité.

LETTRE VI.

Madrid, 12 *janvier* 1680.

Je vous rendis compte par ma dernière lettre des visites que j'avois reçues ; je n'entrerai point dans le détail de celles que je rends. J'oubliai de vous dire que toutes ces grandes dames ne se parlent que par *tu* et *toi* ; c'est une marque d'amitié. Nous commençons à nous tutoyer. Le roi et la reine usent de ces termes entr'eux. La reine n'est plus grosse. Dès le lendemain qu'elle ne le fut plus, le roi et la reine allèrent au Pardo, jolie maison à deux lieues d'ici ; elle eut le plaisir de monter un peu à cheval, et de voir tuer un sanglier par le

roi, son mari. Son entrée se fera samedi prochain ; on dit qu'il s'y verra des magnificences extraordinaires. Leurs majestés quitteront le Retiro, et iront demeurer au palais ; l'appartement de la reine est fort doré et très-bien meublé ; nous l'allâmes voir l'autre jour. Quand elle y sera, et qu'elle recevra mille visites, je me propose, sans en rien dire, de lui en rendre moins. Toutes les dames, qui sans vanité m'aiment assez, croient et s'attendent que j'y serai tous les jours, et que je puis un peu contribuer à leur faire faire leur cour ; mais, ma chère madame, entre vous et moi, non-seulement je ne veux entrer en rien, mais je voudrois me mettre entièrement hors de portée d'aucun soupçon. Je vous prie d'avoir quelque application pour entrevoir au lieu où vous êtes, si l'on ne trouvera pas que ce soit le meilleur parti. Il se peut fort bien

qu'on ne prendra pas la peine de songer à ce que je fais ou ne fais pas, à moins que vous ne le mettiez sur le tapis. Il n'y a presque pas de milieu entre voir la reine très-souvent, ou ne la voir que très-rarement, en cherchant, pour le public et pour elle, des raisons qui ne seront guère vraisemblables, puisque le roi, la reine mère, et la *camarera mayor* font paroître qu'ils sont très-aises que je sois souvent avec elle, et tout le monde disant que l'ambassadrice d'Allemagne étoit tous les jours avec la reine mère, ne parlant ensemble qu'allemand. Vous voyez donc que, du côté de cette cour, tout veut que je sois souvent avec la reine; mais si je ne sais que la cour de France l'approuve, rien ne me peut empêcher de retirer mes troupes, et de laisser penser ici tout ce qu'on voudra : c'est pourquoi je vous supplie encore une fois de tâcher de savoir ce

que vous pourrez là-dessus. Cette jeune reine se conduit jusqu'ici avec beaucoup de douceur et de soumission pour le roi ; on dit qu'il l'aime fort : chacun a sa manière d'aimer ; je le vois assez souvent venir dans une galerie où est la reine. Vous avez apparemment vu de ses portraits.

Le lendemain de l'entrée, il y aura une fête le soir, que l'on nomme mascarade, où tous les grands de la cour courent deux à deux dans une lice avec un flambeau à la main. Le roi court avec son grand écuyer. Ce sont des habits extraordinaires ; je crois que cela sera plus beau à dépeindre qu'à voir. Un autre jour, ce sera *juego de cagnas* ; je ne sais pas trop ce que c'est ; on jette des cannes en l'air. Mais la grande fête, ce sera celle de la course des taureaux. Pour celle-là, je crois que ce sera une très-belle chose. Des Grands, des fils de

Grands *tauricideront*. La magnificence du train et des livrées sera, à ce qu'on dit, surprenante. Pourvu qu'il ne s'y tue personne, j'y prendrai peut-être quelque plaisir. Si cela est, je vous souhaiterai souvent sur mon balcon. Hélas! madame, si j'osois, je vous y souhaiterois, même quand la fête seroit ennuyeuse.

Je ne me suis point encore habillée à l'espagnole, quoique j'aie fait faire deux habits. La reine mère aime tout à fait l'habit à la françoise, et toutes les dames aussi; c'est-à-dire, les manteaux principalement, et c'est ce qui m'accommode fort. Le noir ou la couleur ne marquent pas plus de respect l'un que l'autre.

Il fait aussi froid ici qu'à Paris; j'espère qu'il n'y fera pas plus chaud.

Le marquis de *Flamarens* est à Madrid avec l'habit espagnol et la *honille*.

Je

Je croirois sans peine qu'il s'y ennuiera bientôt. Le comte *de Charni*, prétendu fils naturel de feu *Monsieur* (duc *d'Orléans*), y passe une vie bien triste. C'est un honnête homme; et s'il est vrai, comme on n'en doute pas, qu'il ait l'honneur d'être frère de tant de princesses, celles qui sont en état de lui faire du bien, devroient bien lui en faire un peu, et lui procurer quelque moyen de subsister. Nous ne le voyons pas souvent, ni *Flamarens* non plus; il faut qu'ils aient des égards.

Je n'ai été qu'une seule fois chez la reine mère depuis que je suis ici.

La reine m'a expressément chargée de vous faire ses complimens. Je vous mène au palais toutes les fois que j'y vais; et votre nom, sans que je me le propose, est toujours dans toutes nos conversations. *La philosophie en dehors, et les pieds en dedans*, la pensèrent

faire mourir de rire. Ce que les François et Françoises trouvent ici de si triste, ne l'est nullement ; et la reine m'a avoué de très-bonne foi qu'elle n'avoit jamais cru s'accoutumer aussitôt. Vous pouvez penser que je ne lui tiens guère de propos qui soient propres à la faire soupirer incessamment après la France. Enfin jusqu'ici j'ai fait de mon mieux par le seul plaisir de bien faire.

LETTRE VII.

Madrid, 26 *janvier* 1680.

Je ne vous entretiendrai guère de l'entrée de la reine d'Espagne. Elle en étoit le plus grand et le plus agréable ornement : à cheval sous un grand dais, fort parée, un chapeau de plumes blanches, un habillement fait exprès pour ce jour de cérémonie ; précédée de plusieurs Grands fort brodés, et quantité de livrées riches et mal entendues, aussi-bien que les habits des maîtres. La reine avoit très-bonne grâce. Elle quitta un peu sa gravité devant le balcon où nous étions, et je la lui vis reprendre. Il y a eu deux jours de suite des feux

d'artifice devant le palais, où je me dispensai d'aller. Jusqu'ici il n'y a point eu d'autre fête. Le roi mène souvent la reine dans des couvens, et ce n'est point du tout une fête pour elle. Elle a voulu absolument que je l'y suivisse ces deux derniers jours. Comme je n'y connois personne, je m'y suis beaucoup ennuyée; et je crois qu'elle ne vouloit que j'y fusse, qu'afin de lui tenir compagnie. Le roi et la reine sont assis, chacun dans un fauteuil; des religieuses à leurs pieds, et beaucoup de dames qui viennent leur baiser les mains. On apporte la collation; la reine fait toujours ce repas d'un chapon rôti. Le roi la regarde manger, et trouve qu'elle mange beaucoup. Il y a deux nains qui soutiennent toujours la conversation. Je croyois hier au soir, au sortir du couvent, m'en retourner chez moi, mais la connétable de Castille me pria que nous allassions

ensemble au palais; car vous saurez que, sans l'avoir mérité, il ne tiendroit qu'à moi de me donner un grand air ici, les dames croyant que c'est assez qu'une ambassadrice soit de la même nation que leur reine, pour leur être de quelque agrément. Je fais aussi de mon mieux pour ne pas tromper leur attente. Voilà toutes les affaires que je veux avoir au palais. La reine mère est toujours une très-bonne princesse; je n'en puis dire autre chose. Je n'abuse point des bontés qu'elle m'a fait paroître; car, depuis que je suis à Madrid, je n'ai été que deux fois chez elle. Il y a, depuis deux jours, un ambassadeur d'Espagne nommé pour la France. L'on a révoqué celui que vous aviez. C'est le marquis *de la Fuente*, fils de celui que vous avez vu ambassadeur. Sa femme partira bientôt. Elle ne vous paroîtra ni jeune ni belle; elle est peut-être l'un et l'autre

en ce pays. C'est une bonne femme.

Je ne passe pas en Espagne une vie aussi oisive que je voudrois, et ce sera beaucoup si je puis jamais rendre toutes les visites que j'ai à y faire. Tout ce que j'y ai de plus agréable, c'est la commodité des habits. La reine mère et toutes les dames approuvent toujours si fort ceux que j'ai, et sur-tout les manteaux, que vous pouvez croire avec quel plaisir je les satisfais. Le noir, comme je crois vous l'avoir déjà mandé, n'est pas une couleur plus respectueuse qu'une autre.

Je ne vois pas qu'on se presse trop ici d'expédier le brevet de cette pension de deux mille écus pour madame de *Grancey ;* M. *de Villars* voudroit bien lui être utile ; mais avec tout l'or qui vient des Indes, l'Espagne ne paroît pas opulente. Ce que j'ai vu de plus riche, de plus doré, de plus magnifique, est l'appartement de la reine. Il

y a entre autres meubles dans sa chambre, une tapisserie, dont ce qu'on y voit de fond, est de perles. Ce ne sont point des personnages; on ne peut pas dire que l'or y soit massif, mais il est employé d'une manière et d'une abondance extraordinaires. Il y a quelques fleurs : ce sont des bandes de compartimens ; mais il faudroit être plus habile que je ne suis à représenter les choses, pour vous faire comprendre la beauté que compose le corail employé dans cet ouvrage. Ce n'est point une matière assez précieuse pour en vanter la quantité ; mais la couleur et l'or qui paroissent dans cette broderie, sont assurément ce qu'on auroit peine à vous décrire; mais il ne vous importe guère. Cette tapisserie m'est demeurée dans la tête ; c'est ce qui m'a fait écrire ceci, qui vise assez à galimatias. Adieu, madame : ce que je sens bien distinctement, c'est que je

vous aime. Aimez-moi aussi, je vous en prie; et ne consentez jamais en vous-même que je sois en Espagne et vous en France.

Madrid, 27 janvier 1680.

Comme le courrier ne partit point hier au soir, et qu'il me reste un peu de temps, je veux vous conter, si je puis, en peu de mots, une belle aventure. Nous arrivions hier, M. *de Villars* et moi, sur les dix heures du matin, quand nous vîmes entrer dans ma chambre une *tapada*, suivie d'une autre qui paroissoit sa suivante. Je fis signe à M. *de Villars* que c'étoit à lui à se mettre en devoir de faire les honneurs; la suivante se retira. L'autre fit signe qu'elle vouloit que quelques gens qui étoient dans l'antichambre, se retirassent aussi. Elle s'approcha d'une fenêtre avec M. *de Villars*,

me faisant signe en même temps de m'approcher. Elle leva son manteau ; je n'en étois guère plus savante. Je me souvenois un peu d'avoir vu quelque personne qui lui ressembloit, M. *de Villars* s'écria : c'est madame la connétable *Colonne !* Sur cela je me mis à lui faire quelques complimens. Comme ce n'est pas son style, elle vint au fait. Elle pleura et demanda qu'on eût pitié d'elle. Pour dire deux mots de sa personne, sa taille est des plus belles. Un corps à l'espagnole qui ne lui couvre ni trop ni trop peu les épaules. Ce qu'elle en montre est très-bien fait : deux grosses tresses de cheveux noirs, renouées par le haut d'un beau ruban couleur de feu : le reste de ses cheveux en désordre et mal peigné ; de très-belles perles à son cou ; un air agité qui ne siéroit pas bien à une autre, et qui pour lui être assez naturel, ne gâte rien ; de

belles dents. Je voudrois bien vous faire entendre tout ceci en peu de mots. La connétable est dans un couvent royal, nommé *San-Domingo*. Elle en est déjà sortie quatre ou cinq fois; et la dernière qu'elle y entra, le nonce fit semblant de vouloir parler à une religieuse à la porte; et quand elle fut ouverte, la connétable que l'on croyoit bien loin, rentra promptement; car en Espagne, dans ces sortes de couvens, il y a d'extraordinaires régularités sur les entrées et les sorties. Quand elle y fut, les parens du connétable exigèrent d'elle qu'elle signeroit entre les mains du roi un papier, par lequel elle s'engageroit de ne plus sortir sans la permission de son mari, promettant que, si elle en sortoit, on pourroit la renvoyer à Saragosse, ou en tel autre lieu que son mari souhaiteroit. La voilà donc avec de doubles liens. Quand le marquis *de los*

Balbasès revint avec sa femme, elle crut qu'ils la recevroient dans leur maison; mais ils s'en excusèrent, disant qu'elle étoit trop petite. Le bruit de l'entrée de la reine a fait prendre la résolution à madame *Colonne* de sortir encore de son couvent. Aussitôt pensé, aussitôt fait. Elle envoie emprunter un carrosse, et s'en va droit chez la marquise *de los Balbasès*. Elle fut bien reçue, malgré leur surprise. Au bout de quelques jours, quelqu'un vint lui dire que *los Balbasès* l'alloit envoyer à Saragosse trouver son mari. Sur cela elle demande un carrosse pour aller prendre l'air; on lui en donne un. Elle fait quelques tours par la ville, et se fait descendre à notre porte; la voilà chez nous, disant qu'elle n'en vouloit plus sortir, et que l'on ne voudroit pas la mettre dans la rue. Il parut qu'elle seroit bien aise de voir le nonce. Nous

la fîmes dîner; je lui fis de mon mieux, parce qu'en effet elle fait très-grande pitié d'être de l'humeur qu'elle est. Le marquis *de los Balbasès* envoie un de ses parens pour essayer de la résoudre à retourner, et à ne pas donner une nouvelle scène au public. Elle dit qu'elle n'en fera rien. Le nonce arrive; elle le prie qu'il la fasse rentrer dans son couvent. Il répond qu'il n'en a pas le pouvoir. Une dame de qualité de nos amies, qui est la comtesse *de Villombrosa*, dont le fils a épousé la fille de *los Balbasès*, vint ici. M. *de Villars* et le nonce firent plusieurs allées et venues chez *los Balbasès*, qui promit plusieurs fois, foi de cavalier, qu'il ne feroit aucune violence à madame *Colonne* pour retourner avec son mari; qu'il la prioit de revenir chez lui, et que l'on tâcheroit de faire en sorte que le roi qui avoit l'écrit de madame *Colonne*, ne sauroit rien de sa

sortie, et que, si elle s'opiniâtroit à ne pas vouloir revenir, elle alloit mettre contre elle le roi, son mari, et toute sa famille. Enfin, madame, il étoit près de minuit que nous ne savions tous que faire par les conséquences que cette pauvre créature attiroit contre elle en demeurant chez nous. Mais enfin elle se résolut à s'en aller. La comtesse *de Villombrosa*, M. *de Villars* et moi la remenâmes chez le marquis *de los Balbasès*. Sa femme et lui la reçurent très-bien : mille embrassades. Vraiment c'est une chose inconcevable que les mouvemens extraordinaires qui se passent dans cette tête. Elle l'avoue elle-même. Si elle ne fait pas plus de chemin, ce n'est pas manque de bonne volonté. Cependant, s'il lui prend envie une autre fois de revenir chez nous et de n'en vouloir pas sortir, par les frayeurs qu'on ne la remette au pouvoir de son mari, nous en

serions bien embarrassés. Si cette histoire vous ennuie, madame, prenez-vous-en à l'envie et au plaisir que j'ai de vous conter tout ce que je sais qui peut vous être écrit.

LETTRE VIII.

Madrid, 9 février 1680.

La reine d'Espagne, bien loin d'être dans un état pitoyable, comme on le publie en France, est engraissée au point que, pour peu qu'elle augmente, son visage sera rond. Sa gorge, au pied de la lettre, est déjà trop grosse, quoiqu'elle soit une des plus belles que j'aie jamais vues. Elle dort à l'ordinaire dix à douze heures. Elle mange quatre fois le jour de la viande ; il est vrai que son déjeuner et sa collation sont ses meilleurs repas. Il y a toujours à sa collation un chapon bouilli sur un potage, et un chapon rôti. Je la vois fort rire, quand

j'ai l'honneur d'être avec elle. Je suis persuadée que je ne suis ni assez plaisante ni assez agréable pour la mettre en cette bonne humeur, et qu'il faut qu'elle ne soit pas chagrine d'ordinaire. L'on ne peut assurément se mieux gouverner, ni avec plus de douceur et de complaisance pour le roi. Elle avoit vu son portrait; on ne lui avoit pas fait celui de son humeur pour les manières et la vie solitaire. On n'a pas renversé toutes les coutumes du pays, pour y en mettre de plus agréables. Mais la reine mère fait tout ce qu'elle peut pour les adoucir. Il paroît à tous les gens de bon sens que la jeune reine ne peut mieux faire que de contribuer de son côté à s'attirer la continuation de l'amitié et de la tendresse que ce prince lui témoigne. Il y a cette duchesse *de Terranova, camarera mayor,* dont l'humeur passe pour être un peu hautaine. La jeune reine plaît infiniment

ment à toutes les dames. Je fais tout ce que je puis, quand j'ai l'honneur d'être auprès d'elle, pour la faire souvenir de leur dire tout ce qui est le plus propre à les gagner. Quand je vous dis qu'elle est grasse, qu'elle dort, qu'elle rit, encore une fois, je vous dis vrai. Il n'est pas moins vrai aussi, avec tout cela, que la vie qu'elle mène ne lui est guère agréable. Enfin, madame, je vous assure qu'elle fait à merveille; j'en suis tout étonnée.

Il y eut hier la plus célèbre fête de taureaux qui se soit vue depuis plusieurs règnes des rois d'Espagne. Il y eut six Grands ou fils de Grands qui furent les *toreadors*. Je pensai mourir dans la première heure : mourir est un peu trop dire; mais j'eus une émotion et un si violent battement de cœur, que je crus n'y pouvoir résister, et je me levois pour m'ôter de dessus le balcon où

j'étois, si M. *de Villars* ne m'eût dit que pour rien au monde il ne falloit faire cette faute. C'est une terrible beauté que cette fête. La bravoure des *toreadors* est grande. Aucuns taureaux épouvantables éprouvèrent bien celle des plus hardis et des meilleurs. Ils crevèrent de leurs cornes plusieurs beaux chevaux ; quand les chevaux sont tués, il faut que les seigneurs combattent à pied, l'épée à la main, contre ces bêtes furieuses. Je n'aurois jamais fait, si je voulois vous conter tout ce qui s'observe dans ces combats, qui ont bien des rapports avec ceux des anciens Maures et Grenadins. Les dames, dont les amans combattent, et qui sont présentes, doivent bien mal passer leur temps, pour peu qu'elles les aiment véritablement. Les seigneurs, qui doivent combattre, ont chacun cent hommes vêtus de leurs livrées. C'est une chose qui mériteroit

de vous être contée plus en détail. Si j'étois roi d'Espagne, jamais on n'en reverroit.

Je crois vous avoir déjà parlé de la dévotion de ce pays. Nous avons été obligés, de peur d'y scandaliser séculiers et religieux, de manger de la viande le samedi. Nous ne mangeons point ce jour-là ce qu'on appelle *petits pieds*. C'est une médiocre mortification. Cela est partout en Espagne.

Toutes les dames, généralement parlant, sont honnêtes et civiles, surtout celles qui ont un peu voyagé avec leurs maris.

Le roi d'Espagne hait parfaitement François et Françoises.

Il y a ici un François dont je vous ai parlé : c'est le comte *de Charny*, qui mériteroit de vivre dans son pays, et de ne pas finir ses jours dans celui-ci. Nous le voyons peu; mais ce que j'en

connois est d'un homme sage et de bon sens. Nous voyons encore moins le marquis *de Flamarens*. J'ai assez bonne opinion de lui pour croire qu'il s'ennuie beaucoup. Adieu, madame.

LETTRE IX.

Madrid, 6 *mars* 1680.

Nous voici au mercredi des Cendres. Je n'ai rien à vous dire du carnaval. Comme le carême n'est point du tout ici un temps de pénitence, celui qui le précède ne se distingue par aucun plaisir; car jamais vous ne voudriez croire que c'en fût un que de jeter sur les passans beaucoup d'eau par la fenêtre. Pour ce qui se passe dans le palais, le roi, la reine et les dames se battent à coups d'œufs remplis d'eau de senteur, mais en si prodigieuse quantité, que l'on ne comprend pas où l'on peut en trouver tant. Ils sont tous argentés et peints. La reine m'en donna un panier dont je régalai

ma fille. Voilà, madame, par où l'on marque à cette jeune princesse des jours qu'elle passoit autrement en France, et dont je tâche, autant que je le puis, de lui ôter le souvenir. En vérité, sa douceur, sa complaisance et toute sa conduite, sont des choses extraordinaires à dix-huit ans. Il entre de tout dans cette heureuse composition; et, pour ajouter encore à la gloire qu'elle peut tirer de tout ce qu'elle fait, c'est que d'abord qu'elle arriva, on lui donna les plus méchans conseils du monde. Elle le connoît bien présentement.

J'ai été assez souvent à la comédie espagnole avec elle : rien n'est si détestable. Je m'y amusois à voir les amans regarder leurs maîtresses, et leur parler de loin avec des signes qu'ils font de leurs doigts; pour moi je suis persuadée que c'est plutôt une marque de leur souvenir qu'un langage; car leurs doigts

vont si vite, que, si ces amans s'entendent, il faut que l'amour d'Espagne soit un excellent maître dans cet art. Je pense que c'est qu'il y voit plus clair qu'ailleurs, et qu'il ne se soucie guère de faire plus de chemin.

Il y a, depuis peu de jours, un premier ministre, qui est le grand duc *de Medina Celi*, le plus grand seigneur de cette cour ; il n'a que quarante ou quarante-cinq ans. Voilà tout ce que vous saurez des affaires d'Etat. Je n'en sais guère davantage. On n'a point remédié à celle qui me tient assez au cœur, qui est ce rabais des monnoies. C'est une chose bien triste, madame, que le peu d'argent qui nous vient de France par cette diminution, et qu'il faille sur chaque pistole en perdre plus de la moitié. La pitié que j'ai de nous ne m'empêche pas d'en avoir pour ce pauvre peuple, qui paroît ne vivre que

de ce qu'on appelle ici *tomar el sol*, tant il est maigre, abattu et misérable.

Il y eut dimanche, au Retiro, une comédie de machines, où les deux reines et le roi étoient. Il y falloit être à midi. L'on y mouroit de froid. Comme je me promenois dans les galeries de cette maison, qui sont très-agréables, habillée à ma commodité, comme devant voir cette comédie derrière des jalousies, et ne songeant ni à roi, ni à reine, j'entendis notre jeune princesse qui m'appeloit fort haut par mon nom. J'entrai dans le lieu d'où me paroissoit venir sa voix, avec un air un peu composé : je la trouvai assise au milieu du roi et de la reine mère. Elle n'avoit consulté, en m'appelant, que son envie de me voir, et avoit tout à fait oublié la gravité espagnole. Elle de rire en me voyant. La reine mère me rassura ; elle est toujours aise que la reine sa belle-fille se divertisse.

tisse. Elle lui donna même occasion de me venir parler auprès d'une fenêtre ; mais je m'en retirai bientôt. Elle me demanda si je n'avois point reçu de vos lettres.

Au reste, madame, toutes les ambassadrices meurent à Madrid ; en voilà deux en six semaines, qui étoient plus jeunes que moi (1). J'aimerois autant que la mort en eût pris de quelqu'autre état. On me dit qu'on ne peut résister aux chaleurs. Je me tranquillise un peu sur cela, quand je songe à mesdames *de Schomberg* et *de la Fayette*, qui cherchent et qui trouvent des airs tempérés dans leurs maisons de la ville, et dans celles qu'elles choisissent à la campagne. Elles sont toujours malades, sans

(1) Les ambassadrices d'Allemagne et de Danemarck.

que d'ailleurs la fortune les accable de ses revers ; et moi, je me porte bien, sans faire aucun remède et sans les croire nécessaires. Mais cela ne peut pas durer. J'observe mon régime de chocolat, auquel seul je crois devoir ma santé. Je n'en use pas comme une folle et sans précaution. Mon tempérament ne paroît nullement se pouvoir accommoder de cette nourriture. Elle est pourtant admirable et délicieuse. J'en ai fait faire chez moi, qui ne peut jamais faire mal. Je songe souvent que, si je puis vous revoir, je veux vous en faire prendre méthodiquement, et vous faire avouer que rien n'est meilleur pour la santé. Voilà bien parler de chocolat. Songez que je suis en Espagne, et que c'est presque mon seul plaisir que d'en prendre.

La connétable *Colonne*, depuis la visite qu'elle nous fit, est toujours dans

un couvent à cinq lieues d'ici. Son mari est à Madrid depuis deux jours. On dit qu'il lui permettra de revenir dans un autre couvent de cette ville, où elle aura beaucoup moins de liberté que dans celui d'où elle est sortie. Nous avons appris qu'elle fut toute prête, le jour qu'on l'emmena de Madrid au lieu où elle est présentement, de s'en venir encore se fourrer chez nous, dans ma chambre.

J'ai reçu par cet ordinaire une lettre de madame *de Sévigné*. Je ne saurois lui faire réponse aujourd'hui, quelqu'envie que j'en aie. J'ai fait lire à la reine l'endroit où madame *de Sévigné* parle d'elle et de ses jolis pieds, qui la faisoient si bien danser, et marcher de si bonne grâce. Cela lui a fait beaucoup de plaisir. Ensuite elle a pensé que ses jolis pieds, pour toute fonction, ne vont présentement qu'à faire quelques tours

de chambre, et à huit heures et demie, tous les soirs, à la conduire dans son lit. Elle m'a ordonné de vous faire à toutes deux bien des amitiés. Elle étoit hier belle comme un ange, accablée, sans se plaindre, d'une parure d'émeraudes et de diamans sur la tête, c'est-à-dire, millepoinçons; de furieux pendans d'oreilles; et devant elle et autour d'elle, en écharpe, des bagues, des bracelets. Vous croyez que les émeraudes avec les cheveux bruns ne faisoient pas un bon effet. Détrompez-vous; son teint est un des plus beaux teints de brune qu'on puisse voir; sa gorge blanche est très-belle. Elle étoit un peu plus parée qu'à l'ordinaire. Elle me dit qu'elle avoit donné audience le matin au connétable *Colonne*, et qu'en le voyant et l'entendant parler, elle avoit été bien persuadée de la folie de sa femme. Il est fait à peindre : pour de bonne humeur, on

n'en peut douter, si l'on en juge par l'air dont il laissoit vivre sa femme à Rome. La reine me demanda fort des nouvelles de madame *de Grignan* (1), et si elle ne reviendroit point cet hiver à Paris.

Si trois semaines après que vous aurez reçu cette lettre, vous envoyez un laquais au quartier de Richelieu, faites-le passer au couvent des Petits-Pères, et dites-lui de s'informer si deux de leurs religieux ne sont pas arrivés d'Espagne. Ces pères ont pour vous une petite boîte où il y a le plus petit présent du monde. Faites pourtant cas des tasses de boucaro. J'ai, en vérité, quelque sorte de honte, non du petit présent, mais de cette longue lettre. Il

(1) Fille de madame *de Sévigné*.

n'appartient pas à quelqu'un qui est à Madrid de tenter la patience d'une personne comme vous, dont les journées sont remplies d'occupations agréables ou soi-disantes.

LETTRE X.

Madrid, 21 *mars* 1680.

Je veux vous parler d'une promenade où je fus hier, qui est la plus ordinaire, quand il fait chaud, et il en fait déjà beaucoup ici. C'est dans cette rivière si vantée du Mançanarès : au pied de la lettre, la poussière commence à y être si grande, qu'elle incommode déjà beaucoup. Il y a de petits filets d'eau par-ci, par-là, mais pas assez pour qu'on en puisse arroser des sables menus, qui s'élèvent sous les pieds des chevaux; en sorte que cette promenade n'est plus supportable. Ce n'est donc pas pour vous dire une mauvaise plaisanterie, mais une vérité assez extraordinaire.

Je vous prie, madame, de conter cela, comme vous savez orner toutes les choses auxquelles vous voulez donner un air. Je vous expose seulement celle-ci, qu'on ne peut se promener dans une rivière, parce qu'il y a de la poudre. Mais ce n'est rien; il faut voir le grand et prodigieux pont qu'un roi d'Espagne a fait bâtir sur ce Mançanarès. Il est bien plus large et bien plus long que le Pont-Neuf de Paris : et l'on ne peut s'empêcher de savoir bon gré à celui qui conseilla à ce prince de vendre ce pont, ou d'acheter une rivière. Je pensois que je pourrois vous dire tout ceci en cinq ou six lignes; en voilà bien davantage.

Les femmes de la reine partirent d'ici le 14 de ce mois. Elles vinrent ce jour-là chez nous; elles y firent toutes leurs affaires; et après-dîner, M. *de Villars* et moi nous les mênâmes dans mon car-

rosse hors la ville, prendre le leur. Elles avoient dit le soir à la reine qu'elles la reverroient le lendemain ; mais elles firent prudemment de ne lui dire point adieu. Dès les sept heures, elle les demanda; elles n'y étoient plus. Elle pleura beaucoup : elle ordonna qu'on me vînt dire de l'aller trouver ; mais je revins chez moi un peu tard. J'allai, sur les cinq heures du soir, au palais. Elle se levoit. Il est surprenant, en vérité, comme elle est embellie. Elle avoit ses cheveux sur le front, retroués en grosses boucles ; des rubans couleur de rose à sa cornette et dessus sa tête, point barbouillée de rouge, comme il faut qu'elle le soit ordinairement; une gorge admirable. Elle mit une robe de chambre à la françoise, et passa le reste du jour avec cet habillement. Elle se considéra un peu de cette sorte dans un grand miroir. Cette

vue la remit. Il paroissoit à ses yeux qu'elle avoit bien pleuré. Comme elle commençoit à me parler, le roi entra; et c'est ici une loi établie, que, quand sa majesté entre dans la chambre de la reine, toutes les dames qui s'y trouvent, en sortent aussitôt, si ce n'est la *camarera mayor* et deux ou trois autres qui sont domestiques. J'entendis qu'on demandoit des cartes, et je conjecturai par-là que la reine s'alloit fort ennuyer au petit jeu que le roi aime, et où l'on peut perdre une pistole avec un malheur extraordinaire. La reine fait toujours comme si elle étoit ravie de cette occupation. Il lui est resté deux des femmes qu'elle a amenées, une de ses nourrices, qui est assez adroite, et une Provençale qui joue du clavecin. Le roi a une grande joie de voir diminuer le nombre des François; car il ne peut céler qu'il hait au dernier point notre nation. Pour vous

expliquer un peu mieux le renvoi de ces femmes, c'est une grosse nourrice de la reine, et une fille nommée *Martin*, jolie, belle et sage. On ne les a pas chassées, mais on leur a rendu la vie du palais assez insupportable, pour les obliger d'en sortir. Joignez à cela les marques que le roi leur donnoit de son aversion.

M. *de Villars* me prie de ne pas oublier de vous parler d'une parure qu'une des dames de la reine avoit, il y a deux jours; c'est ce qu'on appelle en France *fille d'honneur*. Elle en a dix. L'on en prend tous les jours quelque nouvelle. Celle dont je vous parle est la fille du duc *d'Albe*. Leurs habits sont des plus magnifiques; beaucoup de pierreries. Celle-ci servant la collation à la reine comme les autres, reportoit un plat. Je lui vis un pistolet pendu au côté avec un gros nœud de ruban. Ne croyez pas

que ce fût un bijou. Il auroit fort bien tué un homme : il étoit de plus de demi-pied de long, d'un acier bien poli et bien monté. Je ne voulus pas faire semblant, devant la reine, de le remarquer ; peut-être ne fis-je pas ma cour à la fille, qui ne portoit pas cette arme pour la cacher, et pour n'en prétendre pas quelque louange.

Il y eut l'autre jour une procession dans ce qu'on appelle les cloîtres du palais. Je la vis par une petite fenêtre devant laquelle elle passoit. Le roi et la reine marchoient ensemble. Elle avoit une grande robe de cérémonie, des manches pendantes, une longue queue portée par la *camarera mayor*. Les filles ou dames d'honneur marchoient ensuite, parées avec des habits extraordinaires pour ces jours-là. La croix, le patriarche, les évêques, les prêtres et religieux marchent devant leurs majestés.

Mais pour en revenir aux dames qui sont suivies de celle qui s'appelle *la guarda mayor*, leurs amans obtiennent ces jours-là ce qui s'appelle *dar lugar* (1), c'est-à-dire, qu'ils ont place et la liberté pendant cette procession d'entretenir leurs maîtresses. Les processions sont bien meilleures ici pour les amans que les comédies, où ils ne peuvent se parler que de loin avec les doigts. Voilà, madame, tout ce qu'on peut vous dire de cette cérémonie. Si la croix n'y étoit pas portée, je vous dirois que c'est une des plus galantes fêtes que l'on voie en Espagne.

Je m'en vais finir cette lettre par quelque chose qui vous paroîtra aussi extraordinaire que ce que je vous ai dit au commencement : c'est un secret que

(1) Donner ou faire place.

M. *de Villars* m'a confié. *Le roi, les deux reines et le premier ministre n'ont point du tout de crédit.* Ce secret est comme celui de la comédie. Je m'en suis un peu doutée par le peu de précaution que M. *de Villars* a pris en me le confiant.

LETTRE XI.

Madrid, 16 *avril* 1680.

J'ai reçu deux de vos lettres par ce dernier ordinaire, comme je montois en carrosse pour aller à l'Escurial. Hélas! madame, quelle nouvelle m'avez-vous apprise que celle de la mort de M. *de la Rochefoucauld* (1). Je n'ai pas le courage de vous parler de toutes les merveilles que je viens de voir. La tristesse de cette mort dont j'étois pénétrée,

(1) François, duc *de la Rochefoucauld*, prince *de Marsillac*, etc., auteur des *Maximes* et des *Mémoires*, etc., mort le 17 mars 1680. Il a eu cinq garçons et trois filles.

m'engagea à considérer plus long-temps que je ne l'aurois peut-être fait dans une autre situation d'esprit, ce magnifique Panthéon, et ces huit belles demeures, si l'on peut nommer de la sorte celles que les morts habitent, et où sont déjà quatre rois (1) et quatre reines. Tout de bon, madame, je ne saurois vous entretenir de rien aujourd'hui. Je vous embrasse de tout mon cœur, et c'est tout ce que je puis faire, affligée comme je le suis.

---

(1) Les quatre Rois sont:
Charles-Quint, Empereur.
Philippe II.
Philippe III.
Philippe IV.

LETTRE

LETTRE XII.

Madrid, 27 avril 1680.

Si j'avois été dimanche à une belle procession qui se fit encore, je vous en rendrois un léger compte; mais je ne jugeai pas raisonnable de passer de propos délibéré, toute la matinée du dimanche des Rameaux sans prier Dieu. Je me contentai la veille de voir l'habit de la reine, qu'elle me fit apporter. Il y en a toujours un exprès pour cette cérémonie, où il s'agit de marquer le deuil et la mortification. Le fond de cet habit est de satin noir, tout brodé de jais blanc et d'acier, mais, sans nulle comparaison, mieux qu'on ne les emploie en France. C'est la seule broderie que j'aie

vue dans sa perfection. La reine avoit beaucoup de pierreries ; mais avec de petits morceaux de gaze plissés, attachés en quelques endroits sur le corps de jupe, l'on prétend marquer une grande modestie. Les dix filles d'honneur avoient des pointes de gaze blanche sur leurs têtes, et leurs amans à leurs côtés. Je ne vous dirai rien de tout ce qui se passe les trois jours saints, mercredi, jeudi et vendredi. Toutes les femmes sont parées, et courent d'église en église toute la nuit, hors celles qui ont trouvé dans la première où elles ont été, ce qu'elles y cherchoient; car il y en a plusieurs, qui, de toute l'année, ne parlent à leurs amans que ces trois jours-là.

Je vous écris par un courrier que le roi a envoyé à M. *de Villars*. Vous aimeriez peut-être davantage cet ambassadeur, si vous saviez à quel point il

sait bien se gouverner dans cette cour. Comme je suis toujours sur mes gardes pour ne rien écrire qui vise aux affaires d'état, je ne vous ai point informée de plusieurs choses qui se sont passées ici, quoique publiques ; mais, en général, vous pouvez dire que M. *de Villars* a fait rétablir toutes choses comme le roi le désiroit. On lui a tendu mille panneaux depuis deux ou trois mois, pour lui donner dans son quartier, à Madrid, des sujets de batterie, et pour faire piller et brûler notre maison, en animant le peuple. Tout est à craindre, quand il arrive de semblables esclandres : il faut avoir une attention continuelle à les empêcher, et même, s'il se peut, à les prévoir, quoique cela soit quelquefois bien difficile. Le cardinal *Bonzi*, étant ici ambassadeur, y a passé. Quand ces désordres-là arrivent, les plaintes ne manquent pas d'être portées

en France, et un pauvre ambassadeur est condamné sans avoir pu dire ses raisons. Ils ont eu ici un tel dépit que *Juvenozo*, leur ambassadeur en France, n'ait pas reçu les traitemens qu'il vouloit, qu'ils auroient acheté bien cher quelque sujet d'attaquer la conduite de M. *de Villars*, sur le fait ou le caractère de l'ambassade Personnellement on ne peut être plus aimé ni plus estimé qu'il l'est. Ce roi a une haine effroyable contre les François; je ne cesse pas de vous l'écrire. La conduite de la reine est toujours très-bonne. Vous la louez du bon goût qu'elle a pour moi; mais savez-vous à quelle sauce je me mets pour être trouvée de si bon goût? Adieu, ma chère madame; M. *de Villars* vous assure de mille véritables respects.

LETTRE XIII.

Madrid, premier mai 1680.

Tout ce que je puis vous dire de la reine, c'est qu'elle continue à bien faire. Le roi fut mercredi à l'Escurial, et en revint vendredi. Il faut des airs ici : la reine eut tous ceux qui étoient nécessaires pour marquer une grande mélancolie de cette absence. Je ne serois pas bonne comédienne ; mais je sais bien comme il faut loner, et donner des avis à propos, quand je me trouve dans l'occasion de le faire. Ils se sont envoyés, pendant cette courte absence, des présens riches et galans.

Je reviens du palais. C'est aujourd'hui

la fête de *Monsieur*. La reine étoit belle comme le jour. Je ne sais pas comment elle peut être si belle à Madrid. Elle étoit extraordinairement parée de très-grosses perles, et de beaucoup de diamans. J'ai été quelque temps seule avec elle. Nous avons chanté quelques airs d'opéra ; car il n'est pas question, dans nos conversations, de la gravité que comporteroit mon âge. En vérité, si je dressois bien mon intention, je ne crois pas que ce fût une œuvre très-bonne que de la divertir. La vie du palais de Madrid ne se peut guère comprendre. Le roi se trouva un peu mal hier : il se porte bien aujourd'hui. J'ai laissé toute la maison royale aller à la comédie; j'ai senti un grand plaisir de n'y point aller, et de revenir chez moi. Je ne vous dis point tout ce que M. *de Villars* voudroit que je vous fisse entendre de sa

part. On ne peut vous honorer ni vous respecter plus qu'il fait, et ma fille aussi, qui aime M. *de Coulanges* de tout son cœur. Adieu, madame.

LETTRE XIV.

Madrid, 26 *mai* 1680.

Vous dites, madame, que j'attire des louanges à la reine par le goût qu'elle paroît avoir pour moi, et le désir qu'elle fait voir que je sois presque toujours auprès d'elle. Elle en mérite, en vérité d'autres, par la manière dont elle supporte cette vie affreuse du palais. Elle joue trois ou quatre heures par jour aux jonchets, qui est le jeu favori du roi, sans lui marquer de chagrin. Il lui fait souvent des présens qu'elle aime fort, et voilà par où il la console.

Le marquis *de Grana* et sa femme sont arrivés. On dit que cette femme parle

parle cinq ou six sortes de langues ; je serai bien simple auprès d'elle. Je ne sais si elle verra souvent la jeune reine. Si cela est, nous serons souvent ensemble ; car il n'y a que les ambassadrices de France et d'Allemagne, qui entrent dans la chambre des reines. Toutes les autres femmes de ministres étrangers ne les voient que dans un lieu destiné pour les cérémonies. Avec cette prérogative, peut-on ne pas se trouver heureuse à Madrid ?

M. *de Villars* vous assure de mille très-humbles respects, et ma fille aussi. Elle aime un peu mieux M. *de Coulanges* que vous. Elle porta hier à la reine la lettre et les chansons de M. *de Coulanges*. Elles les chantèrent longtemps. N'avez-vous pas reçu une petite boîte par des religieux ?

LETTRE XV.

Madrid, 28 *mai* 1680.

J'ai vu M. et madame *de Grana*; le mari me vint voir, il y a deux ou trois jours; il fut toute l'après-dînée avec moi. Il parle mieux françois qu'un François même; il est de bonne conversation. Il s'ennuie à la mort à Madrid, quoiqu'il y ait demeuré long-temps, et qu'il y ait beaucoup de parens. Il est épouvanté du gouvernement, quoiqu'il n'en parle que comme en doit parler un ambassadeur de l'Empereur, à une Françoise. Il dit qu'il ne sera pas long-temps ici. Il me soutient qu'il n'y avoit qu'un ambassadeur de France qui pût présentement trouver quelque plaisir

dans cette cour, en entendant parler du méchant état où on la voit. Pour moi, madame, vous croyez bien que je n'entre dans aucun de ces détails.

Je jouis du beau temps, qui est admirable présentement. Depuis un mois, il est tempéré. Nous ne voyons ni ne sentons de soleil que ce qu'il en faut pour réjouir. La reine m'ordonne, et, si je l'ose dire, me prie instamment de la voir souvent. L'ennui du palais est affreux, et je dis quelquefois à cette princesse, quand j'entre dans sa chambre, qu'il me semble qu'on le sent, qu'on le voit, qu'on le touche, tant il est répandu épais. Cependant je n'oublie rien pour faire en sorte de lui persuader qu'il faut s'y accoutumer, et tâcher de le moins sentir qu'elle pourra ; car il n'est pas en mon pouvoir de la gâter, en la flattant de sottises et de chimères, dont beaucoup de gens ne sont que trop

BIBLIOTHECA

prodigues. On a cru deux mois qu'elle étoit grosse ; c'est à elle à savoir s'il y avoit sujet. On ne peut être moins propre à questionner que je le suis sur de pareils chapitres. De plus, vous savez que, quand elle est partie de Paris, je n'étois pas beaucoup dans sa confiance, ni connue et considérée au Palais-royal. Je ne m'entremets de rien ici : la reine a du plaisir à voir une Françoise, et à parler sa langue naturelle. Nous chantons ensemble des airs d'opéra. Je chante quelquefois un menuet qu'elle danse. Quand elle me parle de Fontainebleau, de St.-Cloud, je change de discours ; et il faut éviter de lui en écrire des relations. Quand elle sort, rien n'est si triste que ses promenades. Elle est avec le roi dans un carrosse fort rude, tous les rideaux tirés. Mais enfin ce sont des usages d'Espagne ; et je lui dis souvent qu'elle n'a pas dû croire

qu'on les changeroit pour elle, ni pour personne. Entre nous, ce que je ne comprends pas, c'est qu'on ne lui ait pas cherché par mer et par terre, et au poids de l'or, quelque femme d'esprit, de mérite et de prudence, pour servir à cette princesse de consolation et de conseil. Croyoit-on qu'elle n'en eût pas besoin en Espagne? Elle se conduit envers le roi avec douceur et complaisance. Pour des plaisirs, elle n'en voit aucun à espérer dans cette cour; mais comme je n'ai aucun personnage à faire auprès d'elle, et que je n'ai ni charge ni mission de m'en mêler, ni de pénétrer rien sur le présent, le passé et l'avenir, elle me fait beaucoup d'honneur de vouloir que je sois souvent auprès d'elle; mais, quand cela n'est pas, je ne meurs point d'ennui avec M. *de Villars*, avec qui j'aime bien autant m'aller promener. Si je vous di-

sois la continuation, ou, pour mieux dire, l'augmentation des misères de ce pays, cela vous feroit de la peine. Adieu, madame; je suis à vous de tout mon cœur.

LETTRE XVI.

Madrid, 13 *juin* 1680.

Depuis ma dernière lettre, nous avons fait un petit voyage en la seule maison qu'ait le roi d'Espagne, quand il veut, pour quelque temps, quitter la demeure de Madrid. Elle s'appelle Aranjuez. Elle passe ici pour la merveille du monde. La situation pour les eaux est des plus belles; et si M. *le Nostre* en trouvoit une pareille, ce qu'il y pourroit faire s'appelleroit en effet une merveille. Le jardin, qui est grand, est entouré de deux rivières, dont l'une est le Tage, et l'autre le Guadaran. Voilà de grands noms; mais me voilà, pour toute ma vie, détrompée de ces noms

fameux. N'avez-vous pas une haute idée de ce Tage ? et le Mançanarès n'a-t-il pas quelquefois touché votre imagination, comme de quelque agréable rivière ? Le Tage est plus grand ; mais, en revanche, son eau n'est point claire. Il faut pourtant dire la vérité ; ce jardin, pour l'Espagne, est agréable, par la quantité de fontaines et d'arbres qui y sont ; car rien n'est si rare en ce pays que les bois, par la sécheresse du climat. Je n'ai rien trouvé à redire au peu de largeur des allées. C'est *Philippe II* qui les a fait planter ; et peut-être que, de son temps, il falloit qu'elles fussent ainsi pour être parfaites. La maison seroit assez belle, si elle étoit achevée ; mais il s'en faut plus de la moitié, quoique le dessin ne soit pas grand. Il y a sept ou huit lieues d'Aranjuez à Madrid. Nous y allâmes le vendredi, et nous en revînmes le lundi : j'allai le lendemain

voir la reine : je lui en dis des merveilles, et je la suppliai de le dire au roi qui entra. Elle fit fort bien son devoir : je lui avois conseillé de marquer quelque impatience que sa majesté la menât voir ce beau lieu. Elle n'eut pas de peine à lui persuader que j'en étois charmée ; car il le croit au-dessus de tout ce qu'il y a au monde. Cette demeure, qui semble n'être propre que pour le temps des chaleurs, est mortelle en été ; et le gouverneur a permission de n'y être jamais en cette saison. Pour toutes bêtes rares, il y a une infinité d'horribles chameaux : d'en voir un seul, comme on en voit quelquefois à Paris, ne fait pas un effet désagréable, comme lorsqu'on en voit beaucoup ensemble. Tout ce qu'on voit là ne fait point du tout souvenir de la ménagerie de Versailles. Il n'y a même point de ménagerie ; car ces vilains animaux pais-

sent dans les champs comme des troupeaux de bœufs et de vaches ; et l'on s'en sert pour porter des pierres ou de la terre, quand on bâtit. Me voilà donc revenue de cette maison royale, dont je ne vous parlerai plus.

Les Espagnols nous disent incessamment que nous aurons bientôt la guerre : les pauvres gens en ont grand'peur. Pour moi, j'aime bien mieux l'ennui de Madrid, que d'en partir pour une telle raison, et je leur réponds toujours que je n'en crois rien. Ce bruit est plus grand au palais qu'ailleurs ; et la reine, comme vous pouvez penser, en est bien alarmée. Elle continue de se bien porter. C'est un heureux tempérament pour la santé ; et je ne sais pas ce qui se passe dans son esprit et dans sa tête, pour la soutenir si bien ; car pour son cœur, je crois qu'il ne s'y passe rien.. Quand je suis un peu de temps sans la voir, elle

ne le trouve point bon Nous chantons comme des cigales. Elle lit des opéra ; elle joue à merveille du clavecin, assez bien de la guitare ; en moins de rien, elle a appris à jouer de la harpe. Elle ne prend pas beaucoup de consolation dans les livres de dévotion. Cela n'est point extraordinaire à son âge. Je dis souvent que je voudrois bien qu'elle fût grosse, et qu'elle eût un enfant.

Je n'ai point vu le marquis *de Grana* depuis que je vous ai écrit. Je serois fort aise que nous nous vissions ; mais la politique qu'il croit devoir garder en cette cour, le retient peut-être et sa femme aussi. qui, par politique de son côté, s'habille à l'espagnole. On l'en devroit récompenser, car elle est bien mieux autrement.

Il y aura lundi une fête de taureaux. On s'y attend à beaucoup de plaisir, parce qu'on n'a jamais vu de taureaux si

furieux. L'abbé *de Villars* vous entretiendra, si vous voulez, sur ce sujet. Il est charmé de celle qu'il a vue ; mais, quoiqu'il vous en puisse dire, croyez-moi, c'est une épouvantable beauté. Il y aura une autre fête le 31 de ce mois, dont je vous ferai écrire une ample relation. Vous la trouverez bien extraordinaire. Elle ne se fait que de cinquante en cinquante ans. On y brûle beaucoup de Juifs ; et il y a d'autres supplices pour des hérétiques et des athées. Ce sont des choses horribles.

LETTRE XVII.

Madrid, 25 juillet 1680.

Je n'ai pas eu le courage d'assister à cette horrible exécution des Juifs. Ce fut un affreux spectacle, selon ce que j'en ai entendu dire; mais, pour la semaine du jugement, il fallut bien y être, à moins de bonnes attestations de médecins d'être à l'extrémité; car autrement on eût passé pour hérétique. On trouve même très-mauvais que je ne parusse pas me divertir tout à fait de ce qui s'y passoit. Mais ce qu'on a vu exercer de cruautés à la mort de ces misérables, c'est ce qu'on ne vous peut décrire.

Le marquis *de Grana* fit lundi son

entrée. Les Espagnols s'attendoient à voir plus de magnificence. Pour moi, je trouve qu'il a bien fait de n'en pas faire davantage. C'est un très-galant homme, et qui fait toute la dépense qu'il peut. Il est effrayé de tout l'argent qu'il faut ici. Il en touche cependant beaucoup. Il a quinze cents pistoles de pension, payées par le roi d'Espagne, double franchise, et sa maison payée, sans les appointemens que lui donne l'Empereur, son maître. Il a pour le nôtre une grande estime et un grand respect; mais il mêle parmi cela certaines choses dans ses conversations avec les gens de cette cour, sur les conquêtes du roi, qui marquent assez de vivacité. Je vois souvent sa femme au palais; elle a bien de l'esprit. J'irois bien plus souvent chez elle, les voir l'un et l'autre, si je ne craignois de leur faire de la peine, par les airs qu'il faut qu'ils ob-

servent ici. Le marquis *de Grana* est un des plus gros hommes que l'on voie, mais de très-bonne mine. Notre jeune reine, pour être heureuse, auroit grand besoin d'avoir du goût pour la solitude dans son triste palais, où elle veut que j'aille souvent griller de chaud avec elle. Il est violent le chaud qu'il fait ici. Il est vrai que, chez nous, nous n'en souffrons pas beaucoup. Nous sommes dans un appartement bas, délicieux pour cette saison. La reine a été ces jours passés deux fois *incognito* avec le roi, se promener à dix heures du soir dans cette rivière poudreuse. Elle me le fit savoir, afin que nous nous y trouvassions, et me donna un signe pour reconnoître son carrosse, et moi un pour reconnoître le mien. Si vous saviez ce que c'est que ce plaisir ! On croit pourtant que la reine en doit de reste. Adieu, ma chère madame, c'en est un bien sensible pour

moi de croire, comme je fais, que vous m'aimez véritablement. Si M. *de Coulanges*, selon les souhaits de M. *de Schomberg*, et par les pas qu'il a faits à Fontainebleau, eût été envoyé ambassadeur en Portugal, nous l'aurions gardé à son passage par Madrid, tout autant qu'il nous auroit été possible.

Si vous n'avez encore ni donné ni rompu ces petits boucaro, que je vous ai envoyés, dont le dedans étoit blanc, conservez-les; car ce blanc est une composition de bézoard.

LETTRE

LETTRE XVIII.

Madrid, 28 *août* 1680.

Je vous adresse cette lettre à Paris ; quoique, par votre dernière, vous m'ayez mandé que, dans trois jours, vous partiez pour Lyon. Il me revient par vous et par tout le monde, à quel point vous faites valoir mes lettres ; et, comme je ne suis pas persuadée de leur mérite, j'ai été jusqu'à présent tout étonnée du cas qu'on en faisoit. Mais je crois en avoir découvert la raison ; c'est que vous ne les donnez pas à lire, et que vous les lisez vous-même ; comme cela ne vous coûte guère, vous y mettez tout ce qui leur manque pour les rendre agréables, et pour leur attirer des louan-

ges. Je vous prie, ma chère madame, de m'avouer la vérité là-dessus, sans consulter votre modestie. Je lirai avec plus d'attention et de sensibilité tout ce que vous m'écrirez de Lyon, que tout ce que vous m'écrivez de Paris, parce que vous me parlerez plus de vous et de tout ce qui vous touche; car je prétends que vous n'omettiez rien de tout ce que vous ferez; je voudrois bien aussi tout ce que vous penserez. Pour moi, madame, si je voulois ne vous parler que de ce qui m'occupe le plus ici présentement, ce seroit de la cruelle canicule qu'on y souffre. Car la peste et la famine, que nous avons déjà vues deux fois, et la guerre qu'on croit fort proche, ne me paroissent pas encore si insupportables que l'horrible chaleur qu'il fait. Encore le jour se sauve-t-on assez, en se tenant dans un appartement bas; mais la nuit on n'y peut coucher, à cause

des moucherons qui dévorent les pauvres personnes.

C'est vous, madame, qui pensez et qui écrivez mieux que personne du monde. Hélas ! nous ne savons à qui en parler ici. Nous lisons vos lettres, M. *de Villars*, ma fille et moi, avec un grand goût et un grand plaisir. Elles m'en causent bien plus d'un, par ne me point laisser douter que vous ne m'aimiez ; et, quoique ce plaisir réveille l'ennui que l'on souffre de ne point voir ce que l'on aime, et de qui l'on est aimé, cette peine est bien douce, comparée à la moindre diminution de votre amitié pour moi. Il y a quatre ou cinq endroits dans votre dernière lettre, d'une vivacité et d'une imagination bien ignorées jusqu'à vous, madame, et qu'on n'imitera jamais. Je ne pense pas même qu'on puisse faire aller son ambition jusqu'à espérer d'en devenir une méchante copie.

Puisque nous sommes sur les copies, voulez-vous bien que je vous fasse souvenir que vous m'avez parlé de votre portrait? Je n'aurois osé vous le demander, quelqu'envie que j'en eusse, si vous ne m'en aviez parlé la première.

J'aime notre jeune reine du plaisir qu'elle me paroît avoir, quand je lui nomme votre nom, et que je lui dis que vous vous souvenez d'elle. Elle m'a chargée de beaucoup d'amitiés pour vous. Je ne saurois vous rien dire qui puisse vous instruire sur tout ce qui la regarde. Nous en parlerons un jour, si nous nous revoyons. Elle est grasse, belle, buvant, mangeant, dormant, riant très-souvent, dansant de tout son cœur, quand nous sommes seules; moi chantant le menuet et le passe-pied. Contentez-vous de cela.

Vous n'avez pas trouvé que le marquis *de la Fuente* fît souvenir de M. *de*

Villars. S'il n'y a point de guerre, sa femme partira au mois de septembre pour l'aller trouver. C'est une des plus raisonnables femmes d'ici : je vous prie de me mander tout ce que vous savez touchant la guerre.

Vous me dites, et cela est vrai, que l'on seroit bien heureux, si les lieux d'ennui pouvoient inspirer de solides et sérieuses réflexions pour le salut, nous détacher des choses de ce monde, qui se détachent tous les jours de nous : la santé, la jeunesse, la beauté, les amis.

Il passera dans peu un étranger (1) à Lyon, qui vous remettra un très-petit présent de ma part. J'aime à vous marquer le plus souvent que je puis que je songe à vous, par ces légères bagatelles.

---

(1) Le marquis *de Ligneville*.

M. *de Villars* en a honte ; car il vous croit digne qu'on ne vous présente que des couronnes. Quand vous en auriez, il ne pourroit pas vous honorer, ni vous respecter au-delà de ce qu'il fait. Adieu, madame.

LETTRE XIX.

Madrid, 15 *août* 1680.

J'ai une véritable impatience d'avoir de vos nouvelles ; j'en ai beaucoup aussi d'en apprendre de Paris, puisqu'on y parle sans cesse de guerre, sans que je comprenne encore qui commencera à la déclarer. Les Espagnols ne sont pas en état de la soutenir. Leur misère passe tout ce qu'on en peut imaginer. Il est vrai qu'ils espèrent, ou, pour mieux dire, qu'ils croient sûrement que l'Empereur, l'Angleterre et la Hollande se joindront à eux. Le prince de Parme doit partir aujourd'hui pour aller commander en Flandre. On dit ici qu'ils

n'ont pas voulu qu'elle s'achevât de perdre, sans un Espagnol naturel. Notre marquis *de Grana* a le cœur bien envenimé contre la France; et, s'il étoit secondé par tout ce qu'il voudroit bien mettre contre nous, il tailleroit ce qu'il appelle de la besogne. Il est galant homme, il a de l'esprit; mais, dans ses manières de parler, on le prendroit pour être né sur les bords de la Garonne.

Nous avons été ici en véritable péril de mourir des excessives chaleurs. La beauté et la fraîcheur de la reine n'en ont point souffert. Elle m'a promis de me donner un petit coffre pour vous. Dès que je l'aurai, je chercherai une voie pour vous le faire tenir. Elle me paroît fort souhaiter votre amitié; je l'assure aussi qu'elle a raison de la souhaiter.

Je voudrois que l'on crût un peu moins aux horoscopes; je ne me reprocherai

cherai jamais d'avoir eu, sur ce sujet, de pernicieuse complaisance, et de n'avoir pas fait mon possible pour désabuser des fausse tés qui s'y trouvent.

Il y a, dans la boîte que vous recevrez par le marquis *de Ligneville*, deux paires de bas de soie, des pastilles d'ambre dans une bourse, et un œuf d'aventurine avec des pastilles dedans, dont je crois que le goût ne vous déplaira pas. Je vous fais ce détail de peu d'importance, afin que vous vous aperceviez si l'on en prenoit quelque chose.

La connétable *Colonne* est dans la maison de son mari, assez inquiète de ce qu'elle deviendra, car elle n'est nullement résolue de s'en retourner en Italie avec lui Elle voudroit bien pouvoir rentrer en ce temps-là dans un couvent à Madrid; bien entendu d'en sortir peu après, et de s'en aller, tant que terre la pourra porter, en Flandre, en Angle-

terre, en Allemagne ; car, pour en France, elle a peur qu'on ne l'y veuille pas souffrir. Vraiment c'est un original qu'on ne peut assez admirer, à le voir de près, comme je le vois. Elle a ici un amant ; elle me veut faire avouer qu'il est agréable, qu'il a quelque chose de fin et de fripon dans les yeux. Il est horrible ; mais ce n'est pas ce qui devroit diminuer son inclination et la rebuter, au prix d'une autre petite chose qui ne vaut pas la peine d'en parler ; c'est que cet amant ne l'aime point du tout, à ce qu'elle m'a dit. Elle se trouve heureuse cependant qu'il soit comme cela ; parce que, s'il répondoit un peu à ses sentimens, les choses feroient encore plus d'éclat. Elle ne déplaît point ; elle s'habille à l'espagnole, d'un air beaucoup plus agréable que ne font toutes les autres femmes de cette cour. Elle a trois grands fils mal élevés ; l'aîné va épouser

une des filles du duc *de Medina Celi*, premier ministre ; mais vous ne vous souciez guère de tout cela.

Il est fort question ici que, dans peu, la duchesse *de Terranova* quittera sa place de *camarera mayor* qui sera, à ce qu'on dit, donnée à la duchesse *d'Albuquerque*. C'est une joie dans cette cour ; car cette première n'y est pas aimée. Pour moi, il ne m'importe, pourvu que la reine s'en trouve bien. Adieu, ma très-chère madame ; dites-vous souvent que je vous aime de tout mon cœur.

LETTRE XX.

Madrid, 29 août 1680.

Je ne reçois point de lettres, madame; je n'ai point de vos nouvelles, et j'en voudrois savoir préférablement à toutes celles qu'on me peut mander de Paris. Comment vous portez-vous? Que faites-vous du matin jusqu'au soir? Combien serez-vous à Lyon? Après cela, je vais vous dire des miennes, qui ne sont pas des plus agréables. La misère augmente ici tous les jours, et les monnoies n'y sont point rehaussées. De douze mille écus que le roi donne à M. *de Villars*, ce n'est à Madrid qu'environ cinq mille cinq cents écus. Notre maison nous coûte neuf mille francs de loyer. Voyez ce

qui reste pour toutes sortes d'autres dépenses. M. *de Villars* veut donc me renvoyer pour se loger moins chèrement, et ne garder que très-peu de gens après mon départ. C'est une chose fort triste pour moi que cette séparation, attachée comme je le suis à M. *de Villars*, et fort triste aussi par ne trouver d'autre moyen de soulager sa dépense. J'ai été quelque temps sans dire ce projet à la reine, et quand je le lui ai appris, elle n'a pu le croire, ni s'y résoudre. Il y a plus d'honneur que de vanité à se persuader que cette pauvre princesse me regretteroit en demeurant en Espagne dans son triste palais, et ses tristes petites occupations. On lui a changé de *camarera mayor* : c'est depuis deux jours, que la duchesse d'*Albuquerque* remplit cette place. La reine s'en accommodera mieux que de celle qu'elle avoit. Quel pays, madame, que celui-ci ! Il

faut bien aimer M. *de Villars*, pour sentir de la peine à le quitter ; mais, à force aussi qu'on s'y ennuie, je désire qu'il n'y soit pas sans moi, puisqu'il n'y peut trouver mieux. Je sens une grande consolation d'avoir passé cette horrible canicule, dont je vous ai parlé, sans y avoir succombé. Il est mort ici une infinité de gens, et j'avois beaucoup de peur pour notre maison. Mais, ma chère madame, quand aurai-je de vos nouvelles ? Vous aurez, par un homme qui partira bientôt, ce petit coffre de la reine, plein de pastilles à manger.

LETTRE XXI.

Madrid, 5 *septembre* 168c.

Je vous ai mandé par ma dernière lettre la destitution de la duchesse *de Terranova ;* qu'on avoit mis à sa place la duchesse *d'Albuquerque ;* et que je ne pouvois être ni aise ni fâchée de ce changement, que selon que la reine s'en trouveroit bien ou mal. Quoique madame *de Terranova* ait une grande aversion pour la France et pour les François, elle m'a toujours traitée fort honnêtement. On croit que la reine n'aura pas sujet de se repentir de ce changement. L'air du palais est déjà tout autre, et le

roi aussi. Sa majesté a permis à la reine de ne se coucher plus qu'à dix heures et demie, et de monter à cheval quand elle voudra, quoique cela soit entièrement contre l'usage. Il lui a accordé encore une chose qui lui a donné une grande joie. Il y a trois ou quatre jours que me voyant entrer dans sa chambre, elle vint au-devant de moi avec un air de gaîté extraordinaire, et me dit : *Ne direz-vous pas oui à ce que je vais vous demander ?* C'étoit que le roi vouloit bien que ma fille eût l'honneur d'être une de ses dames. Elle en étoit transportée. Vous jugez bien avec quel respect et quel plaisir je reçus ce qu'elle me disoit; mais elle fut un peu mortifiée quand je lui répondis que je croyois qu'il falloit, avant que d'accepter cet honneur, que M. *de Villars* en eût la permission du

roi, notre maître. Ma fille ne s'en sent pas de joie. A son âge, combien ne se figure-t-on point de plaisirs dont, selon les apparences, elle ne jouiroit pas longtemps ? Elle auroit d'illustres compagnes; car ce ne sont que des filles des maisons de Portugal, d'Aragon, Mauriques, Castille; enfin tout ce qu'il y a de plus grand dans le royaume. Elles ont beaucoup de petites fonctions. La plupart n'omettent rien de celles qui regardent la galanterie.

L'on ne parle plus de guerre ici. Ce n'est pas ce qui me rassureroit.

Adieu, madame; je vous quitte pour m'aller parer. La reine vient de me mander que c'est aujourd'hui le jour de la naissance de notre roi, et que je ne manque pas d'aller au palais avec tout ce que j'ai de diamans. Si j'avois pu ce matin être à sa toilette, je lui aurois conseillé de n'affecter pas trop de magnifi-

cence ce jour-ci, car elle ne fera plaisir à personne ; et je suis assurée que le roi, son oncle, l'en dispenseroit volontiers.

LETTRE XXII.

Madrid, 12 septembre 1680.

J'AI enfin reçu deux de vos paquets de Lyon, madame, et j'ai fort peu de temps à y répondre, parce que le courrier part ce soir. J'étois affligée de ne point recevoir de vos nouvelles; mais je ne l'étois point de l'appréhension que vous m'eussiez oubliée. Vous me parlez de la peste, et de la peine où vous en êtes pour moi. Elle ne m'a point approchée, Dieu merci, et il faut espérer qu'elle laissera Madrid hors d'intrigue. Vous me parlez encore d'une autre peste, qui est la continuation de la misère où l'on est ici. Elle augmente toujours, et les monnoies ne haussent point. Je ne vous

ai que trop entretenue de tout cela ; je ne veux point que vous y fassiez de réflexion. Vous êtes vive, et vous m'aimez. Pensez une fois, et puis n'y pensez plus, que les douze mille écus qu'on a d'appointemens, ne font ici que cinq mille cinq cents écus, et que nous payons neuf mille francs de loyer de notre maison. Je vous ai déjà mandé que M. *de Villars*, ne pouvant plus subsister, prenoit la résolution de me faire partir d'ici le mois prochain. Le marquis *de Grana*, qui est riche par lui-même, par ce que son maître lui donne, et par les pensions qu'il tire de cette cour, dit bien aussi qu'il n'y peut pas subsister. Qu'il est gascon, cet Allemand ! un peu hargneux sur les affaires de France, et sur tout ce que projette et exécute le roi, notre maître.

Mais votre portrait, que vous me faites espérer, il faut le confier à mes enfans

qui seront à Paris avant la fin de ce mois. En vérité, je ne puis vous dire le plaisir que vous me faites. Je ne croyois plus être aussi sensible que je trouve que je le suis sur cette sorte de joie: Mes enfans vous auront vue à Lyon. Qu'ils auront été aises, s'ils tiennent de leur mère!

On se trouve toujours bien du changement de la *camarera mayor*. L'air du palais en est tout différent. Nous regardons présentement la reine et moi, tant que nous voulons, par une fenêtre qui n'a de vue que sur un grand jardin d'un couvent de religieuses qu'on appelle *l'Incarnation*, et qui est attaché au palais. Vous aurez peine à imaginer qu'une jeune princesse, née en France, et élevée au Palais-royal, puisse compter cela pour un plaisir; je fais ce que je puis pour le lui faire valoir plus que je ne le compte moi-même. Il y a neuf jours

qu'on soupçonnoit encore qu'elle étoit grosse. Pour moi, je ne le soupçonne pas. Le roi l'aime passionnément à sa mode, et elle aime le roi à la sienne. Elle est belle comme le jour, grasse, fraîche; elle dort, elle mange, elle rit; il faut finir là; et, avec tout l'esprit que vous avez, je vous défie de deviner tout ce que j'aurois à vous dire ensuite de tout cela.

Adieu, ma chère madame; je voudrois bien écrire encore, si j'en avois le temps; mandez-moi ce que vous saurez de la paix et de la guerre.

Vous recevrez un petit paquet que je ne vous envoie, que parce qu'il ne vous coûtera rien de port; car, pour peu que vous en payassiez, ce seroit plus qu'il ne vaut : c'est pourtant la reine d'Espagne qui vous l'envoie.

Je rends mille grâces à M. *de Cou-*

langes, de sa prose et de ses vers. La marquise *d'Uxelles* m'avoit envoyé ceux qu'il avoit faits pour elle, en passant à Châlons-sur-Saône.

LETTRE XXIII.

Madrid, 26 septembre 1680.

Je reçois présentement vos lettres. Je dirai aujourd'hui à la reine tout ce que vous m'écrivez d'honnête et d'obligeant pour elle. Que dix-huit ans et une heureuse disposition à croire tout ce qu'on souhaite, sont choses agréables, et conservent bien la santé et la beauté ! Pour moi, je lui dis tous les jours que, par malheur, j'ai toute ma vie été opposée à cette heureuse situation.

Celle de la pauvre connétable *Colonne* est à présent bien détestable. Il y a plus de deux mois que je lui ai prédit ce qui arriveroit. Mais, sans nulle réflexion, elle

elle vivoit au jour la journée, comptant qu'on la laisseroit jouir de la liberté de sortir de sa maison, de faire des visites, et qu'on ne parleroit de rien qu'après les noces de son fils aîné. Il y a douze ou quinze jours qu'on lui vint signifier, de la part du roi, qu'il ne se mêloit plus de ses affaires, et qu'elle songeât à obéir à son mari, qui vouloit la mener ou l'envoyer en Italie. Le lendemain, elle eut une défense de ne plus sortir de chez elle; le jour d'après, de ne plus voir personne; et, à tout moment, elle est dans les horreurs qu'on ne l'entraîne avec violence, et qu'on ne la mette dans une litière pour la mener où il plaira à son mari. Je ne veux pas justifier sa conduite passée, mais il faut convenir, en s'en souvenant, qu'elle a bien sujet de ne vouloir pas se confier à un mari italien. Elle fait ce qu'elle peut pour obtenir qu'on l'enferme ici dans le plus

austère couvent qu'il y ait. Je ne sais pas ce qu'on lui accordera : elle n'a contre elle que le roi, le premier ministre, son mari, toute la famille *Bulbasès*. Elle me fait beaucoup de pitié.

Si j'en juge par les amples relations de Madame (1) à la reine d'Espagne, jamais les plaisirs n'ont été pareils à ceux dont on jouit à Versailles.

M. *de Villars* dit toujours qu'il veut me renvoyer, à cause que la misère augmente à Madrid, et que, sans moi, il fera beaucoup moins de dépense. Je ferai tout ce qu'il voudra, quoiqu'avec peine, si je le laisse dans un lieu aussi triste, et dans un état aussi chagrinant que le sien. Jusqu'ici, on ne nous a point encore ôté le bien de la santé; mais ce bien est fragile et très-sujet à

(1) *Charlotte-Elisabeth* de Bavière, princesse palatine, seconde femme de *Monsieur*.

ne point durer, surtout quand on n'est plus jeune (1). Adieu, madame; tels que nous sommes, c'est entièrement à vous.

---

(1) M. et madame *de Villars* avoient tous deux 55 ans. Il mourut en 1698; elle, en 1706.

LETTRE XXIV.

Madrid, 10 *octobre* 1680.

PERMETTEZ-MOI, madame, de vous parler, avant toute chose, d'une petite bagatelle qui arriva hier à sept heures du matin. Ce n'est qu'un violent tremblement de terre qui dura la longueur d'un *miserere*. M. *de Villars* dans son lit et moi dans le mien, le sentîmes remuer. Il se leva, s'imaginant qu'à cause des horribles pluies, les fondemens de la maison s'écrouloient. Pour moi, je m'écriai, assez effrayée, que c'étoit la terre qui trembloit. Il vint trois secousses qui donnèrent un mouvement à toute la maison, comme pourroit être celui d'un arbre agité du vent. Les prêtres

dans les églises où ils disoient la messe, eurent de la peine à empêcher que le calice ne fût renversé. La plupart des hommes et des femmes couroient en chemise dans les places et dans les rues, sans savoir où se cacher, pour éviter l'accablement dont ils se croyoient menacés par la ruine des maisons. Je n'avois pas imaginé qu'à tous les désagrémens d'Espagne, il se fût joint celui de s'y voir englouti dans la terre, qui s'est ouverte en quelques endroits, ou écrasé sous les ruines des maisons; car jamais on n'a vu ici de ces tremblemens. Hier, à tout moment, je croyois que cela alloit recommencer. Comme les pluies recommencent, il se pourra bien faire qu'il reviendra encore quelque tremblement. Je souhaite avoir cette singularité pardessus vous, et que vous n'éprouviez de votre vie ce qu'on pense en pareille occasion. Je ne sais point encore si le

tremblement de terre aura été jusqu'à l'Escurial, où cette cour est depuis lundi dernier. Je fus, dimanche au soir assez tard, avec la reine, qui n'avoit pas beaucoup d'envie d'aller en ce lieu, dont les plus grandes beautés sont les magnifiques places qu'on a fabriquées pour mettre les corps des rois et des reines après leur mort. Elle n'a pas laissé de marquer de la joie d'y aller, pour faire voir sa complaisance pour les volontés du roi. Elle m'écrivit, le lendemain, qu'elle n'avoit pas trouvé tout ce que je lui avois dit de cette maison; car il est vrai que je lui en avois parlé à lui donner de l'envie d'y aller. Je ne vous dis point tout ce qu'elle m'a dit, ni tout ce qu'elle m'a écrit sur la peur qu'elle a que je ne m'en aille. Elle ne le peut croire par cette heureuse facilité qu'elle a à se persuader tout ce qui lui peut ôter du chagrin. Elle me fit savoir, avant

que de partir pour l'Escurial, que, sans m'en parler, elle avoit écrit d'une sorte à *Monsieur* sur mon sujet, qu'elle ne pouvoit pas croire qu'il n'eût assez de crédit pour obtenir qu'on m'accordât de ne point m'en aller, et qu'elle avoit représenté les raisons et les véritables besoins qu'elle croit avoir que je ne parte pas d'ici. Je l'ai suppliée de se préparer au peu d'effet qu'aura sa lettre; et j'ai ajouté que, si elle m'avoit fait l'honneur de m'en demander mon avis, je lui aurois dit de marquer simplement le bonheur que j'avois de lui plaire, et de n'insister point sur autre chose. Quoiqu'il arrive de cette lettre, je lui en aurai autant d'obligation que si le succès en étoit heureux; mais je ne m'y attends pas.

Je ne puis finir celle-ci, sans vous parler de quelle manière cette cour se prépare pour les voyages, qui ne sont

jamais qu'à l'Escurial ou Aranjuez. Il en coûte au roi des sommes immenses ; il n'y a pourtant que sept lieues ; mais les voleries, sur cela, vont toujours leur chemin. Il y a, pour le moins, ce jour-là, cent cinquante femmes du palais, soit *segnoras de honor*, ou dames qui sont comme les filles d'honneur en France, ou *camaristes* ou leurs *criadas*, ou servantes. Pour les *segnoras*, ce sont de vieilles veuves, toujours habillées et coiffées de la même sorte ; les dames sont en leurs plus beaux habits, avec des chapeaux et des plumes, assez galamment mises, et sur leurs épaules ce qu'elles appellent *mantilles* : ce n'est ni manteau, ni écharpe; cela est de velours en broderie d'or et d'argent ; les unes les ont vertes, les autres incarnates. Elles les portent d'un air particulier, un bout qui se passe sous le bras, et l'autre sur l'épaule, en sorte qu'elles ont

ont un bras dégagé. Voilà ce qu'elles ont de meilleure grâce. Tous les galans les voient monter en carrosse, et font leur chemin en galopant après elles. Plusieurs de ces messieurs, sur de beaux chevaux, suivent *incognito*, avec des bonnets qui s'abattent, et qui leur cachent le visage. Ils ne sont pas, pour cela, inconnus à leurs dames. La reine avoit, le jour qu'elle fut à l'Escurial, un chapeau avec des plumes jaunes et noires; mais, pour ces *mantilles*, il est écrit qu'il faut que les reines n'en portent point, en dussent-elles mourir de froid. Je ne pourrai vous faire comprendre comme cette princesse est embellie, crue et engraissée; un teint admirable; elle s'aime aussi passionnément. L'ordre de ce voyage de l'Escurial est que la cour y séjourne jusqu'à la Toussaint. Le lendemain, leurs majestés font prier Dieu solemnellement pour tous les rois

et reines, qui sont là devant leurs yeux; et, le jour d'après, ils reviennent à Madrid avec le même équipage qu'ils en sont partis. Mais, si j'étois à leur place, je n'y reviendrois pas, et j'établirois ma cour en un autre lieu, où la terre ne tremble roit point.

Si le courrier n'alloit partir, je crois que je vous écrirois jusqu'à demain. Quel signe est-ce, madame? car je n'aime point du tout à écrire.

LETTRE XXV.

Madrid, 31 *octobre* 1680.

J'ATTENDS la reine à son retour de l'Escurial, pour lui faire voir tout ce que vous me dites d'elle dans votre lettre. Elle a été deux jours malade. J'y envoyai aussitôt, pour m'offrir de l'aller servir. Ce n'étoit rien, et j'en fus doublement aise ; car nous avons souhaité, M. *de Villars* et moi, qu'elle fût un peu sous sa propre conduite, et que l'on vît que je ne suis pas bien empressée de la cour. On dit qu'il s'est passé plusieurs petites affaires ; si j'avois été là, nous n'aurions pas été d'accord ; car je l'aurois suppliée de n'abuser pas de la permission qu'on lui donnoit de mon-

ter à cheval, et de ne s'en servir que rarement. Elle m'a souvent honorée de ses lettres. Elle est toujours persuadée qu'il est impossible que je m'en aille. Cependant, si M. *de Villars* avoit eu de l'argent pour me faire partir, je crois que je serois déjà bien loin. Je pense vous avoir écrit que ma fille ne seroit point dame de la jeune reine. On dit que c'est une loi indispensable qu'il faut demeurer dans le palais ; qu'il est de toute nécessité d'y faire de la dépense, et que dix mille francs ne suffiroient pas : au moins quatre ou cinq femmes pour servir ; un ordinaire, des meubles, des habits, et, au bout de tout cela, entre vous et moi, une vie fort ennuyeuse, et qui ne promet pas une fortune assurée. Je ne puis, ma chère dame, vous en dire davantage ; il le faudroit pourtant, si je voulois vous faire comprendre mille choses que, ma!

gré tout l'esprit que vous avez, vous ne pouvez pénétrer de si loin. Je vous prie encore que vous ne vous amusiez point, s'il se peut, à faire des réflexions sur notre malheureux état, état dont, par discrétion, je vous cache plus de la centième partie du désagrément. Pour m'en remettre, j'use du charmant remède de songer que je ne suis rien moins que jeune, que la mort approche, et qu'il est meilleur qu'elle nous trouve dénués de tout ce qui compose les plaisirs de la vie. Pour vous, madame (1), qui la pouvez envisager d'une plus longue durée, vous avez de quoi être plus vive et plus sensible aux injustices de la fortune. Je ne vous dis point tous les souhaits que je fais pour qu'elle puisse chan-

(1) Madame *de Coulanges* avoit pourtant 49 ans.

ger, et à quel point, si on le mérite, je vous crois digne d'être heureuse; mais, madame, quel trésor, si nous pouvions découvrir et mettre en usage le secret d'être véritablement dévotes, et de nous en servir pour l'autre vie! Je ne me saurois plaindre de ce que nous souffrons, tant que Dieu me conservera mes enfans (1), que j'aime tendrement.

Je n'ai point encore de nouvelles de votre portrait; j'espère pourtant l'avoir bientôt par un gentilhomme que nous attendons. Que ce portrait me fera de plaisir!

Nous fûmes hier à une maison du roi, à deux lieues d'ici, qu'on nomme le Pardo. Il n'y a autour ni bois, ni jardins, ni fontaines; et, dans la maison,

---

(1) Le maréchal son fils étoit âgé de 28 à 29 ans.

ni siéges, ni bancs, ni tables, ni carreaux, ni lits ; c'est pourtant la favorite, et celle où leurs majestés vont très-souvent. Je ne sais pas encore à quoi elles s'y peuvent divertir : je le demanderai à la reine. Toute mon attention fut de regarder très-long-temps les portraits de cette reine *Elisabeth* (1), et de ce misérable don *Carlos* (2), en songeant à leurs funestes aventures : ils étoient bien faits l'un et l'autre.

---

(1) Fille aînée de *Henri II* et de *Catherine de Médicis*, femme de *Philippe II*, roi d'Espagne. Elle mourut le 3 octobre 1568, en couche, non sans soupçon de poison.

(2) Fils de *Philippe II*, exécuté le 24 juillet 1568. Il avoit demandé et obtenu la princesse *Elisabeth*, mais le roi, étant devenu veuf, la prit pour lui.

LETTRE XXVI.

Madrid, 14 *octobre* 1680.

VOTRE petit portrait a été très-bien reçu, et trop bien de M. *de Villars*, qui en fait son propre. Je n'ai pas laissé de le porter au palais, où il a passé par toutes les mains des dames; car, pour les hommes, ils ne peuvent ici rien admirer que de bas en haut, par les fenêtres. La reine le prit d'abord pour celui de madame *de Nevers*. Ce portrait fait souvenir de vous, c'est-à-dire, qu'il ne vous ressemble pas parfaitement; et il est impossible, quand on viendroit à bout de peindre tous vos traits, d'imiter que très-grossièrement ce qu'il y a de vif et de spirituel dans tout ce qui

compose votre visage. Ce n'est pas la faute du peintre, et ce petit portrait est aussi bien et aussi agréable qu'on le pouvoit faire. Je vous en rends mille grâces, ma chère madame, et de tout ce que vous me dites pour me marquer votre amitié et votre tendresse. Je ne puis pas mieux sentir l'amitié que j'ai pour M. *de Villars*, que d'être avec lui dans le pays du monde le plus rempli d'ennui. Car, comme dans les lieux de plaisir, on dit ordinairement que les semaines passent fort vite, celles d'ici sont d'une longueur infinie. Je vais souvent au palais; peut-être ne trouverois-je pas tant d'ennuis, si je n'avois que dix-huit ans. Il y auroit bien des choses à vous dire là-dessus.

Il y a deux ans qu'il mourut une des dames de la maison de la reine (1), qui

(1) De la maison de Portugal.

n'avoit que treize ou quatorze ans. On a plus de soin d'elles, quand elles sont mortes, que dans leurs maladies; car ce sont des chiens que tous ces médecins-ci, et leurs remèdes ridicules. Il y a une grande chapelle dans le palais. Elle y fut mise dans un coffre couvert de panne couleur de feu, avec un grand galon d'or, à la lueur de quantité de flambeaux. Elle étoit en habit de religieuse, composé de bleu et de blanc. On lui avoit mis bien du rouge sur les joues et sur les lèvres. Elle étoit très-belle dans cet état. Ce coffre ferme à clef : la *guarda mayor* le ferma, et puis vint le majordome de la reine, auquel on ouvrit ce coffre, pour lui faire voir qu'elle étoit dedans, et il en prit la clef. Les gardes du roi portèrent le corps jusqu'au haut du degré, à une porte où les Grands d'Espagne attendoient pour le porter jusqu'au carrosse qui le devoit

mener jusqu'au lieu de la sépulture. Le majordome, arrivé dans cette église, ouvrit encore ce coffre pour faire voir aux religieux le corps de cette pauvre dona *Juana* de Portugal. Après quoi, il fut mis en terre avec les prières ordinaires. Je ne pensois nullement à vous faire ce récit, qui n'est pas divertissant. Mais il ne faut pas aussi être toujours tant sur ses gardes, pour ne parler jamais de la mort, qui va indifféremment dans tous les pays du monde.

J'espère vous envoyer, par la première commodité, deux excellentes paires de gants d'ambre, et un éventail de la part de la reine, dont la santé et la beauté augmentent tous les jours.

LETTRE XXVII.

Madrid, 28 *novembre* 1636.

Je n'ai point eu de vos lettres par ce courrier. Je vous ai déjà mandé que je ne m'en allois plus. Quand jusqu'ici j'aurois douté de l'amitié que vous croyez que j'ai pour M. *de Villars*, j'en serois plus que certaine à l'heure qu'il est, par la joie que j'ai sentie de ne m'en point aller de cette aimable ville de Madrid : entendez par ce mot *aimable*, tout l'opposé de ce qu'il dit en effet. Après tout cela, malgré la destinée, je commence à jouir aujourd'hui d'un plaisir. Nous quittons notre grande, incommode et chère maison pour aller loger dans une autre beaucoup moins

chère, et très-commode. A peine ai-je trouvé de quoi vous écrire, n'ayant plus rien dans ma chambre. Notre jeune reine m'a fait paroître plus de joie de ce que je ne m'en allois point, que vraisemblablement cela ne lui en a dû causer.

Je ne vous entretiendrai guère aujourd'hui. Il m'en déplaît fort, ma chère madame; car il me semble que j'aurois bien des choses à vous dire.

LETTRE XXVIII.

Madrid, 27 *décembre* 1680.

Vous m'écrivez que le marquis *de Ligneville* a passé par Lyon, et qu'il ne vous a point vue. Ce n'est pas de quoi je me soucie ; et je lui pardonne de n'avoir pas eu cet esprit, pourvu qu'il vous ait laissé le petit présent que je vous envoyois par lui.

Je suis beaucoup plus tranquille que je n'étois le temps passé, quand je vous parlois de la peine que me causoit cette vue d'un départ prochain. Le petit secours que le roi a eu la bonté de donner à M. *de Villars*, nous fait un peu respirer. Nous avons payé et quitté notre grande maison de huit cent pistoles de loyer,

et nous sommes présentement dans une autre la moitié moins chère, et mille fois plus commode. Je ne voudrois pour rien du monde que la guerre recommençât ; car je me souviens trop de la vivacité de mes peines dans ce cruel temps. Mais quel plaisir, sans qu'il en fût question, de sortir d'Espagne, et de pouvoir subsister en quelque lieu agréable, jouissant du plaisir de voir et d'entretenir ce qu'on aime ! Si vous me revoyez jamais, vous prendrez, s'il vous plaît, la peine de me siffler comme un perroquet ; car assurément je perds ici l'usage entier d'entendre et de parler, comme on fait au coin de votre feu. Il fait ici le même froid qu'à Paris ; mais il n'y a point de cheminées. Nous en avons fait faire une dans notre nouvelle maison, qui est la plus grande consolation que nous ayons à Madrid. Elle n'en donne point aux dames qui me viennent voir ;

car elles ne savent point s'asseoir dans une chaise, ou sur quelque autre siége. C'est une chose plaisante que l'air qu'elles ont, quand elles sont assises : elles paroissent lasses, fatiguées, ne pouvant non plus se tenir que si on les faisoit danser sur la corde. Voilà de belles nouvelles : mais jamais Madrid n'en a moins produit. Tout y est dans une manière d'assoupissement misérable.

Vous recevrez un paquet, qui en contient trois autres cachetés du cachet de la reine, et les dessus de sa propre main. Il y a deux paires de gants, et un éventail dans chacun ; vous aurez soin de les envoyer à leur destination. La reine ne vouloit pas que je vous mandasse que c'étoit de sa part, trouvant que le présent étoit trop petit. Vous le direz à mesdames *de Sévigné* et *de Vins*. On dit que les éventails seront meilleurs dans quelque temps. Cette jeune princesse

continue

continue d'embellir. Elle est grasse, le plus beau teint du monde, une gorge admirable, les yeux très-beaux, la bouche agréable. Quand je vois qu'elle croit avoir sujet de s'ennuyer, je change de discours. Adieu, madame.

LETTRE XXIX.

Madrid, 12 *décembre* 1680.

La connétable *Colonne* est dans un pitoyable état. Je crois que je vous ai mandé que son mari la fit partir un peu brusquement d'ici, pendant que la reine étoit à l'Escurial. Elle ne tua ni ne blessa personne. Elle est actuellement dans ce qu'on appelle l'Alcaçal (1) de Ségovie, très-misérablement traitée. La reine auroit fort souhaité qu'on lui eût accordé avant cela ce qu'elle demandoit pour toute grâce à son mari, qu'on la mît dans un couvent, le plus austère qu'on

(1) Château royal de Ségovie.

pût choisir à Madrid. Cette pauvre malheureuse écrit souvent au confesseur de la reine, qui, par l'ordre de cette princesse, va quelquefois exhorter le connétable à vouloir bien que sa femme vienne ici dans un couvent. Il y a douze ou quinze jours que ce mari dit au confesseur, qu'il ne pouvoit consentir que sa femme vînt à Madrid, si elle ne se faisoit religieuse dans le couvent où elle entreroit, et que lui, il prendroit les ordres. Le confesseur a écrit cette proposition à la connétable, qui l'a acceptée. Je crois qu'il n'y a pas une moindre vocation que la sienne à la religion. Cependant, comme elle a fait dire à son mari qu'elle fera tout ce qu'il voudra, cela pourra l'embarrasser; car je ne crois pas qu'il ait aucune intention de la faire entrer dans Madrid. On m'écrit de Paris que je me mêlois de ses affaires, et que j'étois fort dans ses intérêts. J'ai répondu

sur cela à une de mes amies qui m'en écrivoit, que je croyois qu'on avoit jeté à croix ou pile, duquel il valoit mieux m'accuser, ou de trop de dureté pour cette infortunée, ou de trop de pitié. Car pour elle, elle se sentit tout à fait outragée, quand elle vint dans notre maison, pleurant et demandant qu'on l'y souffrît pour une nuit, et qu'on lui prêtât secours pour la faire entrer dans son couvent; on ne put lui accorder ce qu'elle vouloit, et je la résolus avec une peine extrême à retourner chez le marquis *de los Balbasès*, où je la remenai à dix heures du soir, M. *de Villars* ne voulant pas se mêler de ses affaires. Si j'ai eu pitié d'elle depuis cette visite là, cette pitié ne s'est signalée en rien; et la reine qui auroit bien voulu lui faire le plaisir d'obliger son mari de la mettre ici dans un couvent, dit que *Monsieur* lui a recommandé de lui rendre tous les

bons offices que raisonnablement elle pourroit désirer d'elle. Celui de la faire enfermer dans un couvent le plus austère, ne paroissoit pas indigne à cette princesse qu'elle s'y employât.

M. le prince de Parme est donc amoureux de la comtesse *de Soissons?* Ce n'est pas un joli galant. Ce n'est pas aussi que s'il avoit cent mille écus dans son coffre, il ne les dépensât en un jour, mieux qu'aucun homme du monde, pour plaire à sa dame. Le roi, notre maître, ne peut pas souhaiter un autre gouverneur en Flandre pour sa majesté catholique.

La reine ne se divertit pas si bien qu'on pourroit le croire. Elle est jeune et saine, d'un heureux tempérament. Je ne pense pas qu'au reste du monde l'on voie ce que nous avons vu depuis que nous sommes dans ce royaume; la peste, la famine, des ravages d'eaux dont on n'avoit jamais entendu parler; un trem-

blement de terre, qui a presque entièrement détruit cinq ou six villes ; sans compter les frayeurs où je fus après cela quinze jours durant. Le moindre mouvement me paroissoit un tremblement de terre ; mais il nous manquoit encore quelque chose, une comète. Assurez-vous que depuis huit jours il en paroît une des plus grandes et des mieux marquées qu'on ait jamais vues. Elle commence à se montrer sur les quatre à cinq heures du soir, et dure jusqu'à huit ou neuf. Comme il ne nous appartient pas d'en avoir peur, c'est une des choses qui me sont le plus indifférentes; car je suis persuadée qu'elle ne signifie rien pour la France.

LETTRE XXX.

Madrid, 26 janvier 1681.

Il faut vous dire deux mots de la connétable *Colonne*. Je trouvai le confesseur de la reine, il y a deux jours, au palais, qui avoit apporté une lettre pour la montrer à cette princesse, avant qu'il la fermât. Il venoit de chez le connétable *Colonne*, qui l'avoit écrite à sa femme, en présence du confesseur. Elle contient que le mari consent qu'elle vienne à Madrid, dans un couvent nommé; qu'elle prenne l'habit de religieuse le même jour qu'elle y entrera; et, trois

mois après, qu'elle fasse profession. Je ne doute pas qu'elle n'accepte ces conditions pour quitter le lieu qu'elle habite présentement. Je ne conseillerois pas à la reine de répondre qu'elle n'en sortira jamais.

Cette princesse continue de se bien porter, et de passer à l'église sept ou huit heures les jours et veilles de grandes fêtes. Je ne voudrois pas vous répondre qu'elle en fût plus dévote. J'ai toujours l'honneur de la voir souvent. Le roi l'aime autant qu'il peut; elle le gouverneroit assez; mais d'autres machines, sans beaucoup de force ni de rapidité, donnent d'autres mouvemens, et tournent et changent les volontés du roi. La jeune princesse n'y est pas trop sensible. Elle parle présentement très-bien espagnol. Elle connoît toute la cour, et les différens intérêts

térêts de ceux qui la composent. La reine, sa belle-mère, qui est très-bonne princesse, l'aime toujours fort tendrement.

LETTRE XXXI.

Madrid, 23 *janvier* 1681.

Le comte *de Monterei* a été exilé de cette cour, il y a quatre ou cinq jours. On ne dit point pourquoi. Je ne le puis comprendre, si ce n'est qu'il est le plus honnête homme du monde, et le plus propre à bien servir son roi. L'on refuse toujours le congé à son père, le marquis *de Liche*, qui est ambassadeur à Rome, malade, ruiné, par conséquent fort ennuyé. Je vis, l'autre jour, sa femme, qui est fort jolie, fondre en larmes aux pieds du roi, pour obtenir le congé. Je ne vous parlerai point de choses plus divertissantes et plus gaies, ma chère madame. Qu'il est difficile de l'être à

Madrid ! et que, si l'on avoit de bonnes dispositions pour la pénitence, ce seroit un lieu propre pour la faire ! La reine est en parfaite santé, et dans une grande fraîcheur. De vous dire de quoi elle soutient tout cela, c'est ce que j'ignore absolument.

LETTRE XXXII.

Madrid, 6 *février* 1682.

Vous n'avez donc point reçu par le marquis *de Ligneville*, le petit présent que je croyois qui vous seroit fidèlement rendu? Les messagers ordinaires, à ce que je vois, ont plus d'honneur et de probité que les gens de qualité portant de beaux noms. Vraiment, madame, ce n'est pas pour le vanter; mais ce que je vous envoyois, quoique peu précieux et peu magnifique, étoit pourtant joli et bien choisi; et j'aimois à imaginer que tout cela vous plairoit. Ce *Ligneville* est des amis du marquis *de Grana*, et ma confiance étoit parfaite. Ne vous fatiguez

d'aucun compliment pour la reine catholique, je les lui fis hier.

L'on attend, tous les jours ici, la connétable *Colonne*, pour prendre l'habit de religieuse. Son mari, qui est fort avare, dispute sur le prix avec le couvent où elle doit entrer. Elle écrivoit, l'autre jour, que sa sœur *Mazarin* feroit bien mieux de venir se faire religieuse avec elle.

Je songe à ce que je puis vous dire de cette cour. Je ne manquerois pas de matière; mais, de si loin, il n'est pas possible de traiter beaucoup de sujets. La vie du palais ne convient point à des personnes qui n'y sont point nées, ou du moins qui n'y sont pas venues dès l'enfance; il faut pourtant dire la vérité en faveur des Espagnols, qu'ils ne sont ni si terribles, ni si soupçonneux qu'on nous les figure. Les reines sont toujours bien ensemble. Depuis le moment que

la jeune est entrée en Espagne, M. *de Villars* s'est appliqué à la bien persuader qu'il falloit pour son repos, qu'elle fût en bonne union avec la reine, sa belle-mère, et qu'elle se gardât bien d'écouter des avis contraires. Je ne fais autre chose aussi que de tâcher de lui mettre cela dans la tête. Elle ne se divertit pas trop à raisonner sur la politique. Jusqu'ici tout a assez bien été; et, entre vous et moi, tout auroit été encore mieux, si, dès la frontière, on lui eût ôté généralement toutes les Françoises. On ne peut avoir plus d'esprit qu'elle en a, joint à mille aimables qualités. J'y vais toujours souvent, quoique je la supplie quelquefois de trouver bon que mes visites ne soient pas si fréquentes. Ma fille y va peu, quoique la reine m'ordonne souvent de la lui mener.

Je vous ai mandé que le comte *de Monterei* avoit été exilé. Le duc *de Ve-*

ragas le fut aussi hier. Il est dans l'alliance et ami de ce premier.

Je ne vous parle point de la misère de ce royaume. La faim est jusque dans le palais. J'étois hier avec huit ou dix *Camaristes* et *la Moline*, qui disoient qu'il y avoit fort long-temps qu'on ne leur donnoit plus ni pain ni viande. Aux écuries du roi et de la reine, de même. Je ne voudrois pas qu'on sût, au pays où vous êtes, que je me mêlasse seulement d'écrire cela. Mais je sais bien que vous ne me commettrez pas, et qu'il y a bien souvent des choses dans mes lettres, dont on pourroit se moquer.

LETTRE XXXIII.

Madrid, 19 *février* 1681.

Me voici à mon second mercredi des cendres; ce qui m'a assez plu, c'est que le carnaval, comme je vous l'ai déjà mandé, ne veut point, en ce pays, se donner un air de plaisir; et hors qu'il n'y a plus de comédie au palais ni à la ville, tout le reste va son même train; personne ne fait le carême. Le palais est toujours la même chose. On y parle d'aller à Aranjuez, incontinent après Pâques, que la reine fera quelques remèdes, et qu'elle en reviendra sûrement grosse. Je vais souvent voir la marquise *de Grana*, qui est malade, et qui

ne sort point depuis trois mois. Ce sera un grand hasard, si elle n'est la troisième ambassadrice qui mourra ici. Elle prendroit la résolution de s'en retourner, sans qu'elle ne peut se déterminer à laisser son mari qu'elle aime fort.

La connétable arriva samedi dernier de fort bonne heure. Elle entra dans le couvent; les religieuses la reçurent à la porte avec des cierges, et toutes les cérémonies ordinaires en pareille occasion. De là on la mena au chœur, où elle prit l'habit avec un air fort modeste. Un Espagnol, qui étoit dans l'église, m'a conté tout ce qu'il vit. L'habit est joli et assez galant, le couvent commode. Je ne puis avoir bonne opinion de l'esprit et de la pénétration de messieurs les Italiens et Espagnols, de s'être persuadés que cette femme ait pu accepter de bonne foi la proposition de se faire religieuse, et d'espérer par là qu'elle va

leur assurer tout son bien. La première fois que j'entendis parler au confesseur de la reine de la commission qu'il avoit du connétable, d'écrire à sa femme, et de lui proposer ce parti, je crus que c'étoit une pure raillerie, dont je n'aurois jamais voulu me mêler. Le bon père écrivit, et la dame n'hésita pas un moment à lui répondre qu'elle y consentoit. Pour moi, sans en savoir autre chose, je ne crois point du tout à cette subite vocation. Je ne me suis pas pressée de lui aller rendre visite : je ne sais encore quand je la verrai.

A propos de visites, vraiment j'en fis une, il y a trois ou quatre jours, qui m'effraya beaucoup. Une dame de qualité, femme du comte *Ernand-Nugnès*, depuis un mois ou six semaines étoit accouchée; et, comme elle avoit été assez mal, on ne l'avoit point vue. J'envoyai savoir de ses nouvelles, et son mari,

qui est de nos amis et qui parle bien françois, me manda que je ferois honneur à sa femme de l'aller voir. J'y fus donc : je m'assis un moment auprès de son lit ; car je ne l'eus pas plutôt envisagée, que je me levai. Je tirai son mari à part, et je lui dis que je ne demeurois pas plus long-temps, craignant d'incommoder madame sa femme. Il me répondit que point du tout ; et moi, je l'assurai qu'elle étoit fort mal, n'osant lui dire qu'elle se mouroit. Il vint, sur ces entrefaites, deux Grandes d'Espagne, dont la duchesse *de Patrana* étoit une. Je sortis, et, à trois heures après minuit, la dame étoit morte : elle n'avoit que vingt-deux ans. Voilà la quatrième, depuis trois mois, qui meurt en couche. Le comte *Ernand-Nuguès* a été menin de notre reine, et a été assez long-temps en France. On est très-mal traité en ce pays-ci de toutes sortes de maladies.

Adieu, madame ; je vais me promener dans un carrosse *incognito*, à une promenade publique, au milieu de la campagne, où il y a un prédicateur qui prêche quatre ou cinq heures, et qui se donne des soufflets à tour de bras ; on entend, dès qu'il a commencé à se les donner, un bruit terrible de tout le peuple qui fait la même chose. Comme il n'y a pas d'obligation de se châtier de la sorte, nous allons assister à ce spectacle qui se voit, en carême, trois fois la semaine. Le détail des dévotions de ce pays seroit une chose divertissante à vous faire savoir.

LETTRE XXXIV.

Madrid, 3 *avril* 1681.

Vous, madame, plusieurs de mes amies, et même mes enfans, vous paroissez étonnés et comme fâchés de n'être point informés par mes lettres de tout ce qui se passe ici touchant le rappel de M. *de Villars*, et ce qui me regarde en mon particulier, jugeant qu'il faut bien que ce ne soit pas un secret en cette cour. Vous m'en croirez bien, ma chère madame, puisqu'assurément, dans le nombre de mes défauts, je n'ai point celui de mentir. Rien au monde n'est donc venu à notre connaissance de ce qu'on a pu inventer sur la conduite

que j'ai tenue ici. Vous et mes enfans me dites seulement que j'ai fait des intrigues dans le palais. Si l'on savoit ce que c'est que l'intérieur de ce palais, et qu'aucune dame ni moi, ne nous disons jamais que bonjour et bonsoir, parce que je n'ai pu apprendre la langue du pays, on ne diroit pas que ça été avec les femmes, non plus qu'avec les hommes, dont aucun ne met le pied dans tout l'appartement de la reine. A l'égard du jeune roi, et de sa haine pour les François, qui est grande, je puis dire qu'elle est moins violente pour moi que pour les femmes françoises de la reine, par la raison qu'elles sont plus souvent auprès d'elle que je n'ai cet honneur. Si le premier ministre a fait négocier notre retour en France par l'ambassadeur d'Espagne, qui est à Paris, le roi, leur maître, n'en a rien su; car, le jour qu'on en eut ici la nou-

velle, il parut fort étonné quand on la lui apprit, et demanda aussitôt si ce n'étoit point une marque qu'on allât rentrer en guerre avec la France. Jugez, sur cela, de beaucoup d'autres circonstances que je ne vous dis pas. Le roi et la reine sont dans une grande union, et meilleure, depuis deux ou trois mois, qu'elle n'a jamais été. Je ne me vanterai pas de m'être mêlée de donner des conseils à la reine; elle a un assez bon esprit pour n'en avoir pas besoin. Je ne sais si le roi lui communique les secrets de l'état; c'est ce qui n'est jamais entré dans les conversations que j'ai eu l'honneur d'avoir avec elle. Je ne sais plus que vous dire; car, en vérité, je ne trouve pas la moindre chose digne de remarque en tout ce qui s'est passé depuis que je suis en ce pays. Avec toute la tranquillité que doit inspirer le repos d'une bonne conscience,

je suis pourtant affligée du malheur que j'ai de ne pouvoir quasi douter que mon nom n'a jamais été proféré que bien sinistrement devant tout ce qu'il y a de plus grand et de plus respectable dans le monde ; et ce que je souffre à cet égard, me fait porter une véritable envie aux gens dont on n'a jamais entendu parler ni en bien ni en mal. Le jour que M. *de Villars* reçut son ordre pour son retour, je tremblois qu'il ne portât aussi de me faire partir incontinent. Mais, quand je sus qu'il n'y en avoit pas un mot, je pris patience. J'ai plus de reconnoissance de cette bonté du roi, malgré mon innocence, que n'en ont mille gens pour les solides bienfaits qu'ils reçoivent tous les jours de sa majesté. Je ne laisserai point de partir la première, parce que M. *de Villars* s'en ira plus vîte, quand il sera tout seul, dès le moment qu'il aura reçu les derniers

niers ordres du roi. Adieu, madame; laissez dire de moi tout ce qu'on voudra. Je vous verrai bientôt; ce me sera une véritable joie. Quel voyage ai-je à faire, et quelle fatigue à essuyer!

LETTRE XXXV.

Madrid, 17 avril 1681.

Je vous rends grâces de l'impatience que vous me marquez de savoir le temps de mon retour; je ne puis vous le dire. On a mille choses à faire avant que de partir. C'est M. *de Villars* qui règle tout cela. J'ai pris congé de la reine avant son départ pour Aranjuez. Elle m'a fort commandé de l'y aller voir; mais je ne sais si j'irai. Vous me demandez des raisons pour alléguer contre les torts qu'on me donne au pays où vous êtes; mais il me les faudroit apprendre auparavant. Tout ce que je sais de Paris, est qu'on publie que j'ai eu

un grand démêlé avec un maître-d'hôtel de la jeune reine ; mais, comme j'ai déjà répondu que je n'en connois pas un, et que jamais je n'ai eu le moindre mot avec homme ni femme, dedans ou dehors le palais, je ne saurois plus en rien dire. Toutes ces choses seront des nouveautés pour moi, quand j'arriverai à Paris. Il me semble qu'on dit encore que je vois trop souvent la reine. Si elle ne l'avoit pas voulu, cela n'eût pas été ; et si, de France, on avoit ordonné à M. *de Villars*, que mes visites fussent moins fréquentes, on ne se le seroit pas laissé dire deux fois. Je vous conterai un jour plus au long comme je m'y divertissois. Je vous supplie instamment encore une fois, ma chère madame, de laisser dire, sur mon sujet, tout ce qu'on voudra, pourvu que ces mensonges ne fassent point d'impression sur

votre esprit : c'est tout ce que je désire de vous.

Ce que l'on vous mande de Rome de la connétable *Colonne* seroit meilleur pour elle que ce qui se passe ici. La pauvre femme est peut-être bien près d'éprouver de pires aventures que toutes celles qu'elle a eues par le passé. Il ne faut rien imputer à toutes ces sortes de têtes-là ; mais on ne peut s'empêcher de la plaindre. C'est la meilleure femme du monde, à cela près qu'il n'est pas au pouvoir humain de lui faire prendre les meilleurs partis, ni de résister à tout ce qui lui passe dans la fantaisie. Son mari part samedi ou lundi avec ses enfans. Il a marié l'aîné, comme vous savez, avec une fille de *Medina Celi*, premier ministre, qu'il emmène aussi à Rome. La connétable demeure dans son couvent, où apparemment elle va

manquer de tout. Elle y est déjà misérablement. Si je n'avois pas autant compati à son malheur, je n'aurois pu m'empêcher de me divertir à l'entendre parler comme elle fait. Elle a de l'esprit. Elle écrit que cela est surprenant, avec ses *hauts* et *bas*. Il étoit, en quelque sorte, facile à M. *de Nevers*, son frère, de la tirer du malheureux état où elle est, s'il étoit venu ici pour soutenir ses intérêts. Elle n'auroit pas été réduite à jouer la religieuse. Je pensai tomber de mon haut, quand le confesseur de la reine me dit qu'il lui alloit écrire la proposition de se faire religieuse pour sortir du château de Ségovie. Elle n'hésita pas un moment, comme je vous l'ai mandé, à trouver qu'elle en avoit la vocation. Je crus, au moins, qu'étant entrée dans le couvent, elle déclareroit qu'elle se moquoit, et que tout ce qu'elle avoit promis étoit pour sortir de prison;

mais, au lieu de cela, elle prend l'habit dès l'instant qu'elle a mis le pied dans l'église. Il falloit que son frère vînt alors l'enlever de là, et tâcher de la faire aller demeurer avec la duchesse *de Modène*, comme on l'avoit proposé.

J'ai fort bien commencé et fini le carême; je n'en suis pas malade, Dieu merci. Le chocolat est une chose merveilleuse. N'en voudrez-vous point prendre?

On parle beaucoup de guerre avec le Portugal. Les deux princes veulent absolument qu'une certaine île soit à eux. Ils assurent qu'ils vont faire la guerre, si l'on ne la leur cède. On est pourtant tout à fait tranquille dans cette cour. Adieu, madame; je vous aime de tout mon cœur.

LETTRE XXXVI.

Madrid, premier mai 1681.

JAMAIS rien au monde ne m'a paru moins un compliment que tout ce que vous me dites, ma chère madame, sur l'obligeante envie que vous me marquez que j'aille loger chez vous en arrivant à Paris. Soyez bien persuadée que je pense et que je sens sur cela tout ce qu'il faut pour inspirer une tendresse vive et reconnoissante. Mes enfans vous feront mille excuses de ma part, de ce que je ne puis faire ce que vous souhaitez. Ce sont des excuses bien différentes de celles que l'on emploie pour refuser une grâce ou un service que l'on

ne peut rendre. Mais votre cœur est fait de manière que je ne puis douter que ce ne soit vous faire une espèce d'offense de mettre quelque obstacle aux services que vous voulez rendre. Je vous demande donc une infinité de pardons; je m'en demande à moi-même de m'opposer à la joie que j'aurois de me trouver à portée de vous voir, de vous parler à tout moment. Je ne suis pas destinée à des plaisirs continuels, il s'en faut bien; et, pour changer de discours, je vous avouerai que, depuis quelque temps je suis moins empressée de mon retour à Paris; car vous saurez que M. *de Villars* prit la résolution de me faire partir, quand il sut, par la lettre du roi, son maître, qu'il le rappeloit. Il crut, pour plus grande commodité, qu'il étoit plus à propos que je m'en allasse la première, pour être en état de faire plus de diligence; débarrassé

rassé de femmes, de hardes et d'équipages; ne doutant point qu'au plus tard, trois semaines ou un mois après, il n'eût ordre du roi pour partir, et qu'il n'y eût un autre ambassadeur nommé. Mais je vois présentement qu'on ne parle de rien, et que M. *de Villars* peut demeurer encore ici long-temps. Cela étant, je ne voudrois plus m'en aller, pour ne pas laisser mon mari dans cet ennuyeux pays, où je puis être comptée pour quelque chose, par rapport au dénuement de toute sorte de plaisirs. Cependant M. *de Villars* ne pouvant s'imaginer d'être ici pour long-temps, et les chaleurs approchant, veut que je parte. A propos de cela, si vous trouvez par hasard, sur votre chemin, quelqu'un qui dise que le roi ait ordonné que je m'en revinsse en France, dites hardiment, madame, qu'il n'en est rien; sa majesté n'en a jamais écrit un mot à

M. *de Villars*. Si ce que je vous écris là n'étoit pas vrai, vous croyez bien que je ne vous manderois pas le contraire. Vous voyez à quoi se réduisent mes vanteries, qui sont de vouloir établir, parce que cela est vrai, que le roi n'ordonne point de me faire partir, par la raison de mes malversations. Je vous entretiendrai bien, madame, quand je vous verrai. Il ne me sera, je crois, guère difficile de vous faire avouer que je ne mérite pas beaucoup de blâme sur ma conduite en cette cour; et, sans me vanter, peut-être n'ai-je fait tort à la conduite de personne. Adieu, ma chère madame.

LETTRE XXXVII.

Madrid, 15 *mai* 1681.

Je ne suis point encore partie ; les pluies ont été si excessives et si continuelles ici, que les carrosses ni les litières ne peuvent se mettre en chemin. Présentement que le temps se met au beau, et qu'on nous fait espérer que nous apprendrons par le premier courrier, que le roi a nommé le successeur de M. *de Villars*, je partirai plus volontiers avec la certitude qu'il ne demeurera pas long-temps ici après moi. Leurs majestés catholiques revinrent samedi d'Aranjuez. La reine a eu la bonté de me dire qu'elle eût été au désespoir d'en revenir sitôt, sans la joie

qu'elle avoit de me revoir. Elle n'a pas pourtant engraissé dans ce charmant séjour. Je l'ai trouvée changée. J'ai vu la reine mère ces jours passés, dont j'ai tous les sujets du monde de me louer, par toutes les choses obligeantes qu'elle dit de la conduite de M. *de Villars* et de la mienne, quant à l'union de sa belle-fille avec elle; et je suis bien persuadée qu'elle en écrit conformément à la reine en France. Je suis à vous, ma chère madame, plus que je ne puis vous le dire.

Fin des Lettres de madame de Villars.

LETTRES

DE

MADAME DE LA FAYETTE.

NOTICE

SUR

MADAME DE LA FAYETTE.

MARIE-MAGDELEINE PIOCHE DE LA VERGNE, comtesse *de la Fayette*, naquit, en 1632, d'Aymar *de la Vergne*, maréchal de camp et gouverneur du Hâvre-de-Grâce, et de Marie *de Péna*, d'une ancienne famille de Provence.

Mademoiselle *de la Vergne* eut

le bonheur d'avoir un père en qui le mérite égaloit la tendresse. Il prit soin lui-même de l'éducation de sa fille, et cette éducation fut à la fois solide et brillante. Les lettres et les arts concoururent à embellir un heureux naturel. *Ménage* et le père *Rapin* se chargèrent d'enseigner le latin à mademoiselle *de la Vergne*. Introduite de bonne heure dans la société de l'hôtel de Rambouillet, la justesse et la solidité naturelle de son esprit n'auroient peut-être pas résisté à la contagion du mauvais goût, dont cet hôtel étoit le centre, si la lecture des auteurs latins ne lui eût offert un préservatif, qu'à cette époque elle ne pouvoit encore trouver dans notre littérature. Du reste, elle mit autant de soin à cacher son

savoir que d'autres en mettent à l'étaler.

En 1655, âgée de 22 ans, elle épousa François, comte *de la Fayette*, frère de mademoiselle *de la Fayette*, fille d'honneur d'Anne *d'Autriche*, connue par ses chastes amours avec *Louis XIII*. Madame *de la Fayette* eut de son mari deux fils, dont l'un suivit la carrière des armes, et l'autre embrassa l'état ecclésiastique.

Douée d'un esprit cultivé et du talent d'écrire, madame *de la Fayette* ne pouvoit manquer d'avoir une estime particulière pour ceux en qui les mêmes avantages se faisoient remarquer. Plusieurs gens de lettres furent admis dans sa familiarité. De ce nombre étoit *la Fontaine*, dont la destinée sembloit être d'avoir les

femmes les plus distinguées pour amies et pour bienfaitrices.

Segrais avoit déplu à *Mademoiselle*, au service de laquelle il étoit en qualité de gentilhomme ordinaire, pour avoir blâmé son projet de mariage avec *Lauzun*. Il fut obligé de quitter la maison de cette princesse. Madame *de la Fayette* le reçut dans la sienne. Ce fut pendant le séjour qu'il y fit qu'elle composa *Zayde* et *la princesse de Clèves*. Elle fit paroître le premier de ces romans sous le nom de *Segrais*. Le succès en fut si prodigieux, que madame *de la Fayette*, toute modeste qu'elle étoit, dut regretter de n'en pouvoir jouir qu'en secret, et que *Segrais*, surtout, dut désirer de ne pas rester plus long-temps chargé d'une gloire,

qui, croissant chaque jour, devenoit un fardeau également incommode pour sa délicatesse et pour son amour-propre. Il en rendit la jouissance à celle qui en avoit la propriété, sans en rien retenir que l'honneur d'avoir donné quelques avis pour la disposition de l'ouvrage. Sa renonciation fut sincère, et l'on y crut.

Le docte *Huet*, depuis évêque d'Avranches, fut lié d'une amitié très-tendre avec madame *de la Fayette*. Il composa pour elle son *Traité de l'origine des Romans*, qui fut imprimé en tête de *Zayde*. C'est à ce sujet que madame *de la Fayette* disoit à *Huet : Nous avons marié nos enfans ensemble.*

Rien n'est plus connu que l'amitié de madame *de la Fayette* et du duc

de la Rochefoucauld, l'auteur des *Maximes*. Elle dura plus de vingt-cinq ans, et la mort seule en rompit les nœuds. Ce ne seroit point assez de dire que M. *de la Rochefoucauld* et madame *de la Fayette* se voyoient tous les jours : ils étoient continuellement ensemble ; ils ne se quittoient pas. Le duc *de la Rochefoucauld*, après l'éclat et les agitations de sa jeunesse, condamné à la retraite et au repos, éloigné des places et des honneurs, abandonné de ceux qui ne s'attachent qu'à la faveur, et de plus obsédé de maux très-douloureux, se livroit trop souvent aux accès d'une injuste misantropie. Dans cette position, quelle société pouvoit lui être plus nécessaire que celle d'une femme aimable et bonne, qui

embellît sa solitude, remplît le vide de son âme, adoucît son humeur et ses chagrins, dont l'attachement désintéressé fût une continuelle réfutation de son triste système, dont l'entretien fît une agréable diversion aux maux qu'elle ne parviendroit pas à soulager par ses soins, qui attirât chez lui, auprès de qui il pût trouver ce choix d'hommes instruits et de femmes spirituelles, si préférable à la foule des courtisans frivoles et perfides ? Telle étoit madame *de la Fayette* pour M. *de la Rochefoucauld*. Son ami mourut; elle fut inconsolable. Accablée par le chagrin et les infirmités, ayant perdu ce qui l'attachoit le plus au monde, elle se jeta toute entière dans le sein de Dieu. Les dernières années de sa vie furent consacrées aux pratiques de

la piété la plus austère ; elle mourut en 1693, dans sa soixantième année.

Le trait le plus marqué de son caractère, étoit la franchise. M. *de la Rochefoucauld* lui avoit dit qu'elle étoit *vraie*. Ce mot qui n'avoit point encore été employé dans cette acception, parut la peindre parfaitement, et dès lors chacun le lui appliqua.

Son caractère et sa conduite ont été attaqués; mais la malignité connue de ses détracteurs suffit presque seule pour réfuter leurs accusations. Il suffit de nommer *la Beaumelle*, historien infidèle, qui presque toujours mettoit à la place de la vérité les caprices de son humeur ou les saillies de son imagination ; et *Bussy-Rabutin*, ce satirique impitoyable qui n'épargna ni le roi ni madame *de*

Sévigné, sa cousine, c'est-à-dire, ce qu'il y avoit de plus puissant et de plus aimable. Aux calomnies de pareils hommes, opposons un témoignage, qui, pour être favorable, n'en est pas moins digne de foi. C'est celui de madame *de Sévigné*. « Madame *de la Fayette*, écrivoit-» elle à sa fille, est une femme ai-» mable et estimable, que vous ai-» miez dès que vous aviez le temps » d'être avec elle, et de faire usage » de son esprit et de sa raison. Plus » on la connoît, plus on s'y attache. »

Madame *de la Fayette* avoit l'esprit éminemment juste. *Segrais* lui avoit dit : *Votre jugement est supérieur à votre esprit.* Cette opinion lui avoit paru très-flatteuse. On sent que pour bien goûter une pareille

louange, il faut la mériter. Elle ne portoit dans la conversation ni les saillies étincelantes et caustiques de madame *Cornuel*, ni la vivacité spirituelle de madame *de Coulanges*, ni l'aimable abandon de madame *de Sévigné;* mais ses discours étoient d'une précision élégante et ingénieuse. On a retenu d'elle plusieurs mots, entr'autres celui-ci : *Les sots traducteurs ressemblent à des laquais ignorans qui changent en sottises les complimens dont on les charge.*

Il est inutile de s'étendre ici sur ses ouvrages que tout le monde connoît. *Zayde*, *la princesse de Clèves*, *la comtesse de Tende* et *la princesse de Montpensier*, seront lues avec plaisir aussi long-temps qu'on sera sensible

sensible à la délicatesse des sentimens, aux grâces et au naturel du style. Outre ses romans, elle avoit composé un assez grand nombre d'ouvrages historiques; mais les manuscrits se sont perdus par la négligence de l'abbé *de la Fayette*, son fils, qui les prêtoit à tout le monde, et ne les redemandoit pas. On n'a conservé que deux de ces écrits; l'un est intitulé : *Mémoires de la cour de France, pour les années* 1688 *et* 1689; l'autre est l'histoire de madame Henriette-Anne *d'Angleterre*, première femme de *Monsieur*.

On a encore de madame *de la Fayette* un portrait de madame *de Sévigné*, l'un des meilleurs qu'on ait faits dans ce siècle où l'on en fit tant. L'amitié retraça fidèlement les

traits d'un modèle qu'elle n'avoit pas besoin d'embellir. Ce portrait a été placé dans le volume que nous publions à la suite des lettres de madame *de la Fayette*.

Ces lettres, qui sont au nombre de quatorze, sont adressées à cette même madame *de Sévigné*, dont elles ne dépareroient pas le recueil. On peut croire que, si madame *de la Fayette* se fût livrée davantage au commerce épistolaire, elle eût approché en ce genre du talent et de la réputation de son amie; « mais, lui écrivoit-elle » un jour, le goût d'écrire m'est passé » pour tout le monde; et, si j'avois un » amant qui voulût de mes lettres tous » les matins, je romprois avec lui. »

LETTRES

DE

MADAME DE LA FAYETTE,

A MADAME DE SÉVIGNÉ.

LETTRE PREMIÈRE.

Paris, 30 *decembre* 1672.

J'AI vu votre grande lettre à *d'Hacqueville* : je comprends fort bien tout ce que vous lui mandez sur l'évêque de Marseille; il faut que le prélat ait tort, puisque vous vous en plaignez. Je montrerai votre lettre à *Langlade*, et j'ai bien envie encore de la faire voir à ma-

dame *du Plessis ;* car elle est très-prévenue en faveur de l'évêque Les Provençaux sont des gens d'un caractère tout particulier.

Voilà un paquet que je vous envoie pour madame *de Northumberland.* Vous ne comprendrez pas aisément pourquoi je suis chargée de ce paquet ; il vient du comte *de Sunderland ,* qui est présentement ambassadeur ici. Il est fort de ses amis ; il lui a écrit plusieurs fois ; mais n'ayant point de réponse, il croit qu'on arrête ses lettres, et M. *de la Rochefoucauld* , qu'il voit très-souvent , s'est chargé de faire tenir le paquet dont il s'agit. Je vous supplie donc , comme vous n'êtes plus à Aix, de le renvoyer par quelqu'un de confiance , et d'écrire un mot à madame *de Northumberland ,* afin qu'elle vous fasse réponse, et qu'elle vous mande qu'elle l'a reçu ; vous m'enverrez sa réponse. On dit ici que si M. *de*

Montaigu n'a pas un heureux succès dans son voyage, il passera en Italie pour faire voir que ce n'est pas pour les beaux yeux de madame *de Northumberland* qu'il court le pays : mandez-nous un peu ce que vous verrez de cette affaire, et comment il sera traité.

La *Marans* est dans une dévotion et dans un esprit de douceur et de pénitence qui ne se peuvent comprendre : sa sœur (1), qui ne l'aime pas, en est surprise et charmée ; sa personne est changée à n'être pas reconnoissable : elle paroît soixante ans. Elle trouva mauvais que sa sœur m'eût conté ce qu'elle lui avoit dit sur cet enfant de M. *de Longueville*, et elle se plaignit aussi de moi de ce que je l'avois redonné au public ; mais ses plaintes

(1) Mademoiselle *de Montalais*, fille d'honneur de madame *Henriette-Anne d'Angleterre*.

étoient si douces, que *Montalais* en étoit confondue pour elle et pour moi; en sorte que, pour m'excuser, elle lui dit que j'étois informée de la belle opinion qu'elle avoit, que j'aimois M. *de Longueville*. La *Marans*, avec un esprit admirable, répondit que puisque je savois cela, elle s'étonnoit que je n'eu eusse pas dit davantage, et que j'avois raison de me plaindre d'elle. On parla de madame *de Grignan*; elle en dit beaucoup de bien, mais sans aucune affectation. Elle ne voit plus qui que ce soit au monde, sans exception; si Dieu fixe cette bonne tête-là, ce sera un des grands miracles que j'aurai jamais vus.

J'allai hier au Palais-Royal avec madame *de Monaco*; je m'y enrhumai à mourir : j'y pleurai *Madame* (1) de

(1) *Henriette-Anne d'Angleterre*, morte le 29 juin 1670.

tout mon cœur. Je fus surprise de l'esprit de celle-ci (1); non pas de son esprit agréable, mais de son esprit de bon sens : elle se mit sur le ridicule de *M. de Meckelbourg* d'être à Paris présentement ; et je vous assure que l'on ne peut mieux dire. C'est une personne très-opiniâtre et très-résolue, et assurément de bon goût ; car elle hait madame *de Gourdon* à ne la pouvoir souffrir. *Monsieur* me fit toutes les caresses du monde au nez de la maréchale *de Clerembault* (2); j'étois soutenue *de la Fienne*, qui la hait mortellement, et à qui j'avois donné à dîner il n'y a que deux jours. Tout le monde

---

(1) *Elisabeth-Charlotte*, palatine du Rhin, que *Monsieur*, frère unique de *Louis XIV*, épousa en secondes noces le 21 novembre 1671.

(2) Gouvernante des enfans de *Monsieur*.

croit que la comtesse *du Plessis* (1) va épouser *Clerembault*

M. *de la Rochefoucauld* vous fait cent mille compliments : il y a quatre ou cinq jours qu'il ne sort point ; il a la goutte en miniature. J'ai mandé à madame *du Plessis* que vous m'aviez écrit des merveilles de son fils. Adieu, ma belle, vous savez combien je vous aime.

---

(1) *Marie-Louise le Loup de Bellenave*, veuve d'*Alexandre de Choiseul*, comte *du Plessis*; et remariée depuis à *René Gillier de Puygarreau*, marquis *de Clerembault*, premier écuyer de *Madame*, duchesse d'*Orléans*.

LETTRE

LETTRE II.

Paris, 27 février 1673.

MADAME *Bayard* et M. *de la Fayette* arrivent dans ce moment; cela fait, ma belle, que je ne vous puis dire que deux mots de votre fils : il sort d'ici, et m'est venu dire adieu, et me prier de vous écrire ses raisons sur l'argent : elles sont si bonnes que je n'ai pas besoin de vous les expliquer fort au long; car vous voyez, d'où vous êtes, la dépense d'une campagne qui ne finit point. Tout le monde est au désespoir et se ruine. Il est impossible que votre fils ne fasse pas un peu comme les autres; et, de plus, la grande amitié que vous

avez pour madame *de Grignan*, fait qu'il en faut témoigner à son frère. Je laisse au grand *d'Hacqueville* à vous en dire davantage. Adieu, ma très-chère.

LETTRE III.

Paris, 15 *avril* 1673.

MADAME *de Northumberland* me vint voir hier ; j'avois été la chercher avec madame *de Coulanges* : elle me parut une femme qui a été fort belle, mais qui n'a plus un seul trait de visage qui se soutienne, ni où il soit resté le moindre air de jeunesse ; j'en fus surprise : elle est, avec cela, mal habillée ; point de grâce ; enfin, je n'en fus point du tout éblouie ; elle me parut entendre fort bien tout ce qu'on dit, ou, pour mieux dire, ce que je dis ; car j'étois seule. M. *de la Rochefoucauld* et madame *de Thianges*, qui avoient envie de

la voir, ne vinrent que comme elle sortoit. *Montaigu* m'avoit mandé qu'elle viendroit me voir; je lui ai fort parlé d'elle; il ne fait aucune façon d'être embarqué à son service, et paroît très-rempli d'espérance. M. *de Chaulnes* partit hier, et le comte *Tot* aussi; ce dernier est très-affligé de quitter la France : je l'ai vu quasi tous les jours, pendant qu'il a été ici; nous avons traité votre chapitre plusieurs fois. La maréchale *de Grammont* s'est trouvée mal; *d'Hacqueville* y a été, toujours courant, lui mener un médecin : il est, en vérité, un peu étendu dans ses soins. Adieu, mon amie : j'ai le sang si échauffé, et j'ai tant eu de tracas ces jours passés, que je n'en puis plus; je voudrois bien vous voir pour me rafraîchir le sang.

LETTRE IV.

Paris, 19 *mai* 1673.

Je vais demain à Chantilli : c'est ce même voyage que j'avois commencé l'année passée jusque sur le Pont-neuf, où la fièvre me prit; je ne sais pas s'il arrivera quelque chose d'aussi bizarre, qui m'empêche encore de l'exécuter : nous y allons, la même compagnie, et rien de plus.

Madame *du Plessis* étoit si charmée de votre lettre, qu'elle me l'a envoyée; elle est enfin partie pour sa Bretagne. J'ai donné vos lettres à *Langlade*, qui m'en a paru très-content; il honore toujours beaucoup madame *de Grignan*.

Montaigu s'en va : on dit que ses espérances sont renversées ; je crois qu'il y a quelque chose de travers dans l'esprit de la nymphe (1). Votre fils est amoureux, comme un perdu, de mademoiselle *de Poussai ;* il n'aspire qu'à être aussi transi que *la Fare.* M. *de la Rochefoucauld* dit que l'ambition de *Sévigné* est de mourir d'un amour qu'il n'a pas ; car nous ne le tenons pas du bois dont on fait les fortes passions. Je suis dégoûtée de celle de *la Fare :* elle est trop grande et trop esclave ; sa maîtresse ne répond pas au plus petit de ses sentimens : elle soupa chez *Longueil* et assista à une musique le soir même qu'il partit. Souper en compagnie quand

(1) Madame *de Northumberland.*

son amant part, et qu'il part pour l'armée, me paroît un crime capital; je ne sais pas si je m'y connois. Adieu, ma belle.

LETTRE V.

Paris, 26 mai 1673.

Si je n'avois la migraine, je vous rendrois compte de mon voyage de Chantilli, et je vous dirois que de tous les lieux que le soleil éclaire, il n'y en a point un pareil à celui-là. Nous n'y avons pas eu un trop beau temps; mais la beauté de la chasse dans les carrosses vitrés a suppléé à ce qui nous manquoit. Nous y avons été cinq ou six jours; nous vous y avons extrêmement souhaitée, non-seulement par amitié, mais parce que vous êtes plus digne que personne du monde d'admirer ces beautés-là. J'ai trouvé ici, à mon retour, deux

de vos lettres. Je ne pus faire achever celle-ci vendredi, et je ne puis l'achever moi-même aujourd'hui, dont je suis bien fâchée; car il me semble qu'il y a long-temps que je n'ai causé avec vous. Pour répondre à vos questions, je vous dirai que madame *de Brissac* (1) est toujours à l'hôtel de Conti, environnée de peu d'amans, et d'amans peu propres à faire du bruit; de sorte qu'elle n'a pas grand besoin du *manteau de sainte Ursule*. Le premier président de Bordeaux est amoureux d'elle comme un fou; il est vrai que ce n'est pas d'ailleurs une tête bien timbrée. *Monsieur* le Premier et ses enfans sont aussi fort assidus auprès d'elle; M. *de Montaigu* ne l'a, je crois, point vue de ce voya-

(1) Gabrielle-Louise *de Saint-Simon*, duchesse *de Brissac*.

ge-ci, de peur de déplaire à madame *de Northumberland*, qui part aujourd'hui ; *Montaigu* l'a dévancée de deux jours ; tout cela ne laisse pas douter qu'il ne l'épouse. Madame *de Brissac* joue toujours la désolée, et affecte une très-grande négligence, La comtesse du *Plessis* a servi de dame d'honneur deux jours avant que *Monsieur* soit parti ; sa belle-mère (1) n'y avoit pas voulu consentir auparavant. Elle n'égratigne point M. *de Monaco* ; je crois qu'elle se fait justice, et qu'elle trouve que la seconde place de chez *Madame* est assez bonne pour la femme de *Clerembault ;* elle le sera assurément dans un mois, si elle ne l'est déjà.

---

(1) Colombe *le Charron*, femme de César, duc *de Choiseul*, pair et maréchal de France, et première dame d'honneur de *Madame*.

Nous allons dîner à Livri, M. *de la Rochefoucauld*, *Morangis*, *Coulanges* et moi ; c'est une chose qui me paroît bien étrange, d'aller dîner à Livri, et que ce ne soit pas avec vous. L'abbé *Testu* (1) est allé à Fontevrault ; je suis trompée, s'il n'eût mieux fait de n'y pas aller, et si ce voyage-là ne déplaît à des gens à qui il est bon de ne pas déplaire.

L'on dit que madame *de Montespan* est demeurée à Courtrai. Je reçois une petite lettre de vous : si vous n'avez pas reçu des miennes, c'est que j'ai bien eu des tracas ; je vous conterai mes

---

(1) Il ne faut pas confondre l'abbé *Testu*, dont il est parlé dans ces lettres, avec un autre abbé *Testu* qui avoit été aumônier ordinaire de *Madame*, et qui étoit comme le premier de l'académie françoise : celui dont il s'agit étoit un homme de beaucoup d'esprit et de très-bonne compagnie.

raisons quand vous serez ici. M. *le Duc* s'ennuie beaucoup à Utrecht; les femmes y sont horribles : voici un petit conte sur son sujet. Il se familiarisoit avec une jeune femme de ce pays-là, pour se désennuyer apparemment, et, comme les familiarités étoient sans doute un peu grandes, elle lui dit : *Pour Dieu ! Monseigneur, votre altesse a la bonté d'être trop insolente.* C'est *Briole* qui m'a écrit cela; j'ai jugé que vous en seriez charmée, comme moi. Adieu, ma belle : je suis toute à vous assurément.

LETTRE VI.

Paris, 30 *juin* 1673.

Hé bien ! hé bien ! ma belle, qu'avez-vous à crier comme un aigle ? Je vous demande que vous attendiez à juger de moi quand vous serez ici ; qu'y a-t-il de si terrible à ces paroles : *Mes journées sont remplies*. Il est vrai que *Bayard* est ici, et qu'il fait mes affaires ; mais quand il a couru tout le jour pour mon service, écrirai-je ? Encore faut-il lui parler. Quand j'ai couru, moi, et que je reviens, je trouve M. *de la Rochefoucauld* que je n'ai point vu de tout le jour ; écrirai-je ? M. *de la Rochefoucauld* et *Gourville* sont ici ; écrirai-je ? Mais quand ils sont sortis ? Ah ! quand

ils sont sortis ! il est onze heures, et je sors, moi; je couche chez nos voisins, à cause qu'on bâtit devant mes fenêtres. Mais l'après-dînée ? J'ai mal à la tête. Mais le matin ? J'y ai mal encore, et je prends des bouillons d'herbes qui m'enivrent. Vous êtes en Provence, ma belle, vos heures sont libres, et votre tête encore plus; le goût d'écrire vous dure encore pour tout le monde : il m'est passé pour tout le monde ; et si j'avois un amant qui voulût de mes lettres tous les matins, je romprois avec lui. Ne mesurez donc point notre amitié sur l'écriture; je vous aimerai autant, en ne vous écrivant qu'une page en un mois, que vous, en m'en écrivant dix en huit jours. Quand je suis à St.-Maur, je puis écrire, parce que j'ai plus de tête et plus de loisir; mais je n'ai pas celui d'y être : je n'y ai passé que huit jours de cette année. Paris me tue. Si vous saviez

comme je ferois ma cour à des gens à qui il est très-bon de la faire, d'écrire souvent toutes sortes de folies, et combien je leur en écris peu, vous jugeriez aisément que je ne fais pas ce que je veux là-dessus. Il y a aujourd'hui trois ans que je vis mourir *Madame :* je relus hier plusieurs de ses lettres; je suis toute pleine d'elle. Adieu, ma très-chère : vos défiances seules composent votre unique défaut, et la seule chose qui peut me déplaire en vous. M. *de la Rochefoucauld* vous écrira.

LETTRE VII.

Paris, 14 juillet 1673.

Voici ce que j'ai fait depuis que je ne vous ai écrit : j'ai eu deux accès de fièvre: il y a six mois que je n'ai été purgée ; on me purge une fois, on me purge deux ; le lendemain de la deuxième, je me mets à table : ah ! ah ! j'ai mal au cœur, je ne veux point de potage : mangez donc un peu de viande ; non, je n'en veux point ; mais vous mangerez du fruit ; je crois qu'oui : hé bien ! mangez-en donc ; je ne saurois, je mangerai tantôt : que l'on m'ait ce soir un potage et un poulet. Voici le soir, voilà un potage et un poulet ; je n'en

n'en veux point, je suis dégoûtée; je m'en vais me coucher ; j'aime mieux dormir que de manger. Je me couche, je me tourne, je me retourne, je n'ai point de mal, mais je n'ai point de sommeil aussi ; j'appelle, je prends un livre, je le referme; le jour vient, je me lève, je vais à la fenêtre ; quatre heures sonnent, cinq heures, six heures ; je me recouche, je m'endors jusqu'à sept ; je me lève à huit, je me mets à table à douze inutilement, comme la veille ; je me remets dans mon lit le soir inutilement, comme l'autre nuit. Êtes-vous malade ? nenni. Êtes-vous plus foible? nenni. Je suis dans cet état trois jours et trois nuits : je redors présentement ; mais je ne mange encore que par machine, comme les chevaux, en me frottant la bouche de vinaigre : du reste, je me porte bien, et je n'ai pas même si mal à la tête. Je viens d'écrire

des folies à *M. le Duc*. Si je puis, j'irai dimanche à Livri pour un jour ou deux. Je suis très-aise d'aimer madame *de Coulanges* à cause de vous. Résolvez-vous, ma belle, de me voir soutenir toute ma vie, à la pointe de mon éloquence, que je vous aime plus encore que vous ne m'aimez : j'en ferois convenir *Corbinelli* en un demi-quart d'heure. Au reste, mandez-moi bien de ses nouvelles : tant de bonnes volontés seront-elles toujours inutiles à ce pauvre homme ? Pour moi, je crois que c'est son mérite qui leur porte malheur. *Segrais* porte aussi guignon ; madame *de Thianges* est des amies de *Corbinelli*, madame *Scarron*, mille personnes, et je ne lui vois plus aucune espérance de quoi que ce puisse être. On donne des pensions aux beaux esprits ; c'est un fonds abandonné à cela ; il en mérite mieux que tous ceux qui en ont ; point de nouvelles,

on ne peut rien obtenir pour lui. Je dois voir demain madame *de Vill....*; c'est une certaine ridicule à qui M. *d'Ambre* a fait un enfant. Elle l'a plaidé, et a perdu son procès. Elle conte toutes les circonstances de son aventure; il n'y a rien au monde de pareil. Elle prétend avoir été forcée : vous jugez bien que cela conduit à de beaux détails. La *Marans* est une sainte ; il n'y a point de raillerie; cela me paroît un miracle. La *Bonnetot* est dévote aussi ; elle a ôté son œil de verre; elle ne met plus de rouge, ni de boucles. Madame *de Monaco* ne fait pas de même ; elle me vint voir l'autre jour, bien blanche : elle est favorite et engouée de cette *Madame*-ci tout comme de l'autre : cela est bizarre. *Langlade* s'en va demain en Poitou pour deux ou trois mois. M. *de Marsillac* est ici : il part lundi pour aller à Parège; il ne s'aide pas de son bras. Madame la

comtesse *du Plessis* va se marier : elle a pensé acheter *Fréne*. M. *de la Rochefoucauld* se porte très-bien : il vous fait mille et mille complimens et à *Corbinelli*. Voici une question entre deux maximes :

On pardonne les infidélités, mais on ne les oublie point.

On oublie les infidélités, mais on ne les pardonne point.

« Aimez-vous mieux avoir fait une » infidélité à votre amant, que vous » aimez pourtant toujours; ou qu'il vous » en ait fait une, et qu'il vous aime aussi » toujours ? » On n'entend pas par infidélité, avoir quitté pour un autre, mais avoir fait une faute considérable. Adieu : je suis bien en train de jaser ; voilà ce que c'est que de ne point manger et de ne point dormir. J'embrasse madame *de Grignan* et toutes ses perfections.

LETTRE VIII.

Paris, 4 septembre 1673.

Je suis à Saint-Maur ; j'ai quitté toutes mes affaires et tous mes amis. J'ai mes enfans et le beau temps, cela me suffit. Je prends des eaux de Forges ; je songe à ma santé : je ne vois personne, je ne m'en soucie point du tout. Tout le monde me paroît si attaché à ses plaisirs, et à des plaisirs qui dépendent entièrement des autres, que je me trouve avoir un don des fées, d'être de l'humeur dont je suis. Je ne sais si madame *de Coulanges* ne vous aura point mandé une conversation d'une après-dînée de chez *Gourville*, où étoient

madame *Scarron* et l'abbé *Testu*, sur les personnes *qui ont le goût au-dessus ou au-dessous de leur esprit*; nous nous jetâmes dans des subtilités, où nous n'entendions plus rien. Si l'air de la Provence, qui subtilise encore toutes choses, vous augmente nos visions là-dessus, vous serez dans les nues. *Vous avez le goût au-dessus de votre esprit, et M.* de la Rochefoucauld *aussi, et moi encore; mais pas tant que vous deux.* Voilà des exemples qui vous guideront. M. *de Coulanges* m'a dit que votre voyage étoit encore retardé : pourvu que vous rameniez madame *de Grignan*, je n'en murmure pas : si vous ne la ramenez point, c'est une trop longue absence. Mon goût augmente à vue d'œil pour la supérieure du Calvaire; j'espère qu'elle me rendra bonne. Le cardinal *de Retz* est brouillé pour jamais avec moi, de m'avoir refusé la permission d'entrer

chez elle ; je la vois quasi tous les jours ; j'ai vu enfin son visage (1) : il est agréable, et l'on s'aperçoit bien qu'il a été beau. Elle n'a que quarante ans ; mais l'austérité de la règle l'a fort changée. Madame *de Grignan* a fait des merveilles d'avoir écrit à la *Marans*. Je n'ai pas été si sage ; car je fus, l'autre jour, chercher madame *de Schomberg* (2), et je ne la demandai point. Adieu, ma belle ; je souhaite votre retour avec une impatience digne de notre amitié.

J'ai reçu les cinq cents livres, il y a long-temps. Il me semble que l'argent

---

(1) Les religieuses du Calvaire ont leur voile baissé au parloir, excepté pour leurs proches parens, ou dans des cas particuliers.

(2) Madame *de Schomberg* et madame *de Marans* étoient logées dans la même maison.

est si rare, qu'on n'en devroit point prendre de ses amis. Faites mes excuses à M. l'abbé (*de Coulanges*), de ce que je l'ai reçu.

LETTRE

LETTRE IX.

Paris, 8 *octobre* 1689.

Mon style sera laconique, je n'ai point de tête : j'ai eu la fièvre; j'ai chargé M. *du Bois* de vous le mander.

Votre affaire est manquée et sans remède ; l'on y a fait des merveilles de toutes parts : je doute que M. *de Chaulnes* en personne l'eût pu faire. Le roi n'a témoigné nulle répugnance pour M. *de Sévigné ;* mais il étoit engagé, il y a longtemps : il l'a dit à tous ceux qui pensoient à la députation; il faut laisser nos espérances jusqu'aux états prochains. Ce n'est pas de quoi il est question présentement : il est question, ma belle,

qu'il ne faut point que vous passiez l'hiver en Bretagne, à quelque prix que ce soit. Vous êtes vieille; les Rochers (1) sont pleins de bois; les catarrhes et les fluxions vous accableront. Vous vous ennuierez, votre esprit deviendra triste et baissera : tout cela est sûr; et les choses du monde ne sont rien en comparaison de tout ce que je vous dis. Ne me parlez point d'argent ni de dettes: je vous ferme la bouche sur tout. M. *de Sevigné* vous donne son équipage. Vous venez à Malicorne : vous y trouvez les chevaux et la caleche de M. *de Chaulnes*. Vous voilà à Paris : vous allez descendre à l'hôtel de Chaulnes. Votre maison n'est pas prête, vous n'avez point de chevaux, c'est en attendant, à votre loisir, vous vous remettrez chez vous. Venons au

(1) Terre de madame *de Sévigné* en Bretagne.

fait : vous payez une pension à M. *de Sévigné ;* vous avez ici un ménage : mettez le tout ensemble, cela fait de l'argent ; car votre louage de maison va toujours. Vous direz : Mais je dois, et je paierai avec le temps. Comptez que vous trouvez ici mille écus, dont vous payez ce qui vous presse ; qu'on vous les prête sans intérêt, et que vous les rembourserez petit à petit, comme vous voudrez. Ne demandez point d'où ils viennent, ni de qui c'est : on ne vous le dira pas ; mais ce sont gens qui sont bien assurés qu'ils ne les perdront pas. Point de raisonnemens là-dessus, point de paroles, ni de lettres perdues : il faut venir : tout ce que vous m'écrirez, je ne le lirai seulement pas ; et en un mot, ma belle, il faut venir, ou renoncer à mon amitié, à celle de madame *de Chaulnes* et à celle de madame *de Lavardin*. Nous ne voulons point d'une amie qui

veut vieillir et mourir par sa faute ; il y a de la misère et de la pauvreté à votre conduite ; il faut venir dès qu'il fera beau.

LETTRE X.

Paris, 20 *septembre* 1690.

Vous avez reçu ma réponse avant que j'aie reçu votre lettre. Vous aurez vu, par celle de madame *de Lavardin* et par la mienne, que nous voulions vous faire aller en Provence, puisque vous ne veniez point à Paris; c'est tout ce qu'il y a de meilleur à faire : le soleil est plus beau, vous aurez compagnie; je dis même, séparée de madame *de Grignan*, qui n'est pas peu; un gros château, bien des gens; enfin, c'est vivre que d'être là. Je loue extrêmement monsieur votre fils de consentir à vous perdre pour votre intérêt; si j'étois en train d'écrire, je

lui en ferois des complimens : partez tout le plus tôt qu'il vous sera possible. Mandez-nous par quelles villes vous passerez, et à peu près le temps ; vous y trouverez de nos lettres. Je suis dans des vapeurs les plus tristes et les plus cruelles où l'on puisse être ; il n'y a qu'à souffrir, quand c'est la volonté de Dieu.

C'est du meilleur de mon cœur que j'approuve votre voyage de Provence : je vous le dis sans flatterie, et nous l'avions pensé, madame *de Lavardin* et moi, sans savoir en aucune façon que ce fût votre dessein (1).

---

(1) C'est ce que madame *de Sévigné* appeloit *l'approbation de ses docteurs*.

LETTRE XI.

Paris, 20 *septembre* 1691.

MA santé est un peu meilleure qu'elle n'a été, c'est-à-dire que j'ai un peu moins de vapeurs; je ne connois point d'autre mal; ne vous inquiétez pas de ma santé; mes maux ne sont pas dangereux; et quand ils le deviendroient, ce ne seroit que par une grande langueur et par un grand desséchement, ce qui n'est pas l'affaire d'un jour : ainsi, ma belle, soyez en repos sur la vie de votre pauvre amie; vous aurez le loisir d'être préparée à tout ce qui arrivera, si ce n'est à des accidens imprévus, à quoi sont sujettes toutes les mortelles, et moi plus qu'une autre, parce que je suis plus

mortelle qu'une autre; une personne en santé me paroît un prodige. M. le chevalier *de Grignan* a soin de moi; j'en ai une reconnoissance parfaite, et je l'aime de tout mon cœur. Madame la duchesse *de Chaulnes* me vint voir hier; elle a mille bontés pour moi; mon état lui fait pitié. Ma belle-fille a eu une fausse couche huit jours après être accouchée; il y a assez de femmes à qui cela arrive; c'est avoir été bien près d'avoir deux enfans; sa fille se porte bien; ils n'en auront que trop. Notre pauvre ami *Croisilles* (1) est toujours à Saint-Gratien: il me mande qu'il se porte fort bien à la campagne; il faudroit que vous vissiez comme il est fait, pour admirer qu'il se vante de se porter fort bien; nous en sommes véritablement en peine, le chevalier *de Grignan* et moi. L'abbé

(1) Frère du maréchal *de Catinat.*

Testu est allé faire un voyage à la campagne ; nous le soupçonnons, M. *de Chaulnes* et moi, d'être allé à la Trappe. La bonne femme, madame *Lavocat*, est bien malade ; il y a aussi bien longtemps qu'elle est au monde. Je suis toute à vous, ma chère amie, et à toute votre aimable et bonne compagnie.

L'on vient de me dire que M. *de la Feuillade* (1) étoit mort cette nuit ; si cela est véritable, voilà un bel exemple pour se tourmenter des biens de ce monde.

---

(1) François *d'Aubusson*, duc *de la Feuillade*, pair et maréchal de France, gouverneur du Dauphiné, et père du dernier maréchal de ce nom.

LETTRE XII.

Paris, 26 *septembre* 1691.

VENIR à Paris pour l'amour de moi, ma chère amie ! la seule pensée m'en fait peur. Dieu me garde de vous déranger ainsi ! et, quoique je souhaite ardemment le plaisir de vous voir, je l'acheterois trop cher, si c'étoit à vos dépens. Je vous mandai, il y a huit jours, la vérité de mon état ; j'étois parfaitement bien, et j'ai été comme par miracle, quinze jours sans vapeurs, c'est-à-dire, guérie de tous maux. Je ne suis plus si bien depuis trois ou quatre jours, et c'est la seule vue d'une lettre cachetée, que je n'ai point ouverte, qui a ému mes vapeurs. Je res-

semble, comme deux gouttes d'eau, à une femme ensorcelée; mais l'après-dînée, je suis assez comme une autre personne; je vous écrivis, il y a un mois ou deux, que c'étoit ma méchante heure, et c'est à présent la bonne. J'espère que mon mal, après avoir tourné et changé, me quittera peut-être; mais je demeurerai toujours une très-sotte femme; et vous ne sauriez croire comme je suis étonnée de l'être; je n'avois point été nourrie dans l'opinion que je le pusse devenir. Je reviens à votre voyage, ma belle; comptez que c'est un château en Espagne pour moi, que de m'imaginer le plaisir de vous voir; mais mon plaisir seroit troublé, si votre voyage ne s'accordoit pas avec les affaires de madame *de Grignan* et avec les vôtres. Il me paroît cependant, tout intérêt à part, que vous feriez fort bien de venir l'une et l'autre;

mais je ne puis assez vous dire à quel point je suis touchée de la pensée de revenir uniquement à cause de moi. Je vous écrirai plus au long au premier jour.

LETTRE XIII.

Paris, mercredi 10 octobre 1691.

J'AI eu des vapeurs cruelles qui me durent encore, et qui me durent comme un point de fièvre qui m'afflige. En un mot, je suis folle, quoique je sois assurément une femme assez sage. Je veux remercier madame *de Grignan* pour me calmer l'esprit; elle a écrit des merveilles pour moi à monsieur le chevalier *de Grignan*.

A madame DE GRIGNAN.

JE VOUS en remercie, madame, et je vous prie d'ordonner à M. le chevalier *de Grignan* de m'aimer; je l'aime

de tout mon cœur : c'est un homme que cet homme-là. Ramenez madame votre mère ; vous avez mille affaires ici ; prenez garde de voir vos affaires domestiques de trop près, et que les maisons ne vous empêchent de voir la ville Il y a plus d'une sorte d'intérêt en ce monde. Venez, madame, venez ici pour l'amour des personnes qui vous aiment, et songez qu'en travaillant pour vous, c'est me donner en même temps la joie de voir madame votre mère.

A Madame DE SÉVIGNÉ.

Mon dieu ! ma chère amie, que je serai aise de vous voir ! vraiment je pleurerai bien ; tout me fait fondre en larmes. J'ai reçu ce matin des lettres de mon fils l'abbé, qui étoit en Poitou, à deux lieues de madame *de la Troche*.

Un gentilhomme d'importance, gendre de madame *de la Rochebardon*, chez qui madame *de la Troche* est actuellement, vint dire adieu à mon fils, et c'est là qu'il apprit la mort *de la Troche* (1), par la gazette, s'il vous plaît; car je n'en avois point parlé à mon fils, qui me fait une peinture de la désolation de ce gentilhomme d'avoir à donner chez lui une telle nouvelle; ce qui m'a rejetée dans les larmes : j'y retombe bien toute seule. M. *de Pomponne* croyoit madame *de la Troche* riche; je lui ai écrit, et il m'a mandé que la duchesse *du Lude* l'avoit détrompé, et qu'ils avoient présenté un placet pour elle. *Croisil'es* sort d'ici; il m'est venu voir de Saint-Gratien; je lui ai fait vos complimens; il est fort bien.

(1) Tué au combat de Leuze, le 20 septembre 1691.

Ma petite fille est louche comme un chien : il n'importe ; madame *de Grignan* l'a bien été ; c'est tout dire. Me voilà à bout de mon écriture, et toute à vous plus que jamais, s'il est possible.

LETTRE

LETTRE XIV.

Paris, 24 *janvier* 1692.

HÉLAS! ma belle, tout ce que j'ai à vous dire de ma santé est bien mauvais; en un mot, je n'ai repos ni nuit ni jour, ni dans le corps ni dans l'esprit; je ne suis une personne, ni par l'un ni par l'autre; je péris à vue d'œil; il faut finir quand il plaît à Dieu, et j'y suis soumise. L'horrible froid qu'il fait, m'empêche de voir madame *de Lavardin*. Croyez, ma très-chère, que vous êtes la personne du monde que j'ai le plus véritablement aimée.

EXTRAITS

DE LETTRES DIVERSES.

Madame de la Fayette *se moque des ridicules manières de parler de quelques personnes de son temps. Elle fait parler un amant jaloux à sa maîtresse.*

PREMIER EXTRAIT.

Ce sont de ces sortes de choses qu'on ne pardonne pas en mille ans, que le trait que vous me fîtes hier. Vous étiez belle comme un petit ange. Vous savez que je suis alerte sur le compte de

Dangeau ; je vous l'avois dit de bonne foi ; et cependant vous me quittâtes franc et net pour le galoper ; cela s'appelle rompre de couronne à couronne ; c'est n'avoir aucun ménagement et manquer à toutes sortes d'égards. Vous sentez que cette manière de peindre m'a tiré de grands rideaux. Vous avez oublié qu'il y a des choses dont je ne tâte jamais, et que je suis une espèce d'homme que l'on ne trouve pas aisément sur un certain pied. Sûrement ce n'est point mon caractère que d'être dupe et de donner dans le panneau tête baissée. Je me le tiens pour dit ; j'entends le françois. A la vérité, je ne fe ai point de fracas ; j'en userai fort honnêtement ; je n'afficherai point ; je ne donnerai rien au public ; je retirerai mes troupes, mais comptez que vous n'avez point obligé un ingrat.

SECOND EXTRAIT,

Composé de phrases où il n'y a point de sens, et que bien des gens de la cour mettent dans leurs discours.

Je vous assure, Monseigneur, qu'on est bien chagrin de ne pouvoir faire son devoir, et il est fort honnête de le pardonner. Je vous écris cette missive pour vous donner des nouvelles de M. *Domatel;* j'espère qu'il sera bientôt hors d'affaire, et que sa maladie ne sera pas longue. Je me suis trouvé depuis peu à un grand repas où l'on a mangé une bonne soupe, et où vous avez été bien célébré. Vous savez, Monseigneur, que vous inspirez la joie. L'on fit mille plaisanteries; vous me ferez bien la justice de croire que l'on a eu le dernier déplaisir de ne vous y avoir pas. J'ai bien

envie d'avoir l'honneur de vous voir pour vous entretenir sur mon gazon. Mes fermiers sont cause que je ne puis m'aller rabattre chez *Fredole ;* mais je vas souvent en un lieu où l'on aime à se réjouir, et où l'on met les plats en bataille. Il y a une personne qui désire fort le tête-à-tête avec vous. Vous connoîtrez dans son dialogue qu'elle a du savoir-faire, et que l'on vous trouve furieusement aimable ; je vous dis tout ceci, parce que je suis engoué de vous ; car votre caractère me réjouit ; et, de bonne foi, il est vrai que je me suis coulé de mon pied en un lieu où j'ai vu de beaux esprits qui ne peuvent se passer de vous à cause de votre génie. Je m'étonne que vous ne veniez pas dialoguer avec les demoiselles ; c'est à coup sûr que vous les réjouissez quand elles vous voient ; car, assurément, vous êtes du bel air, et vous distinguez bien dans

le beau monde, où l'on vous rend justice. Il est vrai que je m'en allai hier au bal dans un grand embarras, dont j'eus bien de la peine de me tirer; il est vrai que je n'y demeurai pas longtemps; j'ouïs la bonne femme qui me parla bien de vous, qui me dit que vous faisiez figure. Elle vous aime autant que les demoiselles; sûrement vous êtes aujourd'hui la coqueluche de tout le monde; il est vrai que votre mérite n'est pas postiche. Les demoiselles en rendent sûrement de bons témoignages.

PORTRAIT

DE

LA MARQUISE DE SÉVIGNÉ,

PAR MADAME

LA COMTESSE DE LA FAYETTE,

SOUS LE NOM D'UN INCONNU.

Tous ceux qui se mêlent de peindre des belles, se tuent de les embellir pour leur plaire, et n'oseroient leur dire un seul de leurs défauts; mais pour moi, madame, grâce au privilége d'inconnu que j'ai auprès de vous, je m'en

vais vous peindre bien hardiment, et vous dire toutes vos vérités tout à mon aise, sans craindre de m'attirer votre colère. Je suis au désespoir de n'en avoir que d'agréables à vous conter; car ce me seroit un grand déplaisir si, après vous avoir reproché mille défauts, je voyois cet inconnu aussi bien reçu de vous, que mille gens qui n'ont fait toute leur vie que de vous louer. Je ne veux point vous accabler de louanges, et m'amuser à vous dire que votre taille est admirable, que votre teint a une beauté et une fleur qui assurent que vous n'avez que vingt ans, que votre bouche, vos dents et vos cheveux sont incomparables; je ne veux point vous dire toutes ces choses; votre miroir vous les dit assez; mais comme vous ne vous pas amusez à lui parler, il ne peut vous dire combien vous êtes aimable et charmante

charmante quand vous parlez; et c'est ce que je veux vous apprendre.

Sachez donc, madame, si par hasard vous ne le savez pas, que votre esprit pare et embellit si fort votre personne, qu'il n'y en a point au monde de si agréable. Lorsque vous êtes animée dans une conversation dont la contrainte est bannie, tout ce que vous dites a un tel charme, et vous sied si bien que vos paroles attirent les ris et les grâces autour de vous; et le brillant de votre esprit donne un si grand éclat à votre teint et à vos yeux, que, quoiqu'il semble que l'esprit ne dût toucher que les oreilles, il est pourtant certain que le vôtre éblouit les yeux, et que, lorsqu'on vous écoute, l'on ne voit plus qu'il manque quelque chose à la régularité de vos traits, et l'on vous croit la beauté du monde la plus achevée. Vous pouvez juger, par ce que je viens de

vous dire, que, si je vous suis inconnu, vous ne m'êtes pas inconnue, et qu'il faut que j'aie eu plus d'une fois l'honneur de vous voir et de vous entretenir, pour avoir démêlé ce qui fait en vous cet agrément dont tout le monde est surpris; mais je veux encore vous faire voir, madame, que je ne connois pas moins les qualités solides qui sont en vous, que je sais les agréables dont on est touché Votre âme est grande, noble, propre à dispenser des trésors, et incapable de s'abaisser au soin d'en amasser. Vous êtes sensible à la gloire et à l'ambition, et vous ne l'êtes pas moins au plaisir. Vous paroissez née pour eux, et il semble qu'ils soient faits pour vous. Votre présence augmente les divertissemens, et les divertissemens augmentent votre beauté lorsqu'ils vous environnent; enfin la joie est l'état véritable de votre âme, et le chagrin vous

est plus contraire qu'à personne du monde. Vous êtes naturellement tendre et passionnée ; mais, à la honte de notre sexe, cette tendresse nous a été inutile, et vous l'avez renfermée dans le vôtre, en la donnant à madame *de la Fayette*. Ah ! madame, s'il y avoit quelqu'un au monde assez heureux pour que vous ne l'eussiez pas trouvé indigne de ce trésor dont elle jouit, et qu'il n'eût pas tout mis en usage pour le posséder, il mériteroit toutes les disgrâces dont l'amour peut accabler ceux qui vivent sous son empire. Quel bonheur d'être le maître d'un cœur comme le vôtre, dont les sentimens fussent expliqués par cet esprit galant et agréable que les dieux vous ont donné ! et votre cœur, madame, est sans doute un bien qui ne se peut mériter ; jamais il n'y en eut un si généreux, si bien fait et si fidèle. Il y a des gens qui vous soup-

connent de ne le montrer pas toujours tel qu'il est; mais, au contraire, vous êtes si accoutumée à n'y rien sentir qu'il ne vous soit honorable de montrer, que même vous y laissez voir quelquefois ce que la prudence du siècle vous obligeroit de cacher. Vous êtes née la plus civile et la plus obligeante personne qui ait jamais été, et, par un air libre et doux qui est dans toutes vos actions, les plus simples complimens de bienséance paroissent, en votre bouche, des protestations d'amitié, et tous ceux qui sortent d'auprès de vous s'en vont persuadés de votre estime et de votre bienveillance, sans qu'ils se puissent dire à eux-mêmes quelle marque vous leur avez donnée de l'une et de l'autre. Enfin, vous avez reçu des grâces du ciel qui n'ont jamais été données qu'à vous; et le monde vous est obligé de lui être venu montrer mille agréables qualités

qui, jusqu'ici, lui avoient été inconnues. Je ne veux point m'embarquer à vous les dépeindre toutes; car je romprois le dessein que j'ai de ne vous pas accabler de louanges, et, de plus, madame, pour vous en donner qui fussent

Dignes de vous et de paroître,
Il faudroit être votre amant,
Et je n'ai pas l'honneur de l'être (1).

---

(1) Derniers vers de la pompe funèbre de *Voiture*, par *Sarrasin*.

Fin des Lettres de madame de la Fayette.

LETTRES

DE

MADAME DE TENCIN,

A MONSIEUR DE RICHELIEU.

NOTICE

SUR

MADAME DE TENCIN.

CLAUDINE-ALEXANDRINE GUERIN DE TENCIN naquit à Grenoble en 1681, d'Antoine *Guerin*, président à mortier au parlement de cette ville, et de Louise *de Bufevant*.

Ses parens la contraignirent à se faire religieuse dans le couvent de Montfleury près de Grenoble. On

sent combien l'état monastique devoit peu convenir à une femme douée d'un penchant décidé pour l'amour et pour l'ambition. Cette dernière passion auroit pu trouver, dans les petites tracasseries du cloître, dans les préférences, dans les honneurs à briguer et à obtenir sur des compagnes, un aliment qui, jusqu'à certain point, nourrît ou trompât son activité; mais il n'en étoit pas de même de l'amour. Toutefois, si la jeune religieuse ne voyoit personne qui pût lui faire éprouver ce sentiment, elle ne renonçoit point à l'inspirer; et ce fut là ce qui lui donna les moyens de recouvrer sa liberté. Son directeur, homme honnête et pieux, mais foible et peu éclairé, se laissa insensiblement subjuguer par

les charmes de son esprit et de sa personne; en un mot, il en devint amoureux, mais sans s'en douter, et croyant ne ressentir pour elle que cet intérêt tendre et pur, dont la charité chrétienne et les liens de la paternité spirituelle lui faisoient doublement un devoir. Sa pénitente avoit trop de pénétration pour se méprendre sur la nature de cet attachement, et elle conçut promptement quel parti elle en pouvoit tirer. Ne songeant, depuis son entrée en religion, qu'à rompre un engagement auquel sa volonté n'avoit point souscrit, elle obtint de son confesseur tous les renseignemens, toutes les démarches qui pouvoient préparer l'exécution de son dessein; et lorsqu'elle vit les choses convenablement disposées,

elle protesta contre les vœux qu'on l'avoit forcée de faire, et demanda à en être relevée. On lui permit de sortir du couvent de Montfleury, après cinq ans de profession, et d'entrer, comme chanoinesse au chapitre de Neuville, près de Lyon. C'étoit un grand pas de fait vers la liberté; elle ne s'y arrêta pas. Elle quitta Neuville, et vint à Paris. *Fontenelle* prit intérêt à son sort, et sollicita pour elle le rescrit du pape qui devoit la dégager de tout lien religieux, et la rendre entièrement au monde. Le rescrit fut accordé; mais, comme on apprit à la cour de Rome qu'il avoit été obtenu sur un exposé de faits peu exact, il ne fut point fulminé. Ce défaut de formalité n'en empêcha point l'effet, et madame *de*

Tencin fut désormais aussi libre qu'elle avoit souhaité de l'être.

Madame *de Tencin* avoit un frère engagé dans l'état ecclésiastique. Ce fut sur lui qu'elle réunit toute son affection et surtout son ambition qui étoit le plus vif de ses sentimens. Ce violent attachement pour son frère a donné lieu à mille interprétations scandaleuses. On doit convenir que la réputation de l'abbé *de Tencin* qui étoit complétement déshonoré, et celle de sa sœur qui avoit sécoué le joug de tous ses devoirs, prêtoit beaucoup à de semblables suppositions. Cependant on peut concevoir que ne pouvant diriger ses désirs de fortune et les moyens qu'elle se sentoit pour les satisfaire, vers aucun objet qui lui fût personnel, l'avan-

cement de ce frère a pu devenir son unique pensée, son unique affaire, sans que pour cela elle eût besoin d'être entraînée par les mouvemens de son cœur. Le caractère du prince, qui gouvernoit alors la France, lui donnoit lieu de croire qu'avec de la jeunesse et des charmes, elle n'y travailleroit pas sans succès. Mais ce prince n'aimoit point qu'une jolie femme lui parlât d'affaires : il l'avoit déjà dit d'une manière fort galante à madame *de Sabran*, l'une de ses maîtresses. Il s'exprima dans le même sens au sujet de madame *de Tencin*, mais en termes moins honnêtes, et que nous ne rapporterons pas. L'abbé *Dubois*, qui n'avoit point là-dessus la même répugnance que le régent, l'écouta plus favorablement, et elle

en obtint tout ce qu'elle pouvoit désirer. Son frère fut chargé de la conversion du fameux *Law :* ce qui lui valut beaucoup d'actions et de billets de banque. Ensuite il fut envoyé ambassadeur à Rome, où il contribua puissamment à l'élection du pape *Innocent XIII*, et fit donner à l'abbé *Dubois* le chapeau de cardinal. Enfin, il l'obtint pour lui-même, lorsqu'il étoit archevêque d'Embrun, et de ce siége il passa à celui de Lyon, qu'il occupa jusqu'à sa mort. Cette fortune prodigieuse fut, en très-grande partie, l'ouvrage de madame *de Tencin*. Ne seroit-ce point trop loin pousser l'indulgence que de chercher dans la fin louable qu'elle se proposoit, une sorte d'excuse aux

moyens peu réguliers qu'elle employoit pour y parvenir ?

La carrière de l'intrigue n'est pour personne exempte de dangers. Tandis que l'archevêque d'Embrun présidoit le concile qui se tint dans cette ville en 1727, et où l'on déposa Jean *Soanen*, évêque de Senez, l'un des plus célèbres appelans de la bulle *Unigenitus*, madame *de Tencin* animoit et fortifioit, par ses discours, le parti des constitutionnaires. La cour, dont ce prosélytisme ardent secondoit les vues, craignit pourtant qu'il n'allumât des haines trop dangereuses entre les deux partis, et l'indiscrète théologienne eut ordre de se retirer à Orléans pour laisser aux têtes qu'elle avoit échauffées le temps de se refroidir

froidir un peu. Son exil ne fut pas long : le crédit de son frère auprès du cardinal *de Fleury* lui fit bientôt accorder la permission de revenir à Paris.

Toutes ses foiblesses n'avoient pas eu pour but l'élévation de son frère. Elle avoit cédé à un penchant désintéressé, en aimant le chevalier *Destouches*. Le fruit de cet amour fut le célèbre *d'Alembert*. On prétend qu'il fut exposé sur les marches de l'église St.-Roch, et recueilli par une pauvre vitrière, qui lui donna tous les soins d'une mère tendre. On ajoute que madame *de Tencin*, lorsque les talens de ce fils commencèrent à jeter quelqu'éclat, voulut se faire connoître à lui, et que le jeune géomètre, peu sensible à cette marque

tardive et équivoque d'amour maternel, répondit : *Je ne connois qu'une mère, c'est la vitrière.*

C'étoit peu que jusqu'ici madame *de Tencin* eût mené une vie agitée par les passions ; elle devoit essuyer un des coups du sort les plus accablans et les moins prévus. Elle fut impliquée très-gravement dans une affaire criminelle. Un nommé *de La Fresnaye*, conseiller au grand conseil, se tua chez elle d'un coup de pistolet. Ce suicide, dont les causes ni les détails ne sont venus à notre connoissance, prit d'abord, aux yeux de la justice, le caractère d'un assassinat. Madame *de Tencin* fut soupçonnée d'y avoir contribué, par la seule raison sans doute que ce prétendu meurtre avoit été commis dans

son appartement. Elle fut mise au Châtelet, d'où on la transféra à la Bastille. Cependant la justice fut éclairée, revint de ses préventions, et renvoya madame *de Tencin* pleinement justifiée de l'odieuse imputation qu'on lui avoit faite.

Bientôt après commença, pour madame *de Tencin*, une existence toute nouvelle, toute différente; elle cessa d'être cette femme que l'empire pernicieux des mœurs et des opinions de son temps, l'ardeur de son esprit, de son âme et de ses sens, avoient précipitée dans mille écarts de conduite et de sentimens. Elle renonça tout à la fois à l'activité de l'intrigue, à la chaleur des disputes théologiques, aux plaisirs et aux tourmens de l'amour; le loisir, douce-

ment occupé, remplaça l'agitation des affaires ; à la dissipation succéda une vie réglée et sédentaire ; pour effacer la célébrité peu honorable que lui avoient donnée ses agrémens, ses succès et ses torts, elle aspira à la considération que procurent une sage conduite, des talens bien employés, et l'amitié des hommes de mérite. Sa maison devint le rendez-vous de beaucoup de savans et de gens de lettres ; et, pour que l'on n'ait point envie de confondre une telle réunion avec ces bureaux d'esprit, ces coteries littéraires, où les plus médiocres auteurs vont faisant échange de complaisances et d'applaudissemens, pour se venger du public qui les dédaigne ou les ignore, nous dirons que *Fontenelle* et *Mon-*

tesquieu étoient les personnages les plus assidus de la société de madame *de Tencin*. A l'amitié de ces deux grands hommes elle joignit celle de *Benoit XIV*. Ce suffrage si respectable ne pouvoit pas être seulement accordé au mérite, et il prouve combien madame *de Tencin* avoit su réparer, par les qualités de son âge mûr, les inconséquences de sa jeunesse. Lorsque *Lambertini* n'étoit encore que cardinal, elle entretenoit avec lui une correspondance assez suivie. Dès qu'il fut fait pape, il lui envoya son portrait.

Madame *de Tencin*, qui avoit si fort contribué à porter son frère au comble des grandeurs et de la fortune, ne jouit jamais que d'un revenu très-médiocre. « Elle n'étoit nulle-

» ment intéressée, dit *Duclos;* elle re-
» gardoit l'argent comme un moyen
» de parvenir, et non comme un but
» digne de la satisfaire. Elle ne vou-
» loit de richesses que pour son frère.»
L'économie, qui conserve les grandes fortunes, double les petites. Madame *de Tencin* épargna pour dépenser honorablement, et ses foibles moyens, bien ménagés, lui permirent de faire ce que trouve souvent impossible la prodigue opulence. Lorsque l'*Esprit des Lois* parut, elle en prit un nombre considérable d'exemplaires, dont elle fit des présens à ses amis. Elle fit une chose agréable à ceux-ci, et en même temps elle donna la première impulsion au succès d'un ouvrage qui devoit être un des plus beaux titres de notre gloire

littéraire. Tant de fois les ligues de société ont fait la fortune de livres médiocres ou mauvais ! Il faut applaudir à la femme éclairée et sensible, qui protégea un chef-d'œuvre en servant un ami.

Ce petit abrégé de la vie de madame *de Tencin* n'a pas dû répandre un grand intérêt sur sa personne. Quand une femme entraînée par des passions vives, par un cœur sensible, se rend coupable et malheureuse, on la plaint, sans avoir la force de la blâmer. On lui pardonne, *parce qu'elle a beaucoup aimé ;* mais violer tous ses devoirs, rompre tous ses liens pour satisfaire la passion de l'intrigue et la vile ambition du crédit et de la richesse, la seule qu'on pût avoir à la cour du régent ; s'abandon-

ner sans cesse à l'empire des sens, sans céder à l'entraînement de l'amour ; voilà certainement la conduite la plus propre à écarter à la fois d'une femme, et l'estime et le charme.

Si nous avions à publier les romans de madame *de Tencin*, peut-être verroit-on s'effacer, en les lisant, les impressions défavorables que donne contre elle l'histoire de sa vie. Sensible aux charmes d'un style facile, et qui exprime des sentimens passionnés et naturels, le lecteur pourroit se dire : « Celle qui sut » peindre le cœur humain et les pas- » sions qui l'agitent, avec vérité et » avec goût, ne pouvoit pas avoir » une âme dépravée, et l'esprit tout » seul ne parvient pas à procurer » d'aussi douces émotions. » Mais les

les Lettres que nous offrons au public ne peuvent, en aucune façon, produire un semblable effet. Elles sont de l'intrigante et point du tout de l'auteur du *Comte de Comminges* (1). Madame *de Tencin* est encore dans la réalité, lorsqu'elle fait sa correspondance, et ne se laisse point aller au pouvoir de l'imagination, qui sait souvent donner des sentimens, une chaleur et une faculté d'exprimer qu'on croiroit, au premier aperçu, presqu'incompatibles avec le caractère habituel.

Les Lettres de madame *de Tencin*

(1) Madame *de Tencin* est encore auteur du *Siége de Calais*, des *Malheurs de l'Amour*, et des *Anecdotes de la cour et du règne d'Édouard II, roi d'Angleterre.*

sont purement des lettres d'affaires; mais ces affaires, c'étoient les intrigues de la cour, et c'est cela qui donne quelque intérêt à sa correspondance. Il y a aussi un certain charme d'observation à voir l'importance, nous dirons presque la passion qu'elle apporte dans cette carrière de l'intrigue et de la faveur. Elle avoit eu le maréchal *de Richelieu* pour amant; et l'on s'aperçoit que ce n'étoit pas à des motifs de sentiment et d'inclination qu'il avoit été redevable de la conquête de madame *de Tencin;* peut-être même l'amour-propre d'être la maîtresse d'un homme par qui c'étoit un honneur d'être déshonorée, comme a dit *Voltaire*, avoit-il beaucoup moins influé sur elle que l'envie

de se procurer un puissant moyen d'intrigue. C'est bien au moins ce que donnent à croire les Lettres qu'elle lui adresse. Que penser d'une femme qui n'écrit à son amant que pour lui parler de la disgrâce des ministres et du changement des premiers commis? Au reste, de nos jours une femme intrigante n'auroit point, comme madame *de Tencin*, renoncé à l'amour et aux passions du cœur; elle auroit su allier l'amour-propre de la sensibilité au désir et à la recherche de la faveur. Elle eût cherché les plus nobles motifs à sa conduite, et auroit bien su trouver les moyens de s'honorer à ses propres yeux et à ceux du public, de la chaleur qu'elle eût apportée dans l'intrigue. Il y a soixante ans que

les caractères avoient plus de relief que maintenant, et ne se revêtoient point d'une couleur qui, de nos jours, parvient à les déguiser aux yeux qui n'observent que superficiellement.

LETTRES

DE

MADAME DE TENCIN,

A MONSIEUR DE RICHELIEU.

LETTRE PREMIÈRE.

Paris, 17 juin 1748.

Je vous ai annoncé ce matin, par une lettre que j'ai fait mettre à la poste, la réception des vôtres, par le courrier du maréchal. Mon frère vous rendra compte, et à lui, des avis qu'il a donnés. S'ils ne sont pas suivis, ce n'est pas sa faute : il n'a rien à se reprocher comme bon François.

Vous avez raison de me dire, mon cher duc, que je raisonne et raisonnerai pantoufle, si je veux conclure de certain caractère par ce que j'ai vu et lu. Il est vrai que rien n'y ressemble. Ce que je vous ai mandé, par exemple, sur le choix qu'on a fait pour n'être pas trompé sur le choix de.... ne vous paraîtroit-il pas incroyable, si vous ne connoissiez pas le terrain ?

Mon frère est fort déterminé à dire au roi qu'il s'est trompé sur les lettres de la poste; il en parlera auparavant à madame *de la Tournelle*. Peut-être cet avis sera-t-il favorable à *Jannelle* : il n'y a rien de bon à faire que par lui. Il ne faudroit pas cependant cesser d'agir par la voie de *Poisonneux* : il faudra que vous fassiez agir mon frère sur ce plan; j'en ferai sûrement de même; il suffit que ses lettres s'adressent ici à quelqu'un de nom. Il n'est pas néces-

saire que les lettres soient nommées ; il suffit de supposer qu'elles sont connues de celui à qui elles seront présentées.

Comme cette lettre ne partira pas par un courrier du maréchal, je ne vous écris pas aussi à mon aise que si c'étoit par cette voie. Je me méfie des courriers qui partent par ordre des ministres. Il faut pourtant que je vous fasse une confidence, sur laquelle je vous prie de me garder le secret. Je ne veux pas faire de peine à madame *du Châtelet*, et je lui en ferois beaucoup, si ce que je vais vous dire étoit divulgué par quelqu'un qui pût le savoir d'elle. Voici ce que c'est : On a publié que *Voltaire* étoit exilé, ou du moins, que, sur la crainte de l'être, il avoit pris la fuite. Mais la vérité est qu'*Amelot* et *Maurepas* l'ont envoyé en Prusse, pour sonder les intentions du roi de Prusse à notre égard.

Il doit venir rendre compte de sa commission, et n'écrira point, dans la crainte que ses lettres ne soient interceptées par le roi de Prusse, à qui il doit faire croire, comme aux autres, qu'il a quitté ce pays très-mécontent des ministres. S'il réussit, ces messieurs seront bien attrapés. Si le roi de Prusse déclaroit qu'il ne veut pas passer par leurs mains, et qu'il nommât madame *de la Tournelle* pour celle en qui il veut placer sa confiance ! Je vous donne tout ceci sous le secret : on m'a imposé la condition de n'en parler à personne au monde ; mais je ne crois pas y manquer que de vous en parler : c'est une restriction tacite que je fais toujours avec moi-même, quand je m'y engage, surtout quand ce sont des choses qu'il peut être de quelqu'importance que vous sachiez. Madame *du Châtelet* vous le diroit sûrement, si vous étiez ici, et ne

l'écriroit pas, dans la crainte que ses lettres ne soient vues. Elle croit que *Voltaire* seroit perdu, si le secret échappoit par sa faute. Ne faites, je vous prie, jamais mine d'en être instruit, du moins par moi; car ce secret est à peu près celui de la comédie. *Amelot* a très-habilement écrit plusieurs lettres *à Voltaire*, contre-signées; le secrétaire de *Voltaire* l'a dit, et le bruit s'en est répandu jusque dans les cafés. Il est pourtant vrai que la chose ne peut réussir que par une conduite contraire; que le roi de Prusse, bien loin de prendre confiance en *Voltaire*, sera au contraire très-irrité contre *Voltaire*, s'il découvre qu'il l'a trompé, et que ce prétendu exilé est un espion, qui va sonder son cœur et abuser de sa confiance. Il n'est pas possible que vous puissiez écrire à *Voltaire*, à moins qu'il ne vous ait écrit lui-même de La Haye. Il seroit

trop dangereux de lui écrire à Berlin. Le roi de Prusse, qui en use apparemment chez lui comme on en use ici, verroit votre lettre, à moins que vous n'ayez quelque voie sûre, ce que je n'imagine pas. Surtout laissez croire à *Voltaire* et à madame *du Châtelet* que vous avez appris la chose par les petits cabinets, ou par quelqu'un qui écarte de moi les soupçons. Je fis sentir, hier au soir, à madame *du Châtelet*, que c'étoit vous, qui le premier aviez imaginé d'envoyer *Voltaire ;* que vous aviez gagné le maréchal *de Noailles*, qui s'y étoit d'abord opposé, et que vous aviez préparé, d'ailleurs, les choses de façon que les ministres ne trouvassent aucun obstacle quand ils le proposeroient au roi. M. *Amelot* et M. *de Maurepas* sont les seuls qui ont parlé à *Voltaire ;* je crois cependant qu'*Orry* est dans la confidence. Je ne sais si *d'Argenson* y

est aussi : pour mon frère, on ne lui a rien dit. Il est vrai que, lorsqu'il en a parlé sûr la publicité, on ne lui a pas nié. *Maurepas* lui dit : Ce n'est pas pour négocier, comme vous pouvez bien le penser. Vous voyez, par là, le cas que ces messieurs font de *Voltaire*. Je n'ai pas encore dit ce trait-là à madame *du Châtelet ;* mais je le lui dirai. Elle croit que le roi de Prusse ne voudra pas négocier vis-à-vis le petit *Amelot*. Mais comment faire pour en instruire le roi ? Voilà la difficulté ; car *Voltaire* ne correspond qu'avec *Amelot*. Donnez-moi votre avis là-dessus.

Quelle joie, mon cher duc, c'eût été pour moi, si je vous avois vu arriver avec les étendards ! Je crois que je n'aurois eu de ma vie de plaisir plus sensible ; c'est bien pour le coup que vous auriez été lieutenant-général ! Vous le serez infailliblement à la fin

de la campagne, et vous avez raison de ne pas consentir qu'on fasse quelques démarches sur cela. Mais voici un cas où l'on pourroit en faire ; c'est s'il y avoit quelque charge vacante à la cour : le cas a failli arriver. M. *de Rochechouart* a été très-mal ; je l'appris, et je ne savois comment m'y prendre pour avertir madame *de la Tournelle*. Mandez-moi, je vous prie, si je puis et dois faire quelque chose en pareille occasion.

Il ne faut pas vous tromper sur le maréchal *de Noailles*. On publie ici qu'il auroit pu battre les Anglois, et charger leur arrière-garde ; qu'il a perdu deux jours très-mal à propos. Les ministres autorisent ces bruits et y donnent occasion. *Maurepas* ne s'y oublie pas ; je sais qu'on a parlé de ce ton-là chez votre cousine *d'Aiguillon*,

et que *Maurepas* a eu l'indiscrétion de tenir le même langage à ses amis.

Vous ne sauriez rendre un plus grand service à mon frère, que de lui donner vos avis ; il en profite tout du mieux qu'il peut ; mais, en vérité, le terrain est bien mobile ; on ne sait où appuyer le pied. Vous serez instruit par lui-même des choses qu'il a proposées. Il a encore relevé, dans le dernier conseil, une bévue grossière *d'Amelot*, que les autres ministres avoient laissé passer, quoiqu'elle pût avoir les suites les plus fâcheuses. Que penserez-vous de ce que je vais vous dire ? Le roi n'a pas répondu à deux lettres que mon frère lui a écrites, quoique la dernière, surtout, méritât du moins qu'il lui fît une politesse.

Vous vous souviendrez que les deux derniers grimoires sont par ordre de date, et que par conséquent le dernier

reçu est le quatrième, quoique le copiste ait mis un trois au commencement. Il faut aussi, quand nous voudrons parler véritablement de tel ou tel, que nous ajoutions à leurs noms une épithète, comme cette pauvre madame *du Châtelet*, ainsi des autres. *Maurepas* et les autres sont toujours plus contraires à mon frère. Pour moi, je suis persuadée qu'ils le desservent autant qu'ils peuvent dans leurs travaux particuliers. Quel remède à cela? Je n'en vois aucun, que de continuer son devoir.

Si le maréchal souhaite de bonne foi d'aller en avant, mon frère le sert sur les deux toits; il opinera encore demain fortement sur cela. Je doute que les autres ministres soient de son avis, à moins qu'ils ne croient que le maréchal fera de travers et se déshonorera; car il faut que lui et ses enfans soient bien persuadés, une fois pour toutes, qu'ils feront tout

leur possible pour décrier un homme qui est dans le conseil et qui parle au roi. M. *de Mirepoix* prend crédit, et il est occupé : le roi le regarde comme un homme simple, et ne pense pas que cette simplicité cache une ambition démesurée.

Le roi a beaucoup de penchant à la dévotion : quelqu'un qui le voit de près m'a dit qu'il étoit convaincu qu'il seroit bientôt dévot. En ce cas-là, gare madame *de la Tournelle !* elle seroit bien sûrement jetée au feu.

Croyez-vous que mon frère doive continuer ses soins dans les occasions importantes, malgré le peu d'attention que le roi paraît y faire ? Comme vous connaissez son genre et son goût, et que vous connoissez aussi mon frère, c'est à vous à décider. Au reste, *Chaban* fait des merveilles aussi-bien que *Marville:* je leur ai donné les instructions que j'a-

vais reçues de vous ; ils s'y conforment exactement. Que dites-vous de ce que le secret des lettres est confié à *Dufort?* Il en a fait confidence aux trois ministres ; j'en juge de ce que les commis mêmes de *Maurepas* en sont instruits.

Marville dira au roi ce qu'il sait des lettres : c'est, je crois, tout ce qu'il y a de mieux pour le désabuser, et pour lui faire tourner ses vues sur *Jannelle*. .

Je ne doute pas que les Anglois ne répandent de l'argent ici : c'est un point bien important, et sur lequel le maréchal *de Noailles* ne doit pas garder le silence. S'il parlait le même langage que *Poissonneux*, je crois qu'il ferait très-bien, et que vous devriez l'y engager. L'abbé a dit la même chose à madame *de la Tournelle :* reste à savoir si elle y a fait attention. Envoyez des lettres, comme je vous l'ai mandé. Elles sont

toujours

toujours bonnes, puisqu'elles ne peuvent faire de mal.

Dès que la comédie sera jouée sans nom d'auteur, et qu'elle sera sous la protection de quelqu'un dont le nom soit connu, cela suffit. Je vous envoie la réponse à la lettre que vous m'aviez adressée. Je me flatte que M. *de la Motte* est toujours mieux : mandez-moi exactement ce que vous en savez. *Astruc* veut qu'il aille à Plombières : faites-l'y aller, au nom de Dieu. A propos d'*Astruc*, ne vous donnez pas la peine de lui écrire : vos complimens sont suffisamment faits par moi. Comptez sur des soins de sa part, tels que vous pourrez le désirer. Ma santé va bien présentement : je n'ai plus de fièvre; et, ce qui est bien plus essentiel, je ne sens plus de mal au foie. Je vous embrasse, mon cher duc. Je suis agitée par deux sentimens contraires : je voudrois qu'on se

battît, et je le crains à la mort. Vous savez que je vous aime ; mais vous ne le savez pas au point où cela est. Je vous ai envoyé les chansons par la poste. L'ombre de Louis XIV est, à ce qu'on dit, pleine de belles choses : elle ne paraît pas encore.

LETTRE II.

Versailles, 22 *juin* 1743.

Mon frère a dû vous écrire, mon cher duc, que nos grands sujets de joie ont été de peu de durée. On a cru avoir beaucoup gagné de déterminer le roi à faire quelque chose sur la poste; mais, comme à son ordinaire, il a fait tout de travers, et le mal n'est pas moindre qu'il était. Les secrets de la poste sont entre les mains de trois personnes, *Maurepas*, *Amelot* et *Orry*. *Dufort* n'agit que d'après leur avis, comme fermier, il a tout sujet de les ménager; de façon que le roi ne voit guère que ce qu'ils veulent,

et il ne peut jamais être instruit de la vérité. Il faudroit qu'il eût un homme à lui, qui n'eût aucune relation avec ses ministres, qui auront toujours intérêt à ne faire voir que ce qui ne pourra pas leur nuire.

Je ne sais jusqu'à quel point ce moyen de pénétrer dans le secret des autres peut être approuvé. Mis en usage par Louis XIV, il a été bien perfectionné sous ce règne-ci ; mais au moins, puisqu'on s'en sert, il faut qu'il puisse devenir utile au roi, et non pas seulement aux ministres pour le mieux tromper. Il faudroit, je crois, écrire à madame *de la Tournelle*, pour qu'elle essayât de tirer le roi de l'engourdissement où il est sur les affaires publiques. Ce que mon frère a pu lui dire là-dessus, a été inutile : c'est, comme il vous l'a mandé, parler aux rochers. Je ne conçois pas qu'un homme puisse vouloir être nul,

quand il peut être quelque chose. Un autre que vous ne pourroit croire à quel point les choses sont portées. Ce qui se passe dans son royaume paroît ne pas le regarder : il n'est affecté de rien : dans le conseil, il est d'une indifférence absolue ; il souscrit à tout ce qui lui est présenté. En vérité, il y a de quoi se désespérer d'avoir affaire à un tel homme. On voit que, dans une chose quelconque, son goût apathique le porte du côté où il y a le moins d'embarras, dût-il être le plus mauvais.

Le maréchal *de Broglie* sollicite son retour en France : il veut faire une retraite précipitée qui ruinera toutes nos affaires, et il paraît que le duc *d'Argenson* le seconde, tout inepte qu'il soit, pour jouer un tour au maréchal *de Belle-Isle*, qu'il déteste. C'est à qui fera plus de mal ; et le maître voit tout cela de

sang-froid. Chacun vise à la première place, *Maurepas* surtout, tout médiocre qu'il soit; mais ce sont ces gens-là qui se croient les plus capables.

On parle d'un accommodement entre l'Empereur et la reine de Hongrie; mais on doute qu'il puisse avoir lieu; ce n'est pas quand on a perdu ses avantages, et qu'on s'est très-mal enfourné, qu'on peut tirer quelque parti pour ses alliés. Quand on auroit voulu faire exprès tout de travers, on n'auroit pas mieux réussi qu'on a fait. *D'Argenson* paroît jouir de tout ce qui arrive pour perdre *Belle-Isle*. On soupçonne fort que notre ami *Maurepas* est vendu au ministère anglois, parce qu'il est le premier à témoigner son opposition pour faire quelque chose par mer. Il a cependant reçu des sommes assez considérables pour la marine, qui n'est pas

dans l'état où elle devroit être : on se contente de le dire, et voilà tout.

Le roi est toujours fort assidu auprès de madame *de la Tournelle*, qui cependant n'obtient aucune grâce marquée. On dit qu'elle est fière et ne veut rien demander. C'est une femme qui annonce de l'énergie, et je crois que, pour son bien et le nôtre, il seroit très-essentiel qu'elle pût se lier avec mon frère. Elle ne prend aucun parti. Je suis bien fâchée que vous ne puissiez pas être toujours ici pour la déterminer à quelque chose.

Les nouvelles de la Bavière sont en pis, comme vous le savez; on ne fait partout que des sottises; mais je crois qu'à la fin on en fera tant, qu'il y aura un bouleversement dans toutes les affaires. On prétend que le roi évite même d'être instruit de ce qui se passe, et qu'il dit qu'il vaut encore mieux ne savoir rien que d'apprendre des choses désa-

gréables. C'est un beau sang-froid ! Je n'en aurai jamais tant, quoique cela me regarde bien moins que lui. Adieu, mon cher duc ; faites envoyer la lettre en question, comme je vous en ai prié.

LETTRE

LETTRE III.

Paris, 24 juillet.

Mon frère a envoyé au roi le mémoire ci-joint, et vous verrez, mon cher duc, combien il désire qu'on fasse la paix, puisqu'on réussit si mal à faire la guerre. Je pense bien, comme vous, qu'on peut encore humilier la maison d'Autriche; mais vous conviendrez avec moi que le premier coup est manqué. On pouvoit faire une superbe campagne, et vous en avez vu le résultat. Le projet du maréchal *de Belle-Isle* étoit très-bien conçu; on auroit été à Vienne, au lieu de fuir de la Bohême; et le roi de Prusse n'au-

roit pas eu de raison pour faire sa paix particulière. Dans le fait, ce prince a tenu sa parole en entrant dans la Silésie, comme il l'avoit promis. Vous vous rappelez qu'alors nous dîmes vingt fois que la reine de Hongrie étoit perdue, et elle devoit l'être; mais il falloit un prince de la trempe de *Frédéric*.

Quand il vous adressa son envoyé, pour proposer au roi d'attaquer en même temps la reine de Hongrie, quand il entreroit en Silésie, malgré mon désir de voir tout en beau, je n'eus pas une très-grande opinion de ce qui devoit arriver, à cause de la nonchalance du maître. Vous devez vous ressouvenir que, quand vous vous fîtes annoncer à Choisy, dans un moment où il étoit en tête-à-tête avec madame *de la Tournelle*, pour lui faire part des propositions du roi de Prusse, il ne montra aucun empressement pour recevoir l'envoyé qui

vouloit lui parler, sans conférer avec les ministres. Ce fut vous qui le pressâtes de vous donner une heure pour le lendemain; vous fûtes étonné vous-même, mon cher duc, du peu de mots qu'il articula à cet envoyé, et de ce qu'il étoit comme un écolier qui a besoin de son précepteur. Il n'eut pas la force de se décider; il fallut qu'il recourût à ses mentors, qui, par leur lenteur et par la manière dont ils disposèrent les choses, firent manquer l'opération. Le roi de Prusse jugeoit Louis XV d'après lui; il crut qu'après avoir examiné les avantages qui devoient résulter de cette guerre, il se détermineroit de lui-même, et, gardant le secret sur les préparatifs qu'il auroit fait faire, il n'en auroit déclaré l'objet qu'au moment d'éclater; mais il avoit mal vu, et ne tarda point d'abandonner un allié dont il reconnoissoit la nullité, quand il eut retiré

tous les avantages qu'il attendoit de la campagne.

Comment, mon cher duc, en ayant été témoin de toutes ces choses, pouvez-vous encore espérer qu'on tire grand parti de la guerre ? Le meilleur parti qu'on puisse prendre, selon moi, c'est qu'on fasse la paix, et je suis bien du sentiment de mon frère là-dessus. Ce ne sera certainement pas celui *d'Argenson* qui, voulant être de plus en plus en crédit, désirera la guerre, pour influer davantage dans le ministère, et pour ses amis. S'il l'emportoit, il faudroit alors que madame *de la Tournelle* prît la résolution de parler au roi, pour qu'il prît d'autres mesures pour la campagne prochaine. Mon frère ne seroit pas très-éloigné de croire qu'il seroit très-utile de l'engager à se mettre à la tête de ses armées. Ce n'est pas qu'entre nous, il soit en état de commander une compa-

gnie de grenadiers ; mais sa présence fera beaucoup ; le peuple aime son roi par habitude, et il sera enchanté de lui voir faire une démarche qui lui aura été soufflée. Ses troupes feront mieux leur devoir, et les généraux n'oseront pas manquer si ouvertement au leur Dans le fait, cette idée me paroît belle, et c'est le seul moyen de continuer la guerre avec moins de désavantage Un roi, quel qu'il soit, est pour les soldats et le peuple ce qu'était l'arche d'alliance pour les Hébreux, sa présence seule annonce des succès.

On est toujours très-mécontent du duc *de Grammont ;* on prétend qu'il assure avoir eu des ordres de son oncle pour attaquer ; il paroît cependant, qu'excepté dans quelques têtes, le maréchal prend bien dans le public.

On doit traiter les affaires de la Suède, et si on lui donnera cinq cent mille li-

vres sur un million qu'elle demande, reste de six qu'on lui a promis pour trois ans. Je crains que votre silence ne soit causé par vos occupations militaires qui annonceroient une seconde affaire ; j'en suis d'une inquiétude affreuse. Je sais que vous ne craignez pas plus de vous battre que d'attaquer une jolie femme, et je crains toujours d'apprendre une fâcheuse nouvelle ; vous seriez bien mieux ici. Si vos coups de fusil menoient à quelque chose, je patienterois par nécessité, mais s'exposer à se faire tuer pour rien, c'est une fort vilaine plaisanterie, à laquelle je ne m'accoutumerai jamais. Rassurez-moi vite, et ne doutez pas de ma tendre amitié.

LETTRE IV.

Premier août.

Il est décidé, mon cher duc, qu'il n'y a rien de bon à faire ici. Mon frère est si dégoûté de tout ce qui se passe, que je vous ai déjà marqué que sans moi il partir it pour Lyon; il n'est plus d'humeur à rompre des lances pour les intérêts de l'état, quand il voit tous les jours qu'ils ne touchent personne, pas même le souverain. Il a dû vous dire que *d'Argenson* avoit écrit une lettre ridicule au maréchal; que le roi l'avoit sûrement vue, et qu'il n'y avoit seulement pas pris garde. Il voit que ses ministres agissent continuellement contre lui, et il a l'air d'abandonner à leurs

tracasseries un bon serviteur qu'il aime; concluez de là ce qu'on peut attendre de son amitié. Je crois que tant que le gouvernement sera tel qu'il est, c'est vouloir se battre la tête contre un mur que d'entreprendre de faire quelque chose; tous ceux qui travailleront avec le roi seront toujours les maîtres dans leur tripot. Mon frère est révolté, et je le suis aussi, de ce qu'il n'a témoigné aucun ressentiment contre le maréchal *de Broglie* qui, de l'aveu de tout le monde, a si mal fait son devoir. Le maréchal *de Belle-Isle* a raison de dire qu'il est impossible de rien faire de bon, à moins de faire maison neuve. Il n'y a aucun ministre qui ne soit de cent pieds au-dessous de sa place. Ayez grand soin de brûler exactement mes lettres, ou au-moins de n'en égarer aucune; car je sens que j'ai besoin de soulager mon cœur, en vous disant tout ce que je

pense. Encore une fois, je sens malgré moi un fonds de mépris pour celui qui laisse tout aller selon la volonté de chacun. Il n'y a point d'exemple qu'un prince ne soit ému que très-foiblement, et encore pour un instant, soit du bien, soit du mal : il a besoin d'être gouverné. Le poids des rênes de l'état est trop pesant pour lui ; et, puisqu'il est, et sera toujours de nécessité qu'il les confie à quelqu'un, j'aurois mieux aimé que ce fût à mon frère. Cela eût été également plus utile pour vous : nous ne tenons à rien, et vous auriez eu sur nous toute l'influence que l'amitié peut donner.

On m'assure que c'est cet empire que veut prendre par degrés madame *de la Tournelle*. Je la crois plus faite qu'une autre pour réussir ; mais il faudroit qu'elle ne quittât pas son trop foible amant, qui prendra d'un ministre des

idées qu'il croira bonnes, et dont il ne voudra pas se départir. Nous pourrions, je crois, lui être d'un grand secours. Si elle a ce projet, je crois bien qu'elle ne vous l'écrira pas ; mais, si vous étiez ici, vous pourriez découvrir s'il en est quelque chose. Elle est assez impérieuse pour vouloir dominer, et je ne serois pas éloignée de croire qu'en succédant à ses sœurs, elle ait eu l'ambition de prétendre à une plus grande autorité : au surplus, il vaut mieux que ce soit elle qu'une autre, et elle ne peut faire pis que ce que nous voyons : elle doit s'attendre à livrer un combat à mort avec les ministres, et je désire de bon cœur qu'elle puisse les terrasser : il faut, pour cela, de la tenue dans ses idées, et elle paroît en avoir. Les gens de bonne foi, et qui voient juste, ne peuvent qu'être très-contens d'elle.

Il faut d'abord, je crois, qu'elle tâche

d'obtenir la confiance entière du roi, pour qu'il ne se prévienne pas en faveur d'un ministre qui lui évitera la peine du travail. Il n'aime pas à s'appesantir sur les affaires ; et tout homme qui lui fera un tableau fidèle, mais énergique, de la situation présente, sera bientôt éconduit. On voit qu'il va au conseil pour la forme, comme il fait tout le reste, et qu'il en sort comme soulagé d'un fardeau qu'il est las de porter. Une femme adroite sait mêler le plaisir avec les intérêts généraux, et parvient, sans ennuyer son amant, à lui faire faire ce qu'elle veut. Mon frere pourroit la voir à ce sujet, et j'ai assez d'amour-propre pour croire que je pourrois être un des ressorts principaux de la grande machine qu'elle a dessein de mettre en mouvement. Qui mieux que vous, cher duc, peut la décider sur cela ?

Je dois vous prévenir, en amie, qu'on cherche à vous mettre mal avec elle. On sent qu'avec de l'esprit ; des connoissances et l'amitié de la favorite, vous pouvez faire beaucoup ; et c'est ce qu'on ne veut pas. On juge bien que vous serez trop fort étant uni avec madame *de la Tournelle*, et l'on cherche à vous en séparer pour vous combattre avec plus d'avantage. Je saurai d'où le coup peut venir, et nous pourrions aisément le parer. Je ne serois pas surprise que *Maurepas* trempât là-dedans ; c'est un homme faux, jaloux de tout, qui, n'ayant que de très-petits moyens pour être en place, veut miner tout ce qui est autour de lui pour n'avoir pas de rivaux à craindre. Il voudroit que ses collègues fussent encore plus ineptes que lui pour paroître quelque chose. C'est un poltron, qui croit toujours qu'il va tout tuer, et qui s'enfuit en voyant

l'ombre d'un homme qui veut résister; il ne fait peur qu'à de petits enfans. De même *Maurepas* ne sera un grand homme qu'avec des nains, et croit qu'un bon mot ou qu'une épigramme ridicule vaut mieux qu'un plan de guerre ou de pacification. Dieu veuille qu'il ne reste plus long-temps en place, pour nos intérêts et ceux de la France! Je vous manderai plus au long ce que j'apprendrai. Adieu, mon cher duc; malgré toutes nos peines, nous ne parviendrons jamais à faire voir les choses au roi avec des yeux éclairés; il est entouré de gens qui abusent continuellement de son autorité, et on diroit qu'il a juré de ne pas s'en apercevoir.

LETTRE V.

Paris, 13 *août* 1743.

Je vous écris par un courrier du maréchal. Il m'étoit bien nécessaire de pouvoir vous parler en liberté, mon cher duc; j'ai amassé bien des choses différentes qu'il faut que vous sachiez. Je les écrirai comme elles se présenteront à mon esprit ; je commence : L'abbé *de Broglie* a écrit à *d'Argenson* que la pénitence de son frère étoit assez longue, qu'il falloit lui permettre de venir à la cour, et que, si on ne le lui permettoit pas, il y viendroit tout de même. *D'Argenson*, étonné de ce style, alla chez M. *de Châtillon* pour l'engager à faire prendre patience au maréchal *de Bro-*

glie. On lui a promis qu'il reviendroit en septembre: il me semble qu'il faut en conclure que le maréchal a des lettres des ministres qui lui disent de ramener son armée, ou qu'il en a de son frère autorisé par les ministres. L'inquiétude, le trouble même que *d'Argenson* montra à la réception de la lettre de l'abbé, me fait croire qu'il a eu part aussi-bien que tous les autres ministres, à la pitoyable conduite du maréchal: si le roi étoit servi fidèlement par ceux qui sont commis à la poste, il seroit instruit de tout ce qui s'est fait sur cela et sur bien d'autres choses. Les plaintes contre *d'Argenson* sont générales. Le comte *de Saxe* est un des plus forts plaignans. On dit tout haut qu'il ne sait pas un mot de sa besogne, qu'il est sec, glorieux et inabordable. Je vous écrivis hier par le courrier, sur *Amelot*. Je crois qu'il faut attendre votre retour

pour frapper de grands coups. Je crains avec raison qu'on ne travaille pour un autre que celui que vous voudriez. L'union ne peut être trop grande entre mon frère et le maréchal *de Noailles*. Il n'y a que cette union qui puisse les mettre à couvert de la mauvaise volonté des ministres. C'est à vous, mon cher duc, à la maintenir et à l'augmenter. M. *d'Aumont* a écrit ici qu'il était dans la plus parfaite union avec M. *d'Agen*. J'ai cru devoir vous en informer; mais vous sentez bien qu'il ne faut rien dire qui puisse faire des tracasseries, et que, si vous montriez que vous êtes instruit, on remonteroit bien vite à la source. Les ministres décrient le maréchal *de Noailles* autant qu'ils le peuvent. Il doit être assuré qu'ils n'oublieront rien pour le culbuter.

Ce que je vous avois mandé sur le besoin que madame *de la Tournelle* avoit d'argent,

d'argent, n'a eu aucune suite. Sur la réponse qu'on lui fit de ma part, qu'il y avoit plusieurs moyens, et tous faciles de lui en faire avoir, mais qu'il falloit que le roi dît un mot, elle répondit qu'il falloit attendre, que le moment n'y étoit pas propre; que peut-être la chose se feroit tout naturellement de la part du roi. Je n'ai pas été fâchée de ce retardement, parce que j'aime mieux, si la la négociation a lieu, qu'elle passe par vous.

Rien dans ce monde ne ressemble au roi; il a peur que mon frère ne lui fasse faire ce qu'il voudroit, s'il venoit à parler; du moins, je ne puis attribuer qu'à cette crainte la conduite singulière qu'il a avec lui. Les lettres vont toujours entr'eux; il répond assez régulièrement, et même plus qu'il ne faisoit; et tout cela n'aboutit à rien, ou du moins à pas grand'chose.

Les ministres sont très-contens; au-

cun ne s'embarrasse de la chose publique; le maréchal et mon frère sont les seuls qui s'y intéressent; il faut bien se servir de votre *d'Argenson*, quoique vous le connoissiez pour mauvais, quand vous êtes parti. Il n'est pas devenu meilleur; mais il faut prendre patience et dissimuler L'éclat serait encore pis, et votre position plus désagréable. Il n'est pas douteux que le roi ne s'accommode, et ne se soit accommodé de ce qu'il trouve de bon et à sa bienséance dans les lettres de mon frère : vous en trouverez la preuve, si vous vous souvenez de ce que vous y avez vu, et qui appartenoit au duc *d'Age...* Les droits de l'amirauté détruits ont fait un très-bon effet dans le public. M. *de Maurepas* a dit à un de ses confidens que c'étoit le roi qui lui avoit dit le premier qu'il vouloit les supprimer en totalité; mais que lui, *Maurepas* avoit réglé la chose comme

elle paroît. On lui a représenté qu'il avoit eu grand tort de ne pas consentir à l'abolition entière de ces droits ; il a répondu que c'étoit pour le bien ; et il a appuyé son sentiment, ou plutôt son dire, par un sophisme. On voit bien qu'il a voulu faire sa cour à madame *de Toulouse ;* aussi lui a-t-elle écrit qu'elle n'oublieroit jamais ce qu'il avoit fait pour son fils, et qu'un ami tel que lui ne pouvoit être conservé avec trop de soin. On parle toujours de *Chavigny ;* je ne crois pas cependant qu'on le mette à la place d'*Amelot ;* mais je crois qu'on le fera travailler. Il sera aisé de s'en apercevoir ; rien n'est si obscur que ce qu'il écrit. Vous savez qu'il s'est tenu des conseils à Choisy.

Les lettres ont fait sûrement impression sur madame *de la Tournelle ;* j'en juge parce qu'une des choses qu'on lui conseilloit a eu lieu. Votre défunte

poule est très-bien à la cour de *Maurepas ;* elle y soupe souvent, et a de grandes conversations avec lui Les lettres l'ont appris à madame *de la Tournelle.* Vous ne m'avez jamais parlé de *Silhouette ;* ne le voyez-vous pas ? J'ai envie de lui écrire ; et, pour ne rien faire de mal à propos, je vous enverrai une lettre ouverte ; vous la cacheterez avec une tête. M. *de Turgi* veut avoir la croix de Saint-Louis. Comme je crois qu'il est de votre intérêt de le garder auprès de monsieur votre fils, mon frère sollicitera vivement cette croix ; il en parle, non-seulement à *d'Argenson*, mais au chef des bureaux ; je souhaite vivement la réussite. *Jannelle* fait assurément du mieux qu'il peut, et *Marville* fait très-bien ; il parle convenablement quand l'occasion s'en présente, quoique ce ne soit pas aussi fortement qu'il faudroit.

Ce 14 août 1743.

Amelot a encore couché à Choisy. Il paroît que c'est une distinction que le roi a voulu lui donner ; car il avoit travaillé la veille, et il ne travailla pas le lendemain. Je vous envoie la lettre pour *Silhouette ;* elle ne contient rien, comme vous le verrez, que des généralités. Madame *d'Armagnac* m'a dit qu'il y auroit de l'imprudence à dire les mauvais offices que les ministres rendent au maréchal. Adieu, mon cher duc; je vous embrasse et vous aime de tout mon cœur.

LETTRE VI.

Paris, 30 septembre 1743.

Je suis charmée que vous soyez d'avis, mon cher duc, que le roi ouvrira les yeux, mais que ce sera trop tard. Vous êtes bien bon de croire encore cela; je suis plutôt d'avis qu'il ne les ouvrira pas, ou, s'il les ouvre jamais, qu'il n'en sera ni plus ni moins. Il faudroit une détermination : il n'en aura dans aucun temps. Mon frère assure qu'il met les choses les plus importantes, pour ainsi dire, à croix ou à pile dans son conseil, et vous pouvez voir où cela mène. Je suis étonnée qu'avec votre sagacité, vous puissiez conserver l'ombre de l'espérance; mais vous êtes comme

ces femmes qui parlent toujours de ce qu'elles désirent, tout impossible que cela soit. Souvenez-vous bien, mon cher duc, que le roi sera toujours mené, et plus souvent mal que bien. On croiroit qu'il a été élevé à croire que, quand il a nommé un ministre, toute sa besogne de roi est faite, et qu'il ne doit plus se mêler de rien. C'est à celui qu'on lui a désigné à tout faire : cela ne doit plus le regarder ; c'est l'affaire de celui qui est en place. Voilà pourquoi les *Maurepas*, les *d'Argenson* sont plus maîtres que lui. Si on lui fait entendre qu'il a choisi un homme incapable, ou un fripon ; n'importe, il est là, et il doit y rester, jusqu'à ce qu'un plus adroit le supplante. Son autorité est divisée méthodiquement, et il croit sur parole chaque ministre, sans se donner la peine d'examiner ce qu'il fait. Je ne puis mieux le comparer, dans son conseil, qu'à mon-

sieur votre fils qui se dépêche de faire son thême dans sa classe, pour en être plutôt quitte : aussi peut-on dire que c'est un conseil pour rire ? On n'y dit presque rien de ce qui intéresse l'état ; et, après une lecture rapide de l'affaire qu'on veut traiter, on demande à ceux qui sont là leur avis sur-le-champ, quand il faudroit quelquefois une mûre délibération pour prononcer. Ceux qui voudroient s'occuper sérieusement du bien général, sont obligés d'y renoncer, ou sont dégoûtés d'agir par le peu d'intérêt que le roi a l'air d'y prendre, et par le silence qu'il garde. Je vous l'ai déjà mandé ; on diroit qu'il n'est pas du tout question de ses affaires. Il est bien malheureux qu'il ait été accoutumé de bonne heure à envisager celles de son royaume, comme lui étant personnellement étrangères ; ainsi, quoi que

vous

vous en pensiez quelquefois et moi aussi, il sera toujours le même.

Vous savez ce qu'on a fait pour *Marceux*; c'est encore une nouvelle preuve de ce que je viens d'avancer. Comment a-t-on osé faire un pareil choix, et comment le maître a-t-il pu y souscrire? Cela dit plus que toutes mes phrases.

J'ai vu madame *de Rohan*, qui m'a parlé cette fois-ci bien plus clairement sur votre compte. Elle vous distribue tous les torts; et vous savez qu'un juge qui n'entend qu'un avocat, a bien de la peine à ne pas laisser se prévenir par lui. Je ne sais si au juste vous en voulez finir avec elle; mais elle me paroît très-déterminée à rompre avec vous. Je sais, mon cher duc, que vous savez vous conduire parfaitement; mais je croirois qu'il faut ménager une femme qui peut nuire, et qu'un ennemi de plus est bon à éviter. Vous faites si peu de frais pour

plaire, qu'il ne vous coûtera pas beaucoup de soins pour lui ôter toute idée de vengeance si naturelle aux femmes.

Madame *de Boufflers* a beaucoup parlé de vous à mon frère, à ce qu'il m'écrit : il la trouve très-aimable, et c'est une raison pour que les lettres qu'elle doit vous écrire, vous paroissent plus intéressantes. Il ne sait si elle auroit quelque doute sur le maréchal *de Noailles ;* car elle lui a demandé si ses lettres vous parvenoient bien exactement. Soupçonneroit-elle de la mauvaise foi dans le maréchal. J'ai peine à le croire : on fait bien de regarder avec attention l'endroit où l'on met le pied : on n'est ici entouré que d'écueils : il est bien difficile de ne pas tomber dans quelques-uns.

La *Mauconseil* est toujours très-bien avec la *d'Argenson* ; elles n'ont cessé de se voir à la petite maison de Neuilly,

Cette femme est à toute main; l'intrigue est son élément; elle court du *d'Argenson* chez le maréchal *de Coigny*; elle veut absolument se donner un air important. Vous aurez toujours à volonté sa personne, mais non pas son cœur. Il est aux circonstances, rarement à l'amitié.

LETTRE VII.

18 *novembre* 1743.

JE croyois que la lettre que je vous ai écrite partiroit par le courrier du maréchal ; mais elle arriva trop tard à Fontainebleau. Je vous écris encore par *Chavigny :* il vous dira bien des choses, il a vu par lui-même la pétaudière qui règne ici. Questionnez-le bien amplement ; il vous en dira peut-être encore plus qu'à moi.

Comptez que chaque ministre est maître absolu dans son département, et, comme il n'y a point de réunion, que personne ne communique, ni ce qu'il fait ni ce qu'il veut faire ; à moins que Dieu ni mette visiblement la main, il

est physiquement impossible que l'état ne culbute. *Chavigny*, qui a la plus mauvaise opinion d'*Amelot*, prétend qu'il a bien observé, pendant la dernière heure qu'il a été entre le roi et lui, la contenance du roi ; il en a conclut que le roi n'est point mal disposé pour *Amelot*, et que sûrement il gardera sa place.

Les ministres sont déchaînés contre le maréchal et mon frère : ils les craignent tous deux ; et, comme ils ne peuvent ignorer que le maréchal a la confiance du roi, c'est principalement à lui qu'ils s'attachent. Ils voudroient, du fond de leurs cœurs, qu'il fût battu par les Anglois : c'est pour y parvenir qu'on l'a traversé depuis le commencement de la campagne. Il est vrai que *d'Argenson* a fait le mal principal ; mais comptez que les autres l'ont bien secondé, et d'autant plus hardiment, qu'*ils*

n'y ont pas paru. *Orry* est le plus dangereux. C'est un homme qui, sous l'apparence de la franchise, et même de la grossièreté, cache beaucoup de finesse et de ruse ; il a d'ailleurs plus de tête que les autres, et plus d'extérieur : il n'est pas douteux que le cardinal n'ait prévenu le roi en sa faveur. Cet homme, qui se voit en possession des trésors du royaume, dont il dispose à son gré, craint plus que tout, que le roi ne soit éclairé sur les voleries ; et, comme il peut dire tout ce qu'il veut, sous prétexte de dire la vérité, il dit au roi, dans ses entretiens particuliers, ce qui peut détourner sa confiance et de mon frère et du maréchal. D'ailleurs, il est maître des postes, par *Dufort*, qui est son très-humble valet. Ne doutez pas que cette voie, qui lui est ouverte, ne lui fournisse les secours dont il a besoin pour parvenir à son but. Je ne vois que

vous qui puissiez remédier à tout cela, en unissant le maréchal et mon frère de la manière la plus intime. Mon frère, comme je vous l'ai déjà mandé, tiendra tous les engagemens que vous aurez pris avec lui. Au bout du compte, c'est, de toutes les liaisons que les *Noailles* peuvent prendre, la plus convenable et la plus sûre pour eux. Nous n'avons point de famille, nous ne tenons à la cour qu'à vous : le crédit de mon frère, s'il en avoit, se borneroit donc à obtenir des choses que vous devez obtenir par vous-même Depuis que *d'Argenson* s'est livré au parti *Coigny*, il s'est encore plus éloigné de mon frère ; il ne lui dit absolument rien : il a craint, avec raison, qu'il ne s'opposât aux ordres ridicules qu'il a donnés à M. *de Noailles*.

On fait valoir M. *de Coigny* à l'excès : les troupes, dit-on, ont en lui une entière confiance, parce qu'elles sont as-

surées qu'il paie de sa personne, et que le courage est ce qui les frappe, ce qui leur impose le plus. Ce discours, tel que je viens de vous l'écrire, m'a été tenu hier par madame *de Muy*. Vous vous souviendrez qu'elle étoit livrée à *Chauvelin*, et qu'elle et son mari le sont aujourd'hui au contrôleur-général. Je suis contente de *Chavigny*; j'ai lieu de croire, à plusieurs marques, qu'il est de très-bonne foi des amis de mon frère, et qu'il souhaiteroit le voir à la tête des affaires étrangères. Il croit qu'on y viendroit sûrement par l'Espagne. Il faudroit que le roi d'Espagne en écrivît à son neveu; mais le pas est glissant; et, si l'on n'arrive pas par ce moyen, on est sûrement culbuté. A propos, *Chavigny* vous dira qu'*Amelot* compte sur le maréchal : je crois qu'il se trompe; il faut pourtant que vous le sachiez.

Une autre chose qui me paroît plus importante qu'elle ne vous paroîtra peut-être, c'est le froid qu'il y a entre le maréchal et *du Verney*. On sait que les *Pâris* ne sont pas gens indifférens; je les ai vu enthousiasmés du maréchal : ils lui étoient attachés, et le lui seront toujours par préférence à tout autre; mais, comme ils sont riches par-dessus les yeux, et que leur ambition se borne à faire le fils de *de Montmartel*, garde du trésor, ils ne peuvent être pris que par l'amitié. Ils ont beaucoup d'amis, tous les souterrains possibles, et de l'argent à répandre; voyez, après cela, s'ils peuvent faire du bien ou du mal.

Le maréchal *de Maillebois* se brouilla avec eux comme un sot; et, entre nous, je suis persuadée que cette brouillerie lui a plus nui que sa conduite. Je voudrois, s'il y a de la froideur entre le maréchal et *du Verney*, que vous tra-

vaillassiez à les rapatrier ; vous leur rendriez à tous deux un bon service, et vous acquerriez des gens qui pourroient ne vous pas être inutiles. Tout sert en ménage, quand on a en soi de quoi mettre les outils en œuvre. Au reste, je vous dis tout ce que je pense, et tout ce qui vient au bout de ma plume. La confiance sans bornes est la suite de la véritable amitié. Celle que j'ai pour vous est telle, que je ne sache personne qui puisse l'emporter dans mon cœur. J'aime mon frère et ma sœur comme je vous aime ; mais je ne les aime pas mieux. *Maurepas* a dit à *Pont-de-Vesle*, qu'il ne comprenoit pas mon frère, de trouver tant d'esprit à *Chavigny ;* que, pour lui, il lui en trouvoit très-médiocrement ; que de plus c'étoit un fripon.

Mon frère a dit à *Chavigny* le premier article, et n'a pas osé lui dire el

second ; je ne le lui ai pas dit non plus ; mais je le lui ai fait entendre.

Il me vient dans l'esprit qu'il faudroit engager le maréchal et le disposer à dire au roi qu'il seroit bon pour le bien de ses affaires, qu'il eût des conférences avec lui maréchal et avec mon frère. Si le roi étoit soutenu par la présence du maréchal, il auroit peut-être moins peur de mon frère, et il pourroit par là s'accoutumer à lui. Le gascon dit que madame *de la Tournelle* en a bonne opinion, qu'elle en parle comme d'un homme de tête et capable de bien entendre les affaires. Voici ceux qui sont à la tête du parti : *Coigny*, *d'Argenson*, madame *de Mauconseil*, le marquis *Matignon*, qui conduit les intrigues et qui fait répandre dans le public et dans les cafés les discours qu'il veut accréditer, et M. *d'Enville* pour épier dans les petits cabinets.

M. *de Maurepas* est dans cette cabale aussi-bien qu'*Amelot*, mais sans se concerter avec les autres. Ils font porter au maréchal *de Coigny* les avis qu'ils veulent lui donner par la petite figure qui les écrit au petit *Coigny*. Je vous ai mandé qu'elle avoit même voulu exiger du petit *Coigny* de lui envoyer la copie de toutes les lettres du maréchal, et qu'il lui avoit répondu qu'il ne le pouvoit pas, quelqu'envie qu'il eût de satisfaire M. *de Maurepas;* qu'il le prioit de considérer que ce qu'il exigeoit de lui, le perdroit auprès du roi, si l'on venoit à découvrir leur intelligence; que son père étoit très-attaché à M. *de Maurepas*, qu'il le seroit toujours; qu'il comptoit aussi entièrement sur lui.

Ce qui vous étonnera, c'est que monsieur l'Evêque de Mirepoix est pour *Coigny*, ou du moins contre le maréchal *de Noailles*; la raison, c'est qu'il

croit tous les *Noailles* jansénistes. La *du Châtelet* court actuellement les champs ; elle est à Lille, où elle est allée pour être plus à portée des nouvelles de *Voltaire*, dont elle n'a pas reçu de lettre depuis le 14. C'est une tête bien complétement tournée ; elle me fait grand'pitié, malgré le mal que je lui veux de s'être tournée du côté de *Maurepas*. On n'a pas dit le mot à *Chavigny* de la négociation avec le roi de Prusse ; elle est pourtant en très-bon train, à ce que m'a dit la *du Châtelet*. Adieu, mon cher duc, je ne vous parle plus de la princesse ; il ne faut pas se brouiller avec elle, par les raisons que je vous ai dites.

Le roi a écrit à *Dufort* qu'il vouloit que les extraits de lettres qu'il lui enverroit fussent datés, et que le nom et le pays de ceux qui les écrivoient, fussent marqués.

La marine a reçu cette année 14 millions, et n'a pas mis un vaisseau en mer; tirez sur cela vos conséquences. C'est par là qu'il faut attaquer le *Maurepas*.

LETTRE VIII.

9 novembre.

Depuis ma dernière lettre écrite, j'en ai reçu une de mon frère; il me mande que *de Bets* a vu madame *de la Tournelle* sous les auspices du chevalier *Grille*. La conversation n'a roulé que sur l'idée dont je vous ai parlé dans ma lettre. Le roi survint et interrompit la conversation qui doit se reprendre; je vous dirai ce qu'elle produira. J'aurois voulu qu'on vous eût entendu, et je l'avois conseillé; mais il faut que le renouvellement du bail des fermes ait obligé *de Bets* à parler. Madame *de Boufflers* vous écrit; je l'ai vue hier, et lui ai conseillé d'avoir un éclaircisse-

ment avec madame *de la Tournelle*, d'avaler les dégoûts, et d'aller son chemin. C'est *Maurepas* qui conduit la *Lauragais*, qui fait toutes ces tracasseries. Si le maréchal n'y met bon ordre, les ministres nous mangeront le gras des jambes. Ils se fortifient tous les jours.

Mon frère n'écrit plus au roi; il me semble qu'il fait mal : si vous pensez de même, dites-le lui; il fera ce que vous lui conseillerez.

LETTRE

LETTRE IX.

20 *mars* 1744.

Vous savez sans doute, mon cher duc, qu'il est question que le roi doit prendre ce printemps le commandement de son armée. On dit que c'est l'ouvrage de madame *de Châteauroux*, qui a pensé comme mon frère, et qui a vu que c'étoit le seul moyen de rétablir les affaires. Vous devez bien penser que cela ne transpire pas. Ce que je puis vous dire, c'est que madame *de Châteauroux* paroît plus contente d'elle dans ce moment. Il est facile de voir qu'elle a plus de crédit; et quant à moi, je puis vous assurer que je suis fort aise, en mon

particulier, qu'elle s'en serve aussi avantageusement.

Voilà donc le vœu de mon frère exaucé ! et j'ai peine à croire que madame *de Châteauroux* n'en ait pas eu connoissance. Elle est enfin parvenue à donner une volonté au roi : ce n'est point un petit ouvrage ; on doit lui en avoir obligation. Mandez-moi ce que vous pouvez savoir de particulier sur cet objet, pourvu que cela ne soit pas une vaine espérance qui s'évanouisse comme tant d'autres. Si le roi fait cette première démarche, il faut espérer que l'impulsion une fois donnée, subsistera quelque temps. On assure qu'elle a employé les plus grands moyens pour réussir ; cela fait l'éloge de son adresse et de son esprit.

N'oubliez pas qu'il faut que mon frère obtienne quelque chose, et qu'il est temps, plus que jamais, de penser à

cela. Il faut un département à un homme qui a envie de bien faire, et qui veut servir ses amis.

Il est question de M. *de Belle-Isle ;* mais on ne sait pas encore s'il sera employé : il est bien avec madame *de Châteauroux*, et c'est un préjugé en sa faveur. En tout cas, il a du talent, et, s'il étoit moins confiant, il en auroit davantage. Mon frère vous fera part des grandes nouvelles politiques; car, pour moi, je ne puis aujourd'hui que me livrer à mon amitié pour vous, et vous en assurer pour la vie.

Fin des lettres de madame de Tencin, à M. de Richelieu.

EXTRAIT

D'UNE LETTRE DE MADAME DE TENCIN,

À M. DE FONTENELLE.

Je ne sais si vous m'avez fait du bien ou du mal de me donner quelque connoissance de la philosophie de *Descartes* : il ne s'en faut guère que je ne m'égare avec lui dans les idées qu'elle me fournit : tous les tourbillons qui composent l'univers, me font imaginer que chaque homme en particulier pourroit bien être un tourbillon. Je regarde l'amour-propre, qui est le principe de nos mouvemens, comme la matière céleste dans laquelle nous nageons. Le

cœur de l'homme est le centre de son tourbillon ; les passions sont les planètes qui l'environnent ; chaque planète entraîne après elle d'autres planètes : l'amour, par exemple, emporte la jalousie; elles s'éclairent réciproquement et par réflexion : toute leur lumière ne vient que de celle que le cœur leur envoie.

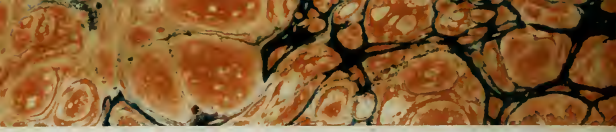
Je place l'ambition après l'amour ; elle n'est pas si près du cœur que la première : aussi, la chaleur qu'elle en reçoit lui donne un peu moins de vivacité. L'ambition n'aura pas moins de satellites que notre Jupiter; mais il deviendra différent, selon les différentes personnes qui composent les tourbillons. Dans l'une, la vanité, les bassesses, l'intérêt, seront les satellites de l'ambition : dans l'autre, ce sera la véritable valeur, la grandeur d'âme et l'amour de la gloire : la raison aura aussi sa place dans

le tourbillon; mais elle est la dernière : c'est le bon Saturne, dont nous ne ressentons la révolution qu'après trente ans. Les comètes ne sont autre chose, dans mon système, que les réflexions : ce sont ces corps étrangers, qui, après bien des détours, viennent passer dans les tourbillons des passions. L'expérience nous apprend qu'elles n'ont ni bonnes ni mauvaises influences : leur pouvoir se borne à donner quelques craintes et quelque trouble; mais ces craintes ne mènent à rien : les choses vont toujours leur train ordinaire; le plus fort ascendant des passions est l'amour; et la sympathie qui nous attache à certaines personnes dont nous ressentons le pouvoir aussitôt que nous les voyons, me paroît avoir bien du rapport à la matière cachée qui unit l'aimant avec le fer. On sait de même qu'on sent un je ne sais quoi à l'approche de

certains objets. Voilà où se terminent nos connoissances ; et les ressorts qui agissent secrètement en nous, ne nous sont pas plus connus que la cause de l'union de l'aimant avec le fer. Je considère les taches que nous remarquons dans le soleil, comme les effets que l'âge produit en nous : il affaiblit peu à peu et fait enfin cesser la chaleur naturelle dont le cœur tire toute sa vanité. Qui nous dit que la même chose n'arrivera pas à notre soleil ? La clarté peut être absorbée par la suite des temps : nous pourrions ne différer avec lui, que du plus ou moins de durée.

Fin des Lettres de madame de Tencin et du Tome premier.

BIBLIOTHECA



La Bibliothèque Université d'Ottawa Échéance		The Library University of Ottaw Date due	